



Le livre des



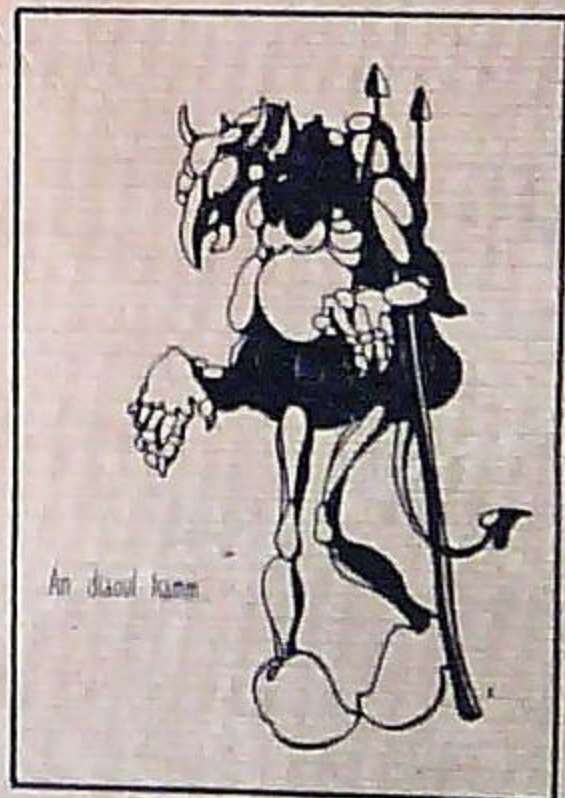
SURNOMS du LEON



de Mikael
Madeg



Emgleo Breiz
Brud Nevez



Mikael MADEG

SURNOMS DU LEON

Illustrations de

Kristen Foisnon

et de

Jean-Yves André

BRUD NEVEZ

EMGLEO BREIZ

A

A (Laou A)

Guillaume "ah"

N'eût été la présence du prénom, très fréquente dans les surnoms celtiques, celui-ci serait l'un des plus courts que l'on puisse imaginer.

Il nous servira d'admirable entrée en matière pour ce livre rempli d'anecdotes les plus invraisemblables.

Le discours de Laou se caractérisait par la présence quasi-constante d'un "ah" d'étonnement. Incarnation permanente de l'expression *gand e henou war nav eur* (avec sa bouche sur neuf heures).

Abardaez (Feñch Abardaez).

François "soirée"

Le mot a le même sens de "soirée" qu'en français, avec toute l'imprécision que cela implique sous nos latitudes.

Dans le cas présent, il s'agit du début de la nuit. En effet, la particularité de cet individu était de se trouver souvent en dehors des maisons à l'heure où la majorité des chrétiens se trouvait dedans.

Rappelons que la nuit faisait d'autant mieux renaître un certain nombre de frayeurs ancestrales, qu'aucun éclairage artificiel ne la combattait efficacement. Les nombreuses histoires d'intersignes avaient ainsi, entr'autres fonctions, celle de convaincre les enfants de la nécessité de rester chez eux passé la coucher du soleil.

Agnus (Jañ Agnus)

Ancien élève des écoles chrétiennes, voire du petit séminaire, Jean y avait acquis de solides notions de latin.

Mais à l'inverse de centaines d'autres de ses anciens

Edité par BRUD NEVEZ, 6, rue Beaumarchais, 29200 Brest.

Imprimé par MESIDOU, 40 bis, rue de la République, 29200 Brest.

Déclaration : 4^{ème} trimestre 1989.

N° ISBN : 2-86775-072-5

© Mikael Madeg et Brud Nevez.

condisciples, il n'avait pas mené ses études à leur terme, à savoir la prêtrise. S'étant arrêté en chemin, il avait retrouvé l'état laïque et ses tentations auxquelles il est si plaisant de succomber.

Il avait pris, petit à petit, l'habitude, lorsqu'il se trouvait dans un état alcoolique, de réciter à voix haute l'"Agnus Dei", celui dont chaque catholique préconciliaire savait qu'il *tollis peccata mundi*.

Comme tant d'autres surnoms léonards celui-ci résulte de la convergence de deux constantes culturelles, de deux lignes de force sociales : l'acoolisme et la religiosité.

Ahe (Soazig Ahe).

"Ahe" est la prononciation majoritaire dans le Léon de *aze* (là). La transformation qui consiste à passer du *z* au *h* à l'intervocalique est très fréquente en breton. Dans le Léon, elle touche surtout un faible nombre de mots de grande utilisation.

Seules certaines communes maritimes sont restées fidèles à la prononciation la plus ancienne. Ainsi les îles, en particulier celle de Batz, et aussi Roscoff, qui lui fait face sur le continent.

L'isoglosse sépare les communes mitoyennes de Roscoff et St-Pol-de-Léon. Et le fait d'être de l'un ou l'autre côté amène tout bretonnant "étranger" à être immédiatement repéré dès qu'il franchit cette frontière linguistique dont on fait d'autant plus de cas qu'elle est insignifiante et que l'intercompréhension est totale. Ce détail fournit un matériau linguistique inépuisable pour exprimer la rivalité traditionnelle entre ces deux gros bourgs si différents à maints égards. Ainsi, deux des surnoms traditionnels, évidemment méprisants, que St-Politains et Roscovites se lançaient fraternellement au visage avaient pour base deux des traits de prononciation. On parlait, par exemple, d'*eur Roskoad(enn) neuze* (un(e) Roscovite "alors", avec le *z* original) et *eur Hastellad ahe* (un St-Polite "là").

Françoise "Ahe" est une de ces personnes qui ne craignaient pas de franchir la frontière et de se marier à l'étranger, sans pour autant abandonner les caractères de leur parler natif.

Alanig al Louarn

Les bretonnants, comme d'autres groupes linguistiques, ont de longue date reconnu aux renards (au singulier *louarn*) des qualités de perspicacité. Cette reconnaissance a été jusqu'à en faire le symbole de cette caractéristique. Ainsi l'on dira de quelqu'un : *Hennez 'zo eul louarn* (celui-ci est un renard).

La culture orale lui a attribué un prénom (petit Alain), probablement sous l'influence de fables, de même qu'à certains autres animaux. *Jeñig al lapin* est l'équivalent exact du français "Jeannot (le) lapin".

C'est aussi un surnom individuel assez courant et quasi-automatique dans certaines situations. En particulier on en fait une sorte de rallonge plus ou moins obligée au prénom *Alan*, par simple association de mots.

Dans le cas qui nous intéresse ici, il est assez peu probable que ç'ait été le prénom du surnommé.

Celui-ci avait fait preuve d'une bonne dose de roublardise à en croire l'analyse traditionnelle de son attitude. Son grand-père étant sur sa fin, il en avait fait le siège, l'entourant d'une prévenance qui contrastait avec l'indifférence et l'absence de ses frères et sœurs.

Le résultat de la manœuvre avait été que lui seul était nommé dans le testament du vieillard. Sans se soucier d'éventuels motifs purement filiaux de sa part, on avait alors reconnu qu'il n'avait pas perdu son temps.

Alaouret (Soaz an Alaouret)

Françoise le (ou "la", l'article breton n'est pas variable en fonction du genre ou du nombre, mais de la cohérence phonétique) *doré(e)*.

Elle avait été une des premières personnes à être influencée localement par une pratique venue avec les touristes à villas : celle qui consiste à nommer une maison. Elle habitait dans un bourg qui a une frange maritime où les villas sont assez nombreuses. Villas affublées de toutes sortes de noms souvent ridicules, prétentieux et / ou faussement bretons.

Le mot *alaouret* ne semble avoir été qu'un des éléments du nom de la maison. Il s'agit sans doute d'un passage d'une

chanson bien connue dans la région, et que chaque commune modifie en y incluant son propre nom. On y parle entre autres de *kleuz alaouret* (talus doré), dans le style un peu grandiloquent habituel en Léon, ceci en référence aux talus recouverts de genêts et d'ajoncs en fleurs. Cette rengaine est férocement ironique quand on sait la rage avec laquelle les talus ont été abattus dans la plupart des communes du Léon, et le peu de cas que font en général les populations agricoles de la beauté en général, et en particulier de celle de la nature.

Traditionnellement les maisons des bourgs ne portent ni numéro ni nom. Par contre on s'y réfère la plupart du temps à l'aide de surnoms descriptifs ou mentionnant le propriétaire ou occupant, même plus d'un siècle après son décès dans nombre de cas.

Alato

Il s'agit de la forme parlée, abrégée, du mot littéraire *evelato*, par suppression du *v* intervocalique et assimilation subséquente, pratiques fréquentes dans le dialecte léonard, comme ailleurs. Le sens premier de ce mot est "pourtant, cependant", mais il a pris à l'usage un sens un peu différent qui est celui d'un reproche léger : "tout de même" (= "ça ne se fait pas"), ou simplement d'un fort étonnement.

Il est d'usage constant dans certaines régions : le Léon intérieur non-"montagnard" en général. Mais non la partie la plus montagnarde du Léon. Le terme de "montagnes" appliqué au Léon, nulle part plus haut que quelques 300 mètres au-dessus du niveau de la mer, peut surprendre à juste titre. Il est d'utilisation très courante, et dans certaines communes immédiatement voisines de la mer, culminant à 30 ou 40 mètres. Tout cela est évidemment très relatif. D'autres raisons ont créé la nécessité d'un terme séparé : différences de climat, de pratiques culturelles, de type d'agriculture, etc... infinitésimales si on compare avec des contrées situées à des centaines, voire des milliers de kilomètres de là, mais très nettement perceptibles à des populations qui vivaient dans un cadre restreint.

Par emploi fréquent du mot *alato*, une jeune femme de l'intérieur du pays fut surnommée ainsi à Ploneour Menez

(c'est-à-dire le Plonéour de la Montagne, par opposition à un autre Ploneour léonard situé sur la côte et appelé Ploneour Trêz, Plonéour (du) Sable.

Il est possible d'imaginer ses nouveaux voisins, dans cette commune traditionnellement moins portée sur la religion et plus sur la blague; faisant tout pour l'étonner ou la choquer et lui faire dire *alato*.

Une génération plus tard, dans le même hameau, un jeune homme, qui s'était marié lui aussi avec une compatriote d'"Alato", avait recommandé à sa jeune épouse d'éviter de prononcer le mot.

Ce genre de moqueries est une des nombreuses raisons qui ont concouru à l'abandon du breton au profit du français comme langue familiale, dès lors que les mariages "lointains" s'intensifiaient.

Alumetez (Laouig an Alumetez)

Petit Guillaume les allumettes

Un charpentier ébéniste de Landivisiau, dont la fonction sociale la plus importante semble avoir été la confection d'allumettes.

Les allumettes étaient alors de longs éclats de bois minces que l'on mettait de côté pour resservir. Elles étaient soufrées sur place et pendant longtemps avaient soutenu très favorablement la comparaison avec les allumettes de la région qui ne servaient qu'une fois et s'enflammaient plus difficilement.

Ceci dit, les anciennes allumettes avaient la fâcheuse particularité de s'enflammer d'elles-mêmes sans raison apparente et d'être la cause d'accidents dont certains très graves.

Laouig ne se contentait pas de cette production; il semble avoir été un ébéniste fort acceptable comme en témoigne une respectable amoire montée et sculptée par lui qui se trouve dans ma famille. C'est d'ailleurs grâce à ce meuble d'héritage que j'ai pu collecter le surnom.

Amañ (Biel amañ)

Gabriel "ici".

Nombre de surnoms n'ont aucune date de baptême précise, et l'on en parle en disant que leur possesseur involon-

taire s'est surnommé lui-même ainsi, involontairement, cela va de soi.

C'est surtout vrai de certains mots et propos qu'une personne utilise tellement souvent qu'ils finissent par la caractériser davantage même que les autres repères sociologiques tels que lignage, profession ou lieu de résidence.

Le surnom de Gabriel lui avait été donné sans s'en apercevoir par sa femme qui, chaque fois qu'elle parlait de lui, le faisait en ces termes. L'expression "ici" n'avait d'ailleurs rien d'extraordinaire dans ce genre de contexte.

Dans un autre cas (*Soaz du-mañ*, Françoise de "chez moi"), le mari se référait à sa femme par une expression allogène, dans une commune où l'on ne dit pas *du-mañ* pour "chez moi / nous", mais *a-hont* (sens premier "là-bas"). Il est probable qu'encore une fois nous avons affaire à un "étranger".

Dans les deux cas, il avait dû suffire qu'un farceur utilise l'expression du conjoint pour que celle-ci "prenne". Il arrive aussi assez fréquemment qu'on n'ait conscience de l'existence d'un surnom qu'après une période d'utilisation probatoire plus ou moins involontaire.

Amerikan (an Amerikan)

L'Américain.

Il habitait une localité de la côte Ouest du Léon, laquelle se trouve en face de l'Amérique si on excepte l'île d'Ouessant qui bouche un peu l'horizon.

Or, de cette localité partait, et part peut-être toujours, un câble téléphonique sous-marin qui reliait l'Europe aux Etats-Unis. C'est du moins ce qu'on m'a expliqué.

Et un jour où il était ivre, le futur surnommé s'était mis en tête d'aller en Amérique et, au cas où il se perdrait en route, sa logique d'ivrogne lui avait suggéré de suivre le câble du téléphone, lequel commençait par un bref passage en l'air accroché à une structure de soutien.

Et voilà notre homme grimpant au poteau et annonçant à la cantonnade sa décision.

Il semble qu'il se soit trompé de câble et, à supposer que la traversée sous-marine ne l'ait pas trop dégrisé ni trop noyé, c'est à l'île d'Ouessant qu'il se serait retrouvé.

Amiegez (Chob an amiegez)

Joseph la sage-femme.

Il existe dans un certain nombre de surnoms des possibilités d'interprétation comique que la tradition créatrice n'avait pas prévues, et que les utilisateurs ultérieurs ne voyaient pas tous. Quant aux étrangers qui auraient pu s'en étonner, on n'utilisait pas les surnoms devant eux, sauf après une période probatoire de semi-intégration à la communauté.

La confusion vient ici de ce que la tradition ne marque pas de différence linguistique entre "(Joseph) dont le métier est d'être sage-femme" et, ce qui est le cas ici, "(Joseph) dont l'épouse fait le dit métier".

Exemple rare d'extension au mari. Vu la composition sociologique du pays léonard jusqu'il y a peu, le cas le plus fréquent est celui, inverse, où la femme d'un artisan est appelée du nom du métier de son mari. Ce type d'appellation est si courant que beaucoup n'y voient même pas un surnom.

Ampezerez (Soaz an ampezerez)

Françoise l'empéseuse.

Spécialisée dans une des tâches traditionnelles dont la majorité des femmes se chargeaient elles-mêmes. Il s'agit essentiellement de l'empesage des coiffes, opération renouvelée assez régulièrement pour éviter à ces structures semi-rigides de tissu un effondrement ou un avachissement désastreux pour l'image de marque sociale de la personne sous-jacente.

Dans la région, il y avait également les jabots des chemises des hommes à empeser, puisque nous sommes ici dans la pays *Chelgenn*, où les hommes portaient le dimanche l'habit *justinog*, remarquable surtout par la concordance entre l'orgueil des propriétaires et la courbe pigeonnante de leurs chemises sous-tendues par des plastrons durs.

Amzeriou (Saig an amzerlou)

François les temps.

A la différence des langues celtiques insulaires, le breton ne distingue pas entre le temps qu'il fait et le temps qui passe. On peut y voir une influence du français. Le mot *amzer* est, en

tout cas, un très vieux mot commun à toutes les langues celtiques, quelle que soit l'extension actuelle de son champ sémantique dans les unes et les autres.

François avait le malheur d'être affecté par des rhumatismes très sensibles aux conditions météorologiques. Prenant les choses du bon côté, et doué d'un remarquable esprit civique, il faisait profiter de ses prévisions à court terme l'ensemble de ses concitoyens qui lui en étaient reconnaissants. Il occupait ainsi une fonction non-négligeable dans une société rurale dépendante des caprices du temps.

Je dois à la justice linguistique de signaler que le surnom ici présenté n'est que l'un de ses trois surnoms, gravitant tous autour de la même caractéristique de base. C'est aussi le seul offrant une possibilité de déviation facétieuse, élément rarement absent des surnoms non-totalement neutres, tels que ceux des métiers.

En effet *an amzeriou* désigne également les "règles" des femmes.

Anaon (Yann an anaon).

Jean les trépassés (ou "les défunts")

Le mot *Anaon*, à rapprocher du gallois *Annwfn* qui désigne l'enfer pré-chrétien, est en breton une sorte de collectif non-individualisable, à moins d'utiliser le mot *ene* (âme). Il personnifie une réalité très importante dans la culture bretonne en général. La "fête des morts" est appelée *Gouél an Anaon*.

Jean occupait une fonction religieuse mineure qui consistait, lors d'un décès, à faire le tour de la commune, ou tout le moins du bourg, en annonçant le décès et la date de la cérémonie funèbre.

Ce genre d'annonce était accompagné de sons de cloches, non pas celles de l'église, mais d'une petite cloche portative. C'est ce qui fait qu'une autre personne chargée de la même fonction, à Landivisiau, fut pendant un temps *Katrin ar hloh*. La traduction littérale française "Catherine la cloche" est trompeuse étant donné les connotations négatives du mot français, totalement absentes en breton.

Anken (an Anken).

L'Angoisse.

Surnom d'un homme très maigre.

Je n'en sais pas davantage, en particulier sur les dispositions d'esprit coutumières du personnage. Mais l'idée traditionnelle qu'une personne angoissée se ronge de l'intérieur, avec ou sans ulcère, et donc dépérit physiquement, me semble suffir.

Toute intention burlesque n'est pas absente de ce surnom malgré son aspect sévère.

Ankou (An Ankou).

La Mort.

A rapprocher du gallois *Angau*. Mais il semble que le mot breton ait fait l'objet d'une personnalisation beaucoup plus poussée. *An Ankou* est une représentation symbolique humanoïde équipée d'une faux et de divers autres accessoires grinçants.

Surnom d'un petit fonctionnaire maritime d'une des îles, garde-côte je crois. Il y avait au moins deux raisons objectives à cela, et qui ne sont nullement contradictoires, mais au contraire ne font qu'en consolider l'emploi. Comme à l'accoutumée il est quasi-impossible de savoir laquelle est la raison originelle.

An Ankou était très maigre. Il ya donc comparaison directe avec l'aspect décharné du personnage traditionnel. Et par ailleurs il avait la charge d'apporter les avis mortuaires aux familles. En effet, lorsqu'un marin mourait, ce qui le plus souvent se passait loin de son île, par trop grande absorption d'un liquide quelconque, l'administration le faisait savoir à la mairie du domicile du défunt. A celle-ci de transmettre la nouvelle, tâche fréquemment douloureuse et qui était devenue un véritable supplice moral pour certains maires pendant la Grande Guerre, quand personne d'autre n'acceptait de s'en charger.

L'aspect de cet homme a imposé la comparaison, où il est difficile de lire quelque malignité, tant le respect de la mort est grand en Basse-Bretagne, de tout temps.

Ankou (an Ankou).

Le monde des surnoms est celui de la réalité plurielle, grouillante et contradictoire des hommes qui les utilisent.

Ainsi, en regard du précédent surnommé, sur la même base linguistique et dans le même contexte culturel, voici une réalité bien différente.

La peur superstitieuse qu'éprouvaient beaucoup à se déplacer la nuit, peur que d'aucuns entretenaient savamment, était très propice aux activités de certains noctambules. Et dans le quotidien souvent monotone de la société traditionnelle, toute diversion était la bienvenue pour les esprits forts.

D'où une pléiade d'anecdotes à base de tours pendables, joués à des promeneurs attardés, par des farceurs de tout acabit et de tous âges : betteraves creusées en forme de crâne vide où brillait un feu intérieur, feux tournants et incandescences variées provenant de longues perches brandies dans les ténèbres, bruits de chaînes, avec lesquelles on ramonait les cheminées.

La Mort en question était l'un de ces nombreux farfelus dont certains n'hésitaient pas, s'ils pouvaient espérer faire avaler leur râtelier aux grenouilles de bénitier attardées près des cimetières. Farceurs qui, tôt ou tard, finissaient pas être reconnus pour tels par l'ensemble de la population.

Anduillenn (Mari an anduillenn)

Marie l'Andouille était largement connue dans le Léon pour cette spécialité, à base de tripes de porcs.

Peu ou prou, la majorité des foyers campagnards possédait une provision d'andouilles, pendues dans la cheminée, au-dessus du feu, à divers degrés de fumaison. Mais en ville, une plus grande spécialisation s'était instaurée, ne serait-ce que pour subvenir aux besoins de ceux qui n'avaient ni porc à tuer, ni fermiers à rançonner en nature.

Les connotations péjoratives qu'a le mot en français sont moins fortes en breton et peuvent être dues aux contacts avec cette langue. Dans le cas présent, un bretonnant ordinaire ne verra pas de suite une intention ludique dans ce surnom, alors qu'en français celle-ci masquerait la réalité commerciale ainsi mise en relief.

Añjelus (Loui an añjelus).

La pratique de l'angelus, mot latin que le breton a emprunté directement à la liturgie catholique, est tombée en désuétude, même si quelques églises de campagne en marquent toujours le moment.

Il n'est que de se remémorer le célèbre tableau de Millet pour deviner qu'il ne s'agit là que d'une survivance partielle. L'Angelus invitait bel et bien les chrétiens à arrêter leurs travaux pour une prière dont la longueur était laissée à leur appréciation.

Louis avait eu une enfance marquée par l'enseignement religieux de sa mère. Celle-ci insistait quotidiennement pour que l'enfant, oublieux de ses préceptes, dise l'angélus.

Pour que le fait ait frappé ses contemporains et les ait poussés à lui attribuer un surnom, il faut qu'il ait été remarquable d'une certaine façon : ostentation gênante, ou pratique résiduelle d'un usage délaissé par la majorité.

Aoter (an aoter).

L'Autel.

Une métaphore d'ordre religieux non-exempte d'une certaine audace.

Cette jeune femme avait fait l'emplette d'une robe à la mode, à une époque où les jeunes campagnardes commençaient à abandonner en masse les costumes ancestraux, aux alentours de la Grande Guerre.

L'inconvénient était que le décolleté qui lui avait plu en ville détonnait fortement dans les occasions de sortie à la campagne, la majorité d'entr'elles ayant une base religieuse très vivace.

Plutôt que de renoncer à porter sa robe à la mode, elle avait préféré l'aménager en portant par dessus une pièce de tissu supplémentaire qui préservait la pudeur présumée effarouchée des commères du coin.

Sans aller chercher dans les détails du vocabulaire spécifique, l'imagination collective y avait reconnu quelque chose qui rappelait un élément du costume des prêtres.

Aotrou (Lomig an aotrou).

Petit Guillaume le monsieur.

Contrairement au français, où l'évolution sociologique a amené une dévaluation du mot "monsieur" qui est presque achevée (seules les gens d'un "certain âge" à la campagne ne s'acceptant que rarement comme tels, le cas échéant), le terme *aotrou* a gardé en breton un sens très fort, non encore dévalué, à mi-chemin entre le monsieur et le seigneur. D'autant plus que la francisation désormais très poussée l'a en quelque sorte préservé de cette évolution en le "gelant" socialement. Par définition on ne saurait s'adresser à un *aotrou* qu'en français.

Le registre d'utilisation du mot était très restreint : Dieu (*an aotrou Doue*) et ses représentants (*an aotrou person*), les membres plus conséquents de la vieille noblesse, les bourgeois des villes et tous les étrangers bien habillés.

S'agissant de Lomig, le mot *aotrou* était utilisé avec ironie. Son père, natif du pays, avait fait carrière dans les Colonies, d'où il était revenu à l'âge d'une retraite précoce, passablement embourgeoisé, francisé et très imbu de sa personne. On l'avait entendu revendiquer la qualité d'*aotrou*, et on l'appelait ainsi non sans secrète moquerie.

Son fils n'avait eu qu'à recueillir l'héritage de semi-respect amusé.

Aotrou Doue bihan (an aotrou Doue bihan).

Mot à mot "le petit seigneur dieu", mais une transposition française exacte serait plutôt "le petit bon dieu".

Mentionnons que la langue bretonne n'utilise pas le nom de Dieu seul, ce qui serait un impair : elle le fait précéder du titre *aotrou*, au moins dans l'usage qui prévaut dans le Léon.

Surnom d'un homme d'une sérénité inusable, chose rare dans un pays où les gens prennent facilement la mouche et restent ensuite à se boudier pendant des mois, voire toute une existence.

Aotrou flich e lost (an Aotrou flich e lost).

Le monsieur remue sa queue.

Un des rares surnoms ouvertement sexuel que j'ai entendu en Léon. Encore faut-il préciser qu'il s'agit d'un ancien fau-



Aotrou Doue Bian

bourg de Brest, commune séparée désormais intégrée à la métropole.

Surnom d'un exhibitionniste connu pour sa propension à faire étalage en particulier de son attribut mâle le plus évident, et à se livrer en public à ce que les bons pères appelaient des "mouvements désordonnés", malgré leur nécessaire coordination, entr'autres suaves expressions.

Qu'il soit clair que les pudeurs linguistiques des bretonnants ne sont pas, traditionnellement, les mêmes que celles de la moyenne bourgeoisie francophone. Le vocabulaire sexuel léonard est plus couvert, plus rare et moins utilisé qu'ailleurs, mais il existe bel et bien. La réalité, elle, ne choquait que pour d'éventuelles raisons morales : les populations rurales des pays d'élevage ont toujours eu l'avantage d'une initiation de visu précoce par l'observation des animaux domestiques. Les transpositions intellectuelles au domaine humain se faisaient le plus souvent sans problème, sauf cas rares d'innocence extrême, d'absence totale d'esprit de curiosité ou de déduction.

Aotrou Tralala (an Aotrou Tralala).

Le monsieur Tralala.

Un noble dont la déchéance physique avait été très rapide et lui avait évité le long vieillissement que sa position sociale et financière de départ lui permettait.

Il avait en effet un peu trop forcé sur les plaisirs urbains, tels que la consommation immodérée de boissons alcoolisées, de feuilles de tabac séchées et entassées, et de charmes féminins à destination commerciale. Toutes choses éminemment condamnables aux yeux du petit peuple bretonnant du Léon, de mœurs assez puritaines et aux possibilités financières beaucoup plus limitées, surtout en direction de la troisième catégorie de plaisirs sus-visés.

Aour (Yann an Aour).

Jean l'Or.

A l'occasion d'un pari quelconque, dont l'argument a été oublié depuis longtemps, Jean avait présenté en gage de son éventuelle solvabilité, une pièce d'or de vingt réaux, somme assez considérable à l'époque et en particulier pour ce genre

de peccadille.

La transposition de ces réaux, datant d'une époque de grande stabilité monétaire, en francs actuels, n'aurait guère de sens et ne sera pas tentée. A l'évidence, il s'agit de ce que cette langue claire, logique et précise qu'est le français, appelle "une somme".

Arhant (Ifig an Arhant).

Petit Yves l'Argent.

Un manière de personnage transitoire entre la religion traditionnelle du Léon, le catholicisme apostolique romain, et sa nouvelle foi, la réussite matérielle.

Ifig était recteur d'une paroisse assez importante. Sa préoccupation essentielle paraît avoir été la quantité d'espèces sonnantes et trébuchantes que ses paroissiens lui remettaient, dans l'espoir d'un remboursement en nature dans l'au-delà.

Les prêtres du Léon avaient beau jeu de réussir à obtenir de tous leurs paroissiens, c'est-à-dire la quasi-totalité de la population en milieu rural, la somme d'argent qu'ils estimaient devoir en attendre. Les sommes étaient comptabilisées nommément, et le compte-rendu des quêtes d'importance était lu en chaire, en commençant par les dons les plus conséquents. Ceci donnait une idée très précise de la hiérarchie financière et invitait à une certaine largesse sauf à accepter de se ridiculiser aux yeux des autres paroissiens.

Arhantou (Cheun an Arhantou).

Yves les argents.

Le mot *arhant* est rarement mis au pluriel, mais la possibilité existe, bien qu'il soit surtout perçu comme une entité indivisible. Yves avait été surnommé ainsi parce que précisément il utilisait ce pluriel en se vantant d'avoir *kalz arhantou* (beaucoup d'argents).

Autant préciser qu'il s'agit d'un surnom de la Montagne, et que l'attitude générale par rapport à l'argent y est assez différente de celle du reste du Léon, probablement à cause d'une plus grande pauvreté et de conditions d'existence plus rudes.

Il y a une tendance très nette près de la côte Nord du Léon à tout faire pour paraître et à jouer au nouveau riche dès qu'on

en a les moyens, voire un peu avant. Il s'y pratique une sorte de culte de la consommation et de la surenchère entre voisins.

A l'opposé, la Montagne est traditionnellement plus proche de ses sous et faisant transition avec la Cornouaille, y a donné l'image collective du Léonard avare, fausse pour une bonne partie du pays.

En ce sens, au-delà du pluriel surprenant, l'attitude mentale de Cheun par rapport à l'argent semble donc être atypique de son secteur.

Archer (Marl an Archer).

Marie l'Archer, en fait le "gendarme", le breton ayant maintenu le mot dans le sens qu'il avait au Moyen-Age en France.

Exemple extrême de féminité léonarde, elle-même extrême en Bretagne. Marie avait souvent à voyager avec sa charrette, de jour comme de nuit, à une époque qui nous ramène à près de cent ans en arrière, puisqu'il y avait encore des loups, sans parler des voleurs. Cette existence lui avait trempé les nerfs dans l'acier et elle était d'une intrépidité que bien des hommes n'avaient pas.

Askell grohenn (an Askell grohenn).

La Chauve-souris, mot à mot "l'aile (en) peau".

Premier exemple des très nombreuses images prises dans le règne animal. La métaphore est traditionnelle dans le dialecte pour désigner tout individu d'une maigreur extrême.

Dans ce cas en particulier la maigreur de l'homme s'accompagnait d'un aspect très maladif : poitrine creusée, yeux exorbités.

Astof (an Astof).

Plusieurs interprétations existent de ce mot formé du préfixe *as-* ou *at-*, qui indique la répétition d'un fait, et de la racine *dov*, du verbe *dezvi* (pondre). Il s'agit de toute façon du domaine de la basse-cour.

Pour certains, un *astof* est cet œuf en plâtre ou en bois que l'on met à l'emplacement où l'on désire que les poules viennent pondre. Pour d'autres, c'est un œuf de petite taille, stérile

parce qu'il n'a pas été fécondé par le coq, et donc ne peut donner de poussins.

Quel que soit le sens premier, c'est le surnom d'un homme de très petite taille, benjamin de toute une couvée de frères de très grande taille.

Avalou (Saig an Avalou).

François les Pommes.

Rien ne dit que son prénom ait réellement été François, même dans une version adaptée, puisqu'il s'agit d'un soldat allemand de l'armée d'occupation pendant la seconde guerre mondiale.

Il était en poste à l'époque dans la moitié réquisitionnée d'une école de campagne. A l'heure des récréations, les écoliers et les soldats fraternisaient souvent, entre autre pour jouer au foot-ball. L'un de ces soldats en particulier a laissé un bon souvenir parmi les anciens écoliers de l'époque à cause des pommes qu'il distribuait généreusement aux gamins.

Deux précisions : il y a une certaine tendance chez les Léonards en particulier à appeler "François" tout homme dont le prénom leur est inconnu, indifférent ou leur échappe.

D'autre part cet exemple de contacts ne doit pas étonner. Il est de notoriété publique que le Léon non-urbain a peu "résisté", pendant la guerre, ce qui correspond bien à la tonalité pragmatique, non-idéologique et froide pour tout dire, de sa culture traditionnelle.

C'est ainsi que j'y ai collecté un assez grand nombre de surnoms attribués à des soldats allemands, ou tout du moins de l'armée allemande. Ils sont loin d'être tous en bonne part, mais ils indiquent une certaine reconnaissance des individus. Par contre je n'en ai pas pratiquement pas recueilli ailleurs.

Avel uhel (Pèr an Avel Uhel).

Pierre le Vent Haut.

Mais en fait l'adjectif "haut" désigne sur la côte du Léon le vent de Noroît, par opposition à *avel izel* (vent bas) pour le suroît.

Ceci est dû au fait que les vents dominants tournent autour de l'Ouest. Cette dominance massive a fait oublier plus ou

Mari an archer.



moins les anciens noms des points cardinaux, au nombre de huit, par opposition aux quatre mots de base du français.

Une légère incertitude géographique pèse sur ce surnom, mais celle-ci n'entame pas le noyau central qui est sûr et d'un grand intérêt.

"Pèr" était un "étranger", c'est-à-dire qu'il avait émigré dans une commune environnante. Et il semble avoir eu quelque peine à s'acclimater. A tout le moins, il se plaisait à entendre le bruit des cloches de l'église de sa paroisse natale et à y conforter son sentiment d'identité. Ceci montre bien qu'il n'en était pas très loin.

Son surnom date du moment où, l'âge venant, Pèr était devenu sourd petit à petit. Dès lors, il n'entendait plus les cloches de "son" église que quand le vent était "en haut". Emouvante fidélité.

Le problème est le suivant : l'origine de Pèr, telle qu'on me l'a présentée (il s'agit de la côte Ouest), fait que c'est le suroît et non le noroît qui aurait dû lui amener les sonneries familières.

Avu (Saig an avu).

Petit François le Foie.

Tout simplement un amateur de foie de porc dont il faisait grande consommation.

A propos de "foie", je mentionne une curiosité linguistique. Les francophones bon teint savent depuis l'enfance que le mot "foie" est un de ces mots pervers qui prêtent à confusion à cause de leurs homonymes, dans le cas présent "foi, fois" et autres "Foix".

Le breton n'a aucune raison de craindre cette confusion, en principe, puisqu'il utilise des mots différents.

Seul le Bas-Léon, région de St-Renan, a été contaminé contre toute logique par le français, à cet égard. En effet, le mot *feiz*, la foi religieuse, y désigne aussi *le foie*. Les jeunes générations bretonnantes y ignorent l'ancien mot, gardé partout ailleurs.

Confusion plus anecdotique que vraiment symptomatique. Mais aussi source d'amusement pour les autres bretonnants qui font eux toujours la différence entre *avu* et *feiz*.

Le Bas-Léon n'est en aucune manière plus déchristianisé

que le Haut-Léon (région Est), au moins dans la population d'origine.

B

Balustrou (Saig ar Balustrou).

Petit François les Balustres.

Il s'agit des balustres qui formaient séparation dans beaucoup d'églises entre la partie centrale où les prêtres évoluaient autour de l'autel, et la nef où se trouvait le gros des paroissiens. Les balustres sont une sorte de barrière en bois ouvragé. Le mot est bien sûr à rapprocher du français "balustrade".

Saig était toujours au premier rang pour les offices religieux, le rang le plus proche des balustres. Ses motivations pour ce faire ont été oubliées, mais il n'est pas inutile de préciser que la fréquentation des premiers rangs à l'église était associée à une situation financière conséquente, ou à un souci de paraître, en Léon comme ailleurs, j'imagine.

Banne

Goutte.

Lui avait été attribué vers ses cinq, six ans, alors qu'il faisait toujours le siège de sa mère pour qu'elle lui donne le sein. A son âge, la plupart de ses contemporains étaient en principe définitivement sevrés. Le surnom l'a suivi à l'âge adulte et pour toute sa vie.

Signalons cependant qu'il était de pratique courante pour les femmes de nourrir au sein leurs enfants le plus tard possible. En particulier à cause de la croyance selon laquelle une femme qui allaitait n'avait pas à craindre une nouvelle grossesse.

Bara du.

"Pain noir".

Surnom venant du grand Brest, pendant la seconde guerre mondiale dont les restrictions alimentaires sont dans toutes les

mémoires.

La raison n'en est pas entièrement claire, mais n'est pas étrangère à la recherche de cette nourriture, dont le seuil de désirabilité sociale s'était trouvé brutalement rehaussé.

Bara gwenn.

"Pain blanc".

Encore un surnom qui s'inscrit dans un contexte historico-économique précis et complexe.

Vers 1820-1830, les habitants de Roscoff s'adonnaient déjà à la culture maraîchère qui allait faire la force de la région entière plus tard. Tout s'y prêtait : la terre, le climat, la main-d'œuvre travailleuse et surabondante.

A un moment précis, il semble y avoir eu un problème de débouchés, ou mévente. Quelle qu'en soit la cause, un Roscovite amena une cargaison d'oignons de l'autre côté de la Manche, en 1828. Ce faisant il renouait avec une très ancienne tradition qui, au-delà des guerres, et dans l'illégalité la plus totale, n'avait guère cessé de relier les deux rives de la mer de Bretagne, comme elle est appelée en breton. La contrebande avec la Cornouaille britannique en particulier, due aux prix élevés pratiqués par les Anglais, avait toujours été une affaire pour Roscoff, malgré de nombreux coups durs.

La cargaison d'oignons s'étant vendue sans difficulté, et à des prix très intéressants, son propriétaire s'était trouvé dans une certaine aisance financière qui lui avait permis de consommer du pain de froment, alors que ses pairs devaient se contenter de pain noir. Le surnom existe toujours sur les descendants du premier des "Johnnies" de Roscoff ("la race du pain blanc").

Son exemple avait été suivi, amplifié et dépassé, et pendant plus d'un siècle et demi, en laissant les guerres de côté, ce sont des centaines de Léonards qui ont commercé avec la Grande-Bretagne pour le plus grand bien des finances régionales.

Bara mad (Fañch ar Bara Mad).

François le bon pain.

Il est difficile aux gavés de la fin du 20ème siècle en Breta-

gne d'imaginer, s'ils ne l'ont vécu eux-mêmes, l'importance extrême du pain, quelle qu'en soit la couleur, dans la société traditionnelle.

Dans le Léon, il était la base de l'alimentation et entouré d'un grand respect et d'un certain nombre de pratiques ancestrales d'origine religieuse.

Fañch se vantait de la qualité de son pain. Il devait vraiment être excellent parce que les techniques de cuisson s'étaient beaucoup affinées au cours des siècles.

Il s'agit ici de pain cuit au four de bois par des particuliers et non de boulangers spécialisés qui n'avaient de raison d'être qu'en ville. Ceci dit, à ma connaissance, la confection non-spécialisée du pain était plutôt du ressort des femmes, à la campagne.

Baro (Itali Varo).

Nathalie "barbe".

Une femme d'un certain âge qui avait abandonné toute coquetterie élémentaire, dans une société où la beauté féminine ne jouait que très peu dans la décision de faire ou non un mariage.

Comme ce genre de mécompte physiologique était, et est toujours, le lot de la plupart des femmes après la ménopause, il faut croire que la pilosité de Nathalie était vraiment remarquable.

Barzazeu Breiseu.

Le "Barzaz Breiz" est un recueil de chants populaires, plus ou moins arrangés, qui date du début du 19ème siècle, et a eu une certaine importance dans le réveil intellectuel d'une fraction de la noblesse et de la bourgeoisie bretonnes de l'époque. Il est resté un classique des études bretonnes.

On trouve des surnoms en breton ailleurs que dans les milieux traditionnels qui pratiquent la langue. En particulier, dans certains groupes socio-professionnels où les bretonnants sont nombreux, même si leur langue de travail et de relation est devenue le français.

Ce surnom a été attribué vers 1970 parmi les étudiants de la

section de celtique de l'Université de Bretagne Occidentale, à Brest, à l'un d'entr'eux, fils de Bretons émigrés dans un pays à accent dit "chantant", en français. Vraisemblablement la région de Toulon où tant de marins bretons ont fait souche.

Il avait en effet prononcé ainsi le nom du célèbre recueil. Et cette prononciation détonnait singulièrement par rapport aux différents accents que les bretons indigènes ont en français.

Bazen

La capitulation du général Bazaine, le 17 octobre 1870, à Metz, devant l'armée prussienne, a fait de lui l'archétype du traître pour toute une génération de citoyens français.

Avec ceci en filigrane, la toile de fond change considérablement puisque nous nous trouvons au beau milieu d'une des bagarres dominicales traditionnelles entre les jeunes gens de deux communes du pays Pagan. Une bagarre fraternelle et musclée, à coups de poings, de pieds, de sabots, de pierres et de bâtons. Rien que de très ordinaire et que le jeu de foot-ball n'a fait que formaliser et civiliser.

Mais celui-ci avait pris la fuite et de ce fait avait été déconsidéré aux yeux de ses ex-camarades. Tout le monde sait que mieux vaut un héros estropié, voire mort, qu'un traître indemne.

Ce genre de bagarres est une constante du paysage culturel breton, mais autant que je sache elles se pratiquaient dans la totalité de l'Europe ou presque.

Il y avait ainsi des haines de longue date entre certains villages. Les conseils de révision en particulier étaient l'occasion de mémorables batailles qui traînaient sur des kilomètres quand les autochtones faisaient leur brin de conduite annuel à des étrangers venus de bourgs parfois distants de plus de dix kilomètres.

La prétention des visiteurs à avoir l'usage des filles du cru l'espace d'une danse avait généralement le même résultat dans les communes concernées par ce genre de phénomène.

Bazlg en e reorig (Etlenlg ar Vazlg en e reorig).

"Petit Etienne le petit bâton dans son petit cul".

Certains surnoms un peu longuets n'étaient pas d'une

utilisation très fréquente sauf parmi les enfants d'âge scolaire. Il faut y voir des compositions essentiellement facétieuses, des sortes de comptines qu'on se jetait au visage ou qu'on chantonait dans le dos des intéressés. Leur seul objet était d'amuser la galerie tout en faisant enrager le surnommé.

Il existe dans la commune une famille dont le surnom collectif est "le petit bâton". Etienne pouvait en être. En ce cas il ne différerait de sa parentèle que par la localisation du symbole familial. Mais autant dire que, à propos de surnom, tout est possible.

Bendell (ar Bendell).

Le moyeu.

C'est-à-dire la pièce qui, dans une charrette, se trouve à la jonction de l'essieu et des rayons : la partie centrale percée d'une roue. Sa forme locale est assez courte et renflée, et elle est composée d'un assemblage à base de bois et de métal.

Surnom d'un homme de petite taille et de forte corpulence, dont la forme globale rappelait celle d'un moyeu, hormis les trous. Il ne s'agit pas d'une métaphore habituelle, autant que je sache. Son intérêt n'en est que plus grand et la faculté d'observation de l'environnement qu'elle dénote mérite d'être relevée.

Beuz (Cheun ar Beuz).

Yves le Buis.

L'explication que j'en ai eue, à savoir d'un homme qui passait beaucoup de temps à couper du bois en hiver, me paraît lacunaire.

L'hiver, où la sève monte peu dans les arbres, est la saison de l'abattage et du calibrage du bois à brûler, qui sera plus facile à sécher en profondeur.

Quant au buis, c'est un bois noble qui servait par exemple à tailler des couverts, surtout les indispensables cuillères. Bois assez rare de toute façon.

Bezin bihan (ar Bezin Bihan).

Le petit goémon.

Bien que le mot "goémon" soit d'origine bretonne, et toujours utilisé dans le Trégor, il a été remplacé le plus souvent

par des formes du mot *bezin*, de même sens.

Ce cultivateur faisait une grosse consommation de goémon, pour amender ses terres. Les habitants des communes maritimes avaient droit de coupe dans certaines circonstances que nous aurons à évoquer. Mais ceux des communes de l'intérieur, habitant la "campagne profonde" (*ar meaz doun*), comme celui-ci, devaient l'acheter et en payer le charroi, sauf à s'en charger eux-mêmes. En cas de troc, la monnaie d'échange la plus usitée était le bois dont manquaient nombre d'habitants de la côte.

L'adjectif "petit" est probablement relatif à sa taille. A moins qu'il s'agisse d'un surnom de la deuxième génération, que l'on pourrait traduire par « le fils de "Goémon" ». L'adjectif *bihan* a fréquemment ce sens lorsqu'il est utilisé après un prénom.

Bihan Braz (ar Bihan Braz).

Le petit grand.

Un assez grand nombre de noms de famille bretons est immédiatement intelligible pour un locuteur ordinaire, voire au prix de quelques fausses étymologies. C'est le cas du nom de cet agriculteur, Le Bihan ("le petit").

Les noms de famille autochtones à l'espace français ont été institutionnalisés il y a de cela plusieurs siècles. Depuis les caractéristiques physiques remarquées à l'époque dans un lointain ancêtre se sont délayées dans des mélanges génétiques faisant intervenir des dizaines de milliers d'autres ancêtres. Ce qui fait que la signification immédiatement perceptible des noms de famille peut se trouver en contradiction flagrante avec la réalité d'un des lointains descendants.

Ceci cause un certain nombre de jeux de mots faciles, comme dans ce cas où le dénommé Le Bihan était en fait grand.

Biskilli (Saig ar Biskilli).

Petit François les *biskilli* (pluriel du mot *beskell*).

Beskell nomme une réalité très fréquente dans un pays de bocage et de petites parcelles dispersées, de formes souvent biscornues par suite d'innombrables partages. Ce sont des sillons de longueur inégale qui terminent sur un côté une

parcelle non-rectangulaire, et dont la taille va en s'amenuisant plus on approche du coin du champ. Source de difficulté au moment des grands travaux, ils ont peu survécu au remembrement. Certains jeunes agriculteurs particulièrement débretionnés n'utilisent plus le mot en français. Et à défaut d'un mot enseigné par une civilisation de grands champs ouverts, les appellent "courts sillons", ce qui est inexact.

Une des toutes premières choses qu'un paysan au fait de son travail devait combiner mentalement, avant de labourer une terre, consistait à avoir le moins de *biskilli* possibles, pour éviter les pertes de temps en fin de sillon.

Celui-ci semble avoir été particulièrement maladroit dans ce travail mental préliminaire, et donc dans la réalisation subséquente.

Par extension, on dit d'un individu qui biaise, qui n'est pas franc, *hennez 'zo beskellou gantañ* (celui-ci a des *beskellou*, autre pluriel de *beskell*).

Binbao (Marivonig Binbao).

Binbao est une onomatopée censée représenter dans le cas présent le bruit des cloches de l'église du lieu. Il s'agit d'une variation sur un thème fréquent, mais linguistiquement instable.

Surnom d'une boiteuse, dont la démarche faisait osciller considérablement la tête de droite à gauche, et de retour. Le dit mouvement avait été comparé au balancement régulier des cloches mises en branle.

Bien sûr ça n'est pas très gentil pour Marivonig, mais l'esprit de charité chrétienne préside assez rarement à l'attribution d'un surnom. Et ses utilisateurs subséquents n'ont à l'évidence que faire de ce genre de sentiments.

Biog (Katriniog ar Biog).

Le mot *biog* désigne une réalité trop particulière pour que les lexicographes en aient tenu compte jusqu'à présent. Force nous est de nous en remettre aux explications orales, les seules possibles dans ce genre de recherches, de toute manière.

Biog est une légère poussée dans un sens ou l'autre (je

nr'ai pas réussi à savoir lequel et, surtout, à l'avantage de qui) qu'un commerçant pouvait ou était censé appliquer à une balance servant à peser l'objet d'une transaction.

Le noyau central sûr de l'histoire est que Katrinig n'était guère généreuse pour ses clients, tout au contraire. Une fois l'habitude découverte, ceux-ci ne manquaient de réclamer "leur" *biog*.

Blzig (Pèr e vizig).

Pierre son petit doigt.

La tournure qui utilise l'adjectif possessif, ici "son", suivi de la mutation B/V, au lieu de l'article, est spécifiquement celtique, en ceci qu'elle n'apparaît pas dans les langues voisines qui auraient pu nous la refiler comme verroterie à un indigène. Elle est assez rare.

Pierre s'était fait une coupure au doigt, accident assez banal même si la mort par gangrène s'ensuivait parfois. La guérison se faisant attendre, il en avait fait l'objet central de ses préoccupations et le sujet obligé de toutes ses conversations. A la longue, ses plaintes avient incommodé, ou amusé, ses concitoyens.

L'utilisation de la terminaison *-ig* est ironique. Il ne s'agit pas du petit doigt, par opposition à quatre autres présumés plus grands, mais d'une sorte de diminutif faussement apitoyé. Il est d'ailleurs possible que la rengaine du blessé casse-pieds ait contenu la forme en question.

Blzig moan

Petit doigt mince.

Un ouvrier d'usine dans une des communes bretonnantes les plus urbanisées du Léon. Vieux célibataire, il vivait avec deux de ses sœurs, célibataires comme lui.

Sa journée terminée à l'usine, il s'occupait de son jardin et de son poulailler.

Le surnom date d'une époque où il eut l'impression que ses sœurs lui volaient "ses" œufs. Pour en avoir le cœur net, il avait pris l'habitude, avant d'aller au travail, de passer par le poulailler pour compter la ponte. Ce qui se fait tout simplement en passant la main sous les poules en train de couvrir.

Sa nouvelle manie avait été ébruitée, et l'on chuchotait également qu'il se contentait de passer un doigt et non la main.

J'ai parfaitement conscience que ce genre d'anecdotes puisse paraître très sujettes à caution, et même invraisemblables. Il est possible qu'elles soient fausses, bien sûr. Je n'ai pas mené de contr'enquête.

Mais je connais tellement d'exemples dans lesquels je suis assuré de la véracité de l'anecdote, et qui sont, à tout le moins, aussi peu vraisemblables, que je n'ai pas de raison de douter de mes informateurs.

Par contre j'ai peine à imaginer comment il pouvait ne passer qu'un doigt sous une poule. En gardant le reste de la main dans sa poche probablement?

Bleiz ar menez.

(Le) loup (de) la montagne.

La seule chose que je sais de lui c'est qu'il vivait très près de la crête des monts d'Arrée, qui sépare en ce lieu le Léon de la Cornouaille, et qu'un autre non loin de là était appelé *Louarn ar Menez* (le renard de la montagne).

L'hypothèse la plus vraisemblable est qu'il vivait en solitaire, ou qu'il avait un caractère à ne guère frayer avec ses semblables, voire même une certaine cruauté. C'est en effet sous ces traits déformés que les Bretons utilisaient métaphoriquement le loup.

Bleiz du.

Loup noir.

Il s'agit de deux ou trois sœurs qui vivaient seules dans une petite ferme assez retirée du commerce général des gens. Le fait que leur nombre soit incertain montre qu'on ne les individualisait guère.

Elles semblent avoir été légèrement simples d'esprit et avoir gardé à l'âge adulte la crainte des inconnus qui caractérise nombre d'enfants des fermes isolées.

Après un certain temps, leur frayeur quelque peu surannée avait cédé la place à une sauvagerie ouverte. Elles avertissaient les passants que mieux valait ne pas s'attarder, ni même s'approcher parce que le "loup noir" était dans les environs.

Bleo Gaor (Cheun ar Bleo Gaor).

"Yves les cheveux (de) chèvre", ou les "poils" de chèvre, le dialecte du Léon ne faisant pas la distinction (à ceux qui y verraient une choquante pauvreté, je signale que l'anglais non plus ne la fait pas...).

Il avait les cheveux bouclés, m'a-t-on dit. Ce qui paraît assez surprenant quand on voit le pelage des chèvres adultes. Et quant aux chevreaux, ils portent un nom totalement différent (*menn*).

Bleud (Chan Ivon ar Bleud).

"Jeanne-Yvonne la Farine".

Personnage connu d'une bonne partie du Haut-Léon. Elle y faisait le commerce de la farine, qu'elle transportait elle-même en charrette.

Bleud (Mari Bleud).

"Marie Farine".

Une femme de la campagne qui se fardait passablement à la poudre de riz, ce qui n'était pas du tout dans les habitudes de son environnement coutumier.

Boh-ruzig.

"Rouge-gorge" (*erithacus rubecula*), en fait "Petite joue rouge", encore que la traduction soit délicate, puisque la terminaison diminutive *-ig* porte sur l'adjectif "rouge".

Un homme au visage rougeaud.

Bochez (Marl ar vochez).

Marie la Boche.

Une commerçante pour laquelle la seconde guerre mondiale avait été une excellente occasion de s'enrichir, non pas au marché noir, mais ouvertement avec l'occupant.

Bonton (Blél ar bonton).

Gabriel le bouton.

Métaphore traditionnelle dans le Léon pour désigner une personne très grosse, dont l'aspect rappelle vaguement la forme d'un bouton moins les trous, surtout par brouillard ou

nuit sans lune. Je ne suis pas sûr que ce soit son cas d'ailleurs puisque le surnom lui venait de sa famille, comme cela arrive souvent dans certaines communautés de la frange maritime.

Bontonou (Feñch ar bontonou).

François les Boutons.

Un écolier acharné dans tous les jeux que les enfants de sexe mâle pratiquaient dans les cours de récréation, avec les moyens du bord, bien avant l'envahissement des gadgets commercialisés à outrance.

Il était très porté en particulier sur les jeux de billes, et jouait avec des boutons quand les billes venaient à lui manquer. Le fait qu'on lui ait attribué ce surnom laisse supposer que ce n'était pas un joueur hors pair. Et quand il n'en avait plus dans ses poches, il arrachait ceux qui retenaient et fermaient ses vêtements. Et puis autrefois, comme aujourd'hui, il y avait boutons et boutons : certains d'entr'eux, très prisés, et d'autres, le tout-venant, qui ne méritaient pas que l'on s'y arrête.

En tant qu'ancien joueur de billes amateur, je reste assez perplexe sur les possibilités ludiques des boutons comparées à celles des billes.

Bordel (Feñch ar vordel).

François le Bordel, mot utilisé ici au féminin, ce qui est une façon de lui ôter de son obscénité par la mutation.

Tout simplement le surnom de sa ferme, surnom qui avait précédé sa propre existence et dans lequel il ne semble avoir eu aucune part.

Il porte également, mais de façon atypique par son sémantisme, témoignage des innombrables paysans bretons surnommés d'une manière quasi-automatique et le plus souvent neutre, par le nom de leur ferme. Pratique qui ne semble rien devoir à un snobisme quelconque ou à la volonté de singer la noblesse. Elle me paraît être justifiée par l'habitat très dispersé de longue date, où le lieu de résidence d'un individu le situe beaucoup mieux que son nom officiel. D'ailleurs la proportion de noms de familles actuels d'origine toponymique est très importante.

Boudedeo (ar Boudedeo).

Le Juif Errant.

Son nom breton est à rapprocher du nom italien de ce personnage mythique, celui du Juif condamné à marcher de par le monde jusqu'à la fin de celui-ci, pour avoir trahi Jésus Christ.

Ici, c'est une vieille femme qui occupait ses dernières années à de très longues promenades à pied qui la menaient souvent fort loin de ses bases.

Boued kafe.

Mot-à-mot "nourriture café", en fait le petit déjeuner type d'un grand nombre de Léonards pendant quelques décennies : un grand bol de café au lait dans lequel on met des tranches de pain à tremper jusqu'à ce que noyade s'ensuive.

Surnom d'un écolier qui passe pour en avoir été friand et s'en être dûment vanté.

Bounter (ar Bounter).

Le "Pousseur".

A cause de sa manière d'entasser le goémon. J'entends ici le goémon "noir" épave, et non les laminaires que les professionnels vont chercher en bateau. Une fois amenés sur le rivage, on en fait des tas sur la dune.

Chaque région avait sa, ou ses, manières de construire les tas, et leur donnait une forme particulière. Il s'agissait de ne pas les voir s'éparpiller au vent. On tassait donc soigneusement les algues, séchées au préalable, puis on les recouvrait de mottes de terre, et on arrimait le tout avec des cordes et des pierres.

Le "Pousseur" passait beaucoup plus de temps que ses compatriotes à tasser du mieux qu'il pouvait.

Les tas de goémon séché font encore de nos jours partie du paysage de maintes dunes dans le Léon. Il s'agit du goémon utilisé par la suite pour l'engrais des terres cultivables.

Bourhiz (ar Bourhiz).

Le Bourgeois.

A l'époque, il y a de cela plus de cent ans, le mot avait davantage le sens d'habitant des (gros) bourgs, voire de cita-

din, par opposition aux ruraux, plutôt que le sens social qu'il a actuellement en français. Et encore plus en breton qu'en français.

C'est le premier paysan qui dans une commune entièrement rurale avait porté les cheveux courts, à la mode des villes. Non pas parce qu'on les lui avait coupés pendant son service militaire, mais par choix.

Ceci nous ramène assez loin en arrière donc, et les arrière-petits-fils des gens de sa génération seraient fort étonnés de voir la longueur des cheveux de leurs ancêtres. Dans les années 1970, les agriculteurs désapprouvaient en bloc la mode des cheveux longs. Et alors ce sont les premiers jeunes à s'y risquer que l'on surnommait.

Outre des habitudes prises à l'armée, une meilleure connaissance de l'hygiène avait causé l'abandon des cheveux longs parmi les hommes.

Bouteier aour.

Chaussures (en) or.

Une femme dont les sabots étaient cerclés de cuir jaune. Elle devait de surcroît les astiquer plus qu'il n'était coutume.

Bouteg

Le mot *bouteg*, ou *boutog* dans le Bas-Léon (région qui a préservé un certain nombre de formes archaïques en *-og*, là où tous les autres dialectes ont *-eg*), désigne un panier artisanal d'une forme particulière qu'un croquis illustrerait mieux que tous les discours.

Disons qu'il a deux petites anses, qu'il est rond et très évasé. On s'en sert pour ramasser des pommes de terre par exemple.

C'est également un de ces mots techniques qui ont survécu jusqu'ici au changement de langue, puisque le français pratiqué dans la région ne lui connaît aucun nom.

Surnom très récent, qui date de l'année scolaire 1982-83 dans un collège rural. Il se situe au confluent de deux traditions culturelles : celle des surnoms bretons, et celle des surnoms scolaires facétieux basés sur la déformation des patronymes officiels. Ici sa seule justification est que le nom de son pro-

priétaire involontaire se terminait en *-eg* (transcrit *-ec* par l'administration). J'ajouterai qu'il n'était pas le seul dans ce cas puisque cette terminaison est extrêmement fréquente dans les substantifs et les adjectifs. Pourquoi lui donc, plutôt qu'un autre?

Boutog (ar Boutog).

Le *boutog*, forme bas-léonarde donc.

Le recteur d'une paroisse mi-rurale, mi-maritime. Et autant dire de suite que j'ai collecté un nombre assez important de surnoms de prêtres dans le Léon. Ce qui devrait être contradictoire avec la quasi-théocratie ambiante, ne l'est pas en fait. Alors que d'autres n'osaient apparemment guère le faire, les Léonards, dont la fidélité à leurs prêtres était au-dessus de tout soupçon, hésitaient moins à surnommer leurs chefs spirituels. Il est fort possible que dans les autres paroisses, j'ai fait preuve de moins de perspicacité en enquêtant.

Celui-ci était très attentif au résultat des quêtes qu'il faisait en longues tournées aux domiciles de ses paroissiens. Il y mettait également une insistance un peu gênante, allant jusqu'à annoncer ses visites pastorales à la sortie de la messe.

Un jour, un vieillard de la commune, à l'annonce d'une de ces inopportunités qu'il jugeait trop proche de la précédente, lui avait répondu qu'il ferait mieux d'amener un *boutog*, qu'il trouverait à coup sûr de quoi le remplir. Ce faisant, il exprimait le sentiment diffus de l'ensemble des paroissiens, et le surnom prit immédiatement.

Boutou begeg (Lan boutou begeg).

Alain chaussures pointues.

C'est bien sûr de sabots qu'il s'agit, et, par extension, du reste de leur occupant.

C'était vraisemblablement un "étranger", ou à défaut quelqu'un qui avait acheté des sabots fabriqués dans une région voisine. Sans quoi les gens de la commune, dont le bout avant des sabots est plat, n'auraient pas eu à remarquer le bout relevé des siens au point de lui en faire un surnom.

Boutou berr (Frañsa Boutou berr).

François chaussures courtes.

Il y a dans le dialecte léonard, et plus loin, une expression dans laquelle on dit que quelqu'un a "(des) chaussures courtes". C'est une image qui indique que la personne ainsi désignée est jalouse de son conjoint. Sans doute parce que les chaussures trop étroites font mal aux pieds.

C'était son cas.

Boutou braz (Jamarl Boutou Braz).

Jean-Marie Grandes Chaussures.

Un prêtre d'origine rurale, vicaire à l'époque, et dont les sabots de bois à la taille de ses grands pieds, résonnaient de par la paroisse.

Dans bon nombre de communes campagnardes, le recteur se chargeait des affaires sérieuses, celles du bourg, et laissait ses vicaires pousser plus avant dans la boue des chemins creux et courir après les ouailles non-métropolitaines.

Boutou laosk.

Chaussures lâches.

Pêcheur professionnel, de la ville de Landerneau. Il ne mettait pas de paille dans ses sabots.

La paille avait deux fonctions que les porteurs actuels de chaussettes oublient facilement : maintenir le soulier en place et tenir le pied au chaud.

Et quand elle manquait, les sabots étaient trop grands et résonnaient sur les pavés d'une façon plus claire.

Boutou lèr (Nastaz Boutou lèr).

Anasthasie chaussures (de/en) cuir.

La précision quant au cuir s'imposait puisqu'il était la rareté. La très grande majorité des habitants non-citadins et une bonne partie de ceux-ci n'utilisaient pour le quotidien que les sabots de bois : bon marché, faciles à confectionner et mieux adaptés aux chemins hivernaux d'alors.

Anasthasie est la première écolière à venir en chaussures à l'école d'un bourg de campagne, à une époque dont nombre d'anciens ont un souvenir très précis. Époque également où

les avancées technologiques, et leurs retombées quotidiennes, étaient rares et d'autant mieux remarquées.

Boutou maoutig (Jan ar Boutou Maoutig).

Jeanne les chaussures (en) petit mouton.

Elle portait des sabots fourrés (ou décorés?) en peau de mouton, luxe inoui, incroyable dégénérescence. Même les sabots pouvaient dénoter la place de leur propriétaire dans la hiérarchie sociale, de par leur bois, leur poids, leur éventuelle décoration, etc...

Boutou plad (Feñch ar Boutou Plad).

Françoise les Chaussures plates.

Les deux mots sont d'origine française : témoins parmi cent autres dans ce livre d'emprunts très nombreux à la langue de nos puissants et encombrants voisins, ainsi que d'une moitié de la Bretagne historique. Honni soit qui mal y pense : il ne doit y avoir guère d'exemples en Europe de langue dont un pourcentage appréciable du vocabulaire actuel ne soit d'origine allogène, par le jeu des échanges commerciaux et culturels, et des snobismes de toutes sortes.

Les tenants monolingues des langues majoritaires en Europe seraient mal venus de nous en faire le reproche : ils ne feraient que la preuve de leur propre myopie intellectuelle. La force de l'élément d'emprunt indique tout simplement l'ampleur des échanges et la capacité d'accepter, et d'intégrer, les apports extérieurs.

Ceci dit, je reviens à mes sabots. Ceux que portait François étaient plats en ce sens que le talon en était usé, ce qui arrivait très rapidement, même lorsque l'on pouvait se payer des fers.

C'était un homme pauvre, appartenant à la catégorie des mendiants itinérants. Ils se chaussaient avec ce que la charité des gens, fort mesurée, voulait bien leur allouer, à une époque et en lieu où tout un chacun gardait ses propres vêtements jusqu'à un état d'usure déjà bien avancée.

Boutou Plom.

"Chaussures (de) plomb" était mécanicien dans une petite ville. Fervent de la pêche à la ligne, il s'était équipé d'une paire

de bottes adéquates de sa propre confection. Malheureusement, la démarche un tant soit peu pataude que lui imposait leur port n'avait pas manqué d'attirer l'attention amusée de ses concitoyens.

Bouzar pa gar.

"Sourd quand (il le) veut" est une expression traditionnelle, avec allitération en *-ar* qui est une raison de son succès. Elle désigne le fait de faire la sourde oreille, au sens propre, lorsqu'on ne veut pas entendre.

Cette attitude, assez fréquente pour avoir donné naissance à une expression figée, est considérée comme très déconcertante. Il entre en effet dans les schémas traditionnels que quelqu'un réponde à toute question explicite : n'importe quoi, voire de travers, en parlant pour ne rien dire, ou même par un mensonge pur et simple. Mais ne rien répondre est mal accepté.

Se disait d'un individu de la sorte.

Bouzellou koad (Feñch Bouzellou Koad).

François Boyaux (en) bois.

Il avait la solide réputation de ces dévoreurs indifférenciés qui ne se formalisent pas de certains éléments dont la plupart des estomacs s'offusquent : os, arêtes, et en règle générale toutes nourritures ou non peu digestes.

Bragez dirouvenn (Alber ar vragez dirouvenn).

Albert le pantalon sans pli.

Le mot *bragez* est un doublet dialectal, utilisé dans le Léon, de *bragou*, celui-ci étant plus répandu ailleurs. C'est un très vieux mot celtique qui survit dans le français "braie" et le dérivé "braguette", ainsi que dans certains dialectes d'oïl, en particulier en Normandie. Il est suivi d'un adjectif à privatif.

Exemple, rare, d'élégance vestimentaire qui nous vient de la ville de St-Pol. Il contrastait avec le négligé général de la plupart des vêtements quotidiens dans une région où les hommes sont peu portés sur l'élégance.

Brañsigell (ar vrafñsigell).

La "balançoire"

La force du "qu'en dira-t-on," était considérable dans le Léon. Ni plus ni moins qu'en maintes régions, tant bretonnes que non, mais il y régnait indéniablement une grande sévérité des mœurs, avec la conséquence pour ainsi dire obligée d'une non moins grande hypocrisie.

Cette jeune fille avait été vue sur un "casse-gueule" à l'occasion d'une foire, probablement dans la ville de Landivisiau toute proche. Ce n'était évidemment pas la place d'une jeune fille convenable, si longues que soient ses jupes.

Le "casse-cou" était une sorte de manège où des nacelles pendaient par des chaînes à une structure pivotante. Le mouvement leur faisait prendre une pente dangereuse cause de maints accidents que l'on montait bien sûr en épingle.

Bran zu (ar Vran zu).

Le Corbeau noir (signalons que le mot est féminin en breton).

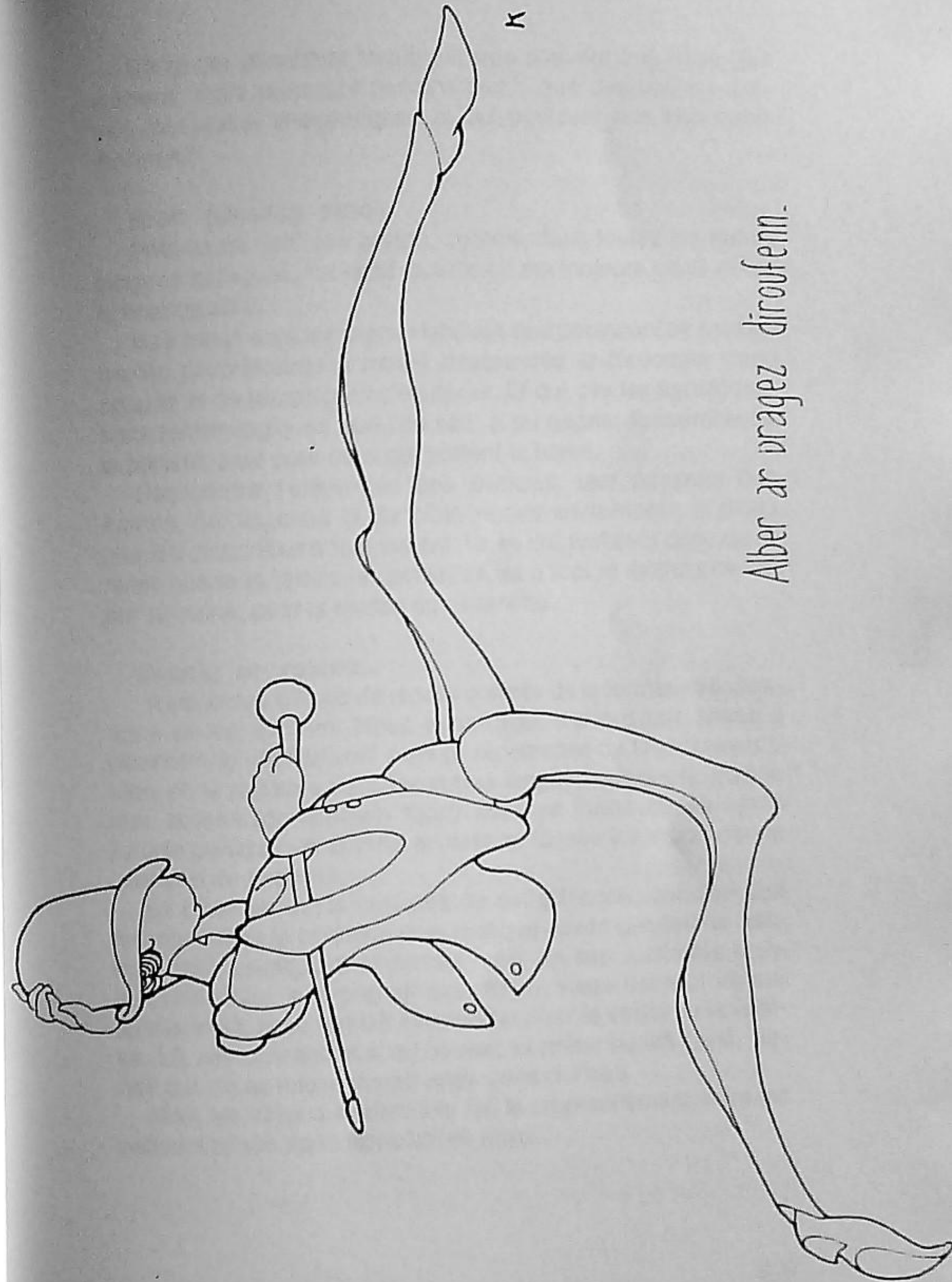
Un grand nombre de mariages se faisait par le truchement d'entremetteurs dont certains avaient une solide réputation. La communauté palliait ainsi une certaine timidité des mœurs et entendait que l'on sache ce qui importait dans le choix d'un parti : l'arrangement financier. Il était rare que l'on contrecarrât des sentiments forts, mais, en leur absence, ou si ceux-ci restaient cachés ou non partagés, un parti acceptable valait mieux que rien.

Le "Corbeau noir" était une de ces entremetteuses.

Un jour, elle était venue sonder le terrain, auprès d'une jeune fille qui travaillait seule dans un champ assez éloigné de la ferme de ses parents. La suite de cet événement donne à penser qu'elle n'avait pas été bien reçue.

Or la scène avait été observée de loin, et quand la jeune fille était rentrée à la maison, on lui en avait fait la remarque, avec peut-être une certaine ironie, puisque l'on devinait sans peine le motif de cette conversation.

Elle avait alors répondu que personne n'était venu la voir et que c'était là un corbeau noir, et non l'entremetteuse aux vêtements noirs également.



Alber ar vragez diroufenn.

Ce genre d'incident fortuit est très souvent à la base d'un surnom, mais pourquoi certains plutôt que des milliers d'autres tout aussi anecdotiques et qui peuplent nos vies quotidiennes?

Brao (Cheñig vrao).

Petit Jean "joli" (en breton, comme dans toutes les autres langues celtiques, l'adjectif qualificatif est toujours placé après le nom qualifié).

Il se rasait tous les jours. Habitude que pouvaient se permettre les propriétaires à moitié désœuvrés et disposant d'eau chaude et de temps pour s'en servir. Et qui, par les transformations technologiques que l'on sait a pu gagner l'ensemble de la société, sauf pour ceux qui portent la barbe.

Par contre l'ensemble des Bretons, tant paysans que marins, ne disposait ni du loisir, ni des instruments, ni d'eau chaude disponible à tout instant. Ils se contentaient donc de se raser quand le temps le permettait, et à tout le moins une fois par semaine, pour la messe du dimanche.

Braoig ar volenn.

Il est assez difficile de rendre compte de la formation linguistique de ce surnom. Nous avons tout d'abord une forme à diminutif *-ig* de l'adjectif *brao* (à rapprocher du latin "bravus", mais on le retrouve dans les autres langues celtiques). Puis le mot *bolenn* (du français "bol") sous sa forme mutée après l'article puisqu'il est féminin en breton; "Assez joli le bol" donne une idée de la chose.

La base en est la curiosité de cette femme, que l'on doit replacer dans le contexte d'un manque assez général de "distractions". Lorsqu'un, et surtout, une, de ses voisin(e)s recevait une visite, elle prenait aussitôt un vieux bol tout réparé qu'elle avait, et se rendait sans tarder chez le voisin ou la voisine. Là, elle demandait si on pouvait lui prêter du lait caillé, service qui ne se refuse jamais entre gens civilisés.

Mais les voisins avaient vite fait le rapprochement entre les visiteurs et ses apparitions bol en main.

Braz ha vil.

Une rareté linguistique puisqu'il s'agit d'un jeu de mots à cheval sur deux langues essentiellement, le breton et le français.

Le mot français est celui d'une ville africaine (nommée en souvenir de "Savorgnan de Brazza", explorateur, du temps de la colonisation française de certaines contrées d'outre-Méditerranée).

Or une "lecture" bretonne du nom "Brazzaville", qui a peut-être été faite involontairement au départ par quelqu'un peu au courant des hauts faits de la colonisation, donne *braz ha vil*, en français : "grand et laid" (ou "vil" puisqu'aussi bien le mot est d'origine française).

Surnom presque obligé, ou du moins à la mode il y a un certain temps, des individus correspondant généralement à ce portrait, dans toute une partie de la Basse-Bretagne. Dont deux exemples au moins dans le Léon. Par ailleurs, type assez rare que ce genre de surnom facétieux et pour ainsi dire gratuit.

Brein.

Autre curiosité, celle-ci davantage historique. *Brein* est l'adjectif "pourri".

Au départ, c'est le nom de scène choisi par un jeune musicien qui, dans la fin des années 70, jouait (et joue toujours à l'époque où j'écris), de l'accordéon diatonique. Le fait que nombre de jeunes de la clientèle des "festou-noz" ne lui connaissent pas d'autre nom a amené pendant un certain temps son utilisation obligée et l'a transformé en surnom. Ceci est un processus assez courant pourvu qu'un artiste ait une certaine constance dans l'utilisation d'un pseudonyme.

Le choix assez curieux de ce mot guère flatteur s'explique par une certaine adhésion aux idées "punk" alors dans l'air. L'un des snobismes afférents à cette mouvance consistait précisément à s'enlaidir aux yeux des Béotiens.

Breñdeñbreñ.

Les échanges culturels présentent souvent deux des extrêmes. Au sommet on disserte sur la littérature, la philosophie, le sexe des anges et autres notions théoriques. A la base

on cause argot, en particulier à propos de sexe tout court. On prend ainsi un malin plaisir à enseigner aux bougnoules de toutes couleurs, entre autres les Bretons à peine francisés il fut un temps, le vocabulaire le plus grossier possible.

Sous ses dehors exotiques, ce surnom est en fait du meilleur, ou du pire, français. Il s'agit de l'expression "moins d'emmerdements", qu'une grande fréquence d'utilisation dans la conversation de cet homme avait usé aux angles et adapté à une phonétique plus indigène.

Le fait qu'il s'agisse d'un "fayot", c'est-à-dire d'un retraité de la marine nationale, pour qui c'était une sorte de devise après avoir fait son temps, est assez symptomatique d'un certain nombre de choses sur lesquelles je ne m'étendrai pas.

On reconnaîtra sans peine que nos ancêtres confits dans leur plouktitude ont fait un progrès culturel géant en adoptant semblable expression qui a permis au rayonnement de la France, avec quelques autres, de gagner quelques degrés méridiens à l'Ouest.

Brenn (Chob ar Brenn).

Joseph le son.

La seule certitude que j'aie à son sujet est qu'il était meunier. Mais les points de suspension que je pourrais laisser seraient remplis aussitôt par toute personne au fait des traditions sur la réputation fâcheuse de la profession en général. Ceux-ci passaient pour être voleurs, et force est de reconnaître que leur tentation était grande.

Le travail du meunier consiste à moudre le grain, de blé ou autre, pour en faire de la farine. Ce faisant, il lui est fait obligation de séparer de la farine les déchets d'écorces de grain plus grossiers et en principe moins digestes. C'est là le son, précisément, qui servait à nourrir certains animaux.

Mais les procédés traditionnels ne permettaient pas de séparer entièrement les deux (ce qui d'ailleurs n'est pas souhaitable du point de vue diététique). D'où la tentation de laisser plus de son que nécessaire, au moins dans le lot revenant à l'agriculteur. On pesait le tout comme farine en se gardant à soi-même davantage de fleur de froment. Les meuniers étaient payés en nature, par une partie de la farine obtenue.

Il est assez probable que la réputation de Chob allait dans le sens de la tradition.

Brikoli

C'est le nom italien d'origine d'une variété de choux-fleurs, les brocolis, qui a été modifiée légèrement. Dans toute la région de St-Pol, il a pratiquement supplanté *kaol fleur* (simple traduction mot à mot du français "chou-fleur", de toute façon), du fait de l'hégémonie de la variété pendant un certain temps.

Surnom d'un agriculteur constamment à se vanter de la taille, des rendements et du prix qu'il obtient de ses choux-fleurs. Il est possible également qu'il utilise le mot, puisque nous nous trouvons ici dans la région de Lesneven, où il y a concurrence de termes. Soit qu'il vienne d'ailleurs, soit qu'il en ait emprunté le vocable.

Ce genre de vantardise est une constante des conversations de certains agriculteurs. De plus un certain nombre de communes de la région sont réputées pour leur tendance à l'exagération. En particulier la fameuse "ceinture dorée", où d'aucuns se livrent à de véritables duels de vantardises que leurs voisins trouvent passablement agaçants.

Brizog.

Tacheté.

Exemple assez rare d'un surnom ayant la terminaison *-og*, variante dialectale archaïsante du *-eg* qui l'a supplanté de longue date dans la majeure partie du pays.

Surnom d'un homme à la peau marquée de nombreuses taches dites de rousseur.

Une différence assez considérable existe entre les surnoms bretons récents et ceux qui ont été fixés dans de très nombreux patronymes officiels. Ces derniers présentent souvent la terminaison *-eg*, en particulier les noms basés sur des éléments physiques. Alors qu'ils sont rares dans la langue parlée actuelle, et semblent être passés de mode de longue date.

Broh (Dider ar Broh).

Didier le Blaireau.

Didier n'était que le petit-fils du "Blaireau". Celui-ci, un de

ses deux grands-pères, portait un bonnet fait de la fourrure d'un blaireau. Coiffure très rare en Bretagne, aussi loin que l'on se souvienne.

L'habitude qui consiste à transmettre un surnom d'une génération à une autre, sauf incident majeur qui justifie l'attribution d'un nouveau surnom, plus personnel, me paraît être une constante culturelle assez universelle. Sans être systématique, elle a dû précéder l'obligation légale faite dans nombre de pays désormais, d'avoir un patronyme transmissible automatiquement, dès lors que le peuplement devient assez dense, en particulier. En Bretagne, cette pratique est surtout le fait de certaines franges maritimes. Nous aurons à en reparler.

Burzudou (Maryannig ar Burzudou).

Petite Marianne les Miracles.

Le champ sémantique du mot *burzud* est plus vaste que celui de "miracle". Il a le sens plus quotidien de "chose extraordinaire, prodigieuse".

C'est davantage dans ce sens de propos exagérés, débriés, qu'on la nommait ainsi. Mais encore et surtout parce qu'elle semble avoir eu une activité faciale assez considérable pour accompagner ses propos. Comme disent certains : "le spectacle est dans la rue".

Butunig.

Petit Tabac.

De nombreuses personnes prisait à longueur de journée, activité assez inexplicable qui consiste à se bourrer les narines de tabac à grain fin.

L'un d'entre eux en particulier me semble avoir été le surnommé le plus connu du Léon, si on laisse à part ce personnage historique qu'est *Eskob ar patatez*.

Sa position géographique et sociale fait que j'en ai entendu parler un peu partout. Il était surveillant, général je présume, de l'Institution religieuse d'enseignement secondaire la plus réputée du Léon, le collège Saint-François, à Lesneven.

On cite maints exemples de parents d'élèves que leur progéniture inconsciente, ou facétieuse, enoyait chercher "Monsieur Bitunic". A moins que d'eux-mêmes les parents en

aient pris l'initiative, n'entendant que ce nom dans la bouche des potaches. Les éventuelles lectures françaises de la version légèrement déformée du mot de base *butun* ne sont probablement pas le fait du hasard seul.

Butun est un dérivé du mot "pétun", lui-même utilisé en français en concurrence avec "tabac" aux débuts de l'engouement pour cet encrassement volontaire des conduits respiratoires.

Ch

Chalboter (Pèr ar Chalboter).

Pierre le Transporteur.

Ce qu'il faisait à titre professionnel et au rythme lent de sa charrette.

Chapeled (Paol e chapeled).

Paul son (=au) chapelet.

Homme d'une grande dévotion, dont la tradition, avec l'emphase caractéristique de bien des usages parlés, dit qu'il disait "toujours" son chapelet.

Charlogo.

L'histoire linguistique et sociologique de ce surnom est une puzzle assez complexe.

Le sens lexical en est "sterne" (en fait tous les oiseaux de la famille "procellariidae") dans une des communes de la côte Nord-Ouest. Il s'agit d'un élément de leur nom *paotred Charl ar Go* (les Gars de Charles Le Goff), raccourci et déformé, ou plutôt du surnom local de ces oiseaux, pour une raison sans doute précise, mais totalement oubliée.

En deuxième étape nous devons suivre un certain nombre de familles de cette commune, qui, à l'instar de dizaines d'autres familles de ce secteur, passait la moitié chaude de l'année à faire une saison de coupe de goémon dans l'achipel de Molène, où ils vivaient dans des baraques rudimentaires.

C'est dans une de ces minuscules îles, Bannec, que le surnom fut attribué à un des fils d'une de ces familles. Selon l'habitude traditionnelle, ses parents avaient fait ce qu'ils pouvaient pour lui ôter l'envie de sortir la nuit (encore que sur Bannec les distractions éventuelles fussent limitées). Faisant appel à l'environnement, on lui avait solennellement affirmé que

les "Charlogo" venaient manger les cheveux des enfants turbulents.

Or un jour, ou peut-être une soirée où il avait dû sortir, il avait été affolé par un vol de sternes, lesquels sont parfois très agressifs à l'égard des intrus. Il était rentré dans la baraque en émoi, fou de peur que les oiseaux lui dévorent ses cheveux.

Le surnom était revenu ensuite avec lui sur le continent.

Chele.

Moye.

Terme qui, dans les deux langues, appartient au vocabulaire technique des travailleurs de la pierre. Il s'agit de fentes, de crevasses dans la roche, dont la présence ne saurait être ignorée par un piqueur de pierre consciencieux.

Il y a là toute une profession disparue de nos jours. Son objet : transformer en pierres d'ouvrage, pour la construction de rues, de murs, de ponts, de maisons, la quantité invraisemblable de rochers de granit plein qui constellait certains secteurs du pays. Signalons au passage qu'un nombre respectable de pierres mégalithiques a ainsi été réduit à l'état de pavés.

Les "piqueurs" travaillaient par compagnies entières qui louaient leurs services à la demande et se déplaçaient à la recherche du travail, vu la difficulté de transporter les blocs sur un éventuel chantier. Pour donner une idée de leur nombre, la commune de Cléder, commune entièrement rurale de plus de 5.000 habitants dans les années 20 en avait, paraît-il, près de 300 dans sa population travailleuse.

Le surnommé en question était un alcoolique notoire dont la main tremblait de ce fait et lui faisait rater son angle de coupe constamment. Lorsqu'on lui en faisait la remarque, il accusait toujours une moye qui, le plus souvent, n'existait pas.

Chelgenn (Chan Chelgenn).

Le nom *Chelgenn* désigne un des sous-ensembles léonards les plus structurés, et comme dans nombre d'autres cas, le nom servant à fixer cette identité collective est celui d'une des coiffes traditionnelles. Il s'agit de la région Sud-Est, qui a un parler plus raccourci que le reste du Léon, un costume

légèrement différent, et des traditions et pratiques culturelles qui annoncent déjà la Cornouaille. Economiquement, c'est également un semble assez distinct, non-uniforme cependant, qui se caractérisait jusqu'il y a peu par le commerce intensif des chevaux.

Ce sentiment d'identité était tout particulièrement fort, comme en général, aux frontières du territoire. Les gens de Guiclan entendaient constamment ceux de Plouvorn les appeler ainsi. Alors qu'au sud de Landivisiau, le nom était presque inconnu.

Comparons avec le sentiment d'appartenance des gens du Haut-Pays de Bretagne, très fort sur l'ancienne frontière et sur la frontière linguistique actuelle (ou plutôt ce qui en reste...), plus faible entre les deux.

Jeanne était native du pays Chelgenn et s'était mariée à un homme du Nord qu'elle avait suivi dans son pays.

Chikad (Mari Chikad).

Marie "chiquer" (c'est l'infinitif du verbe).

Elle était loin d'être la seule à mâcher du tabac parmi les femmes, surtout d'un âge avancé. La seule différence était qu'elle ne l'achetait pas, mais ramassait des mégots de cigarette pour ce faire...

Je rappelle à ceux qui en tireraient des conclusions dégoûtées quant au manque d'hygiène des Bretons que celui-ci était bel et bien réel, mais que les surnoms ne sanctionnaient en principe que ce qui est excessif ou divergent. Vouloir en faire la norme serait une grossière exagération.

Ceci dit, les raisons historiques et morales de ce laisser-aller ne sont pas à chercher seulement dans la personnalité collective indigène. En particulier certaines circonstances historiques venues d'outre-Couesnon ont eu des conséquences néfastes dont nous sentons encore les effets de nos jours.

Chikenn (ar Chikenn).

La chique.

Il faut bien voir que le fait de chiquer était présenté par ses enthousiastes comme bénéfique pour la santé. Mais que toute une partie de la population ne partageait pas ces vues. Il n'est que de mentionner le dégoût que certaines chansons mettent

dans la bouche des jeunes-filles à l'idée d'épouser, et donc d'avoir à embrasser éventuellement, un mâcheur de tabac.

Dès lors, la scène qui suit s'éclairera. Etant jeune homme, celui-ci était fiancé et un jour il se trouvait en compagnie de plusieurs camarades lorsque sa future belle-mère était apparue, venant dans leur direction. Or le jeune homme avait une chique dans la bouche. Il ne voulait sans doute pas que sa fiancée apprenne son pêché mignon et n'avait pas le temps de cracher sans être vu.

Il l'avait tout simplement avalée.

Précisons qu'une chique ordinaire est quelque chose de très fort et d'épicé, et peu recommandé en dessous du larynx, quels que soient ses éventuels mérites au-dessus.

Chiker bili.

Chiqueur de galets.

Un vieux pêcheur coutumier du fait. Il va de soi qu'il se serait bien passé de l'honneur de ce surnom chargé de poésie maritime pour citadins continentaux. Mais l'état de ses finances, ou la portion que lui en réservait sa femme, ne lui permettait pas le plaisir plus relevé d'une bouchée régulière de tabac.

Chikolodenn.

Nom de la coiffe de la région de St-Pol, et par extension, des femmes de cette région. Comme la majorité des coiffes léonardes, son architecture est très limitée. Elle avait presque une fonction utilitaire et était en tout cas dépourvue d'ambition esthétique.

C'est le surnom que l'on donnait dans la région de St-Renan à une marchande de vaches venue d'ailleurs, et qui ne portait pas la coiffe du Bas-Léon environnant.

Le rapport qui m'en a été fait permet d'affirmer qu'elle ne portait pas non plus une "chikolodenn", mais vraisemblablement une coiffe du pays Chelgenn.

Il ne faut voir là qu'un avatar du procédé d'amalgame universel dans les langages parlés courants. C'est le même principe qui fait de Gallois et d'Écossais de simples Anglais, et qui traite tous les citoyens soviétiques de Russes.

Chlazig.

Une sorte de monstre linguistique dont l'édifiante genèse mérite d'être contée.

Au départ se trouve le mouvement des Cercles celtiques et des bagadou. Leurs noms sont souvent bretons, mais leur celtitude, plus qu'incertaine, en a fait des foyers de francisation de la jeunesse, aussi efficaces qu'une quelconque équipe de foot-ball.

C'est ainsi qu'un des groupes de sonneurs de cornemuse, sans en avoir le nom, était dit appartenant au *Bro C'hlazig*, le "pays petit bleu", c'est-à-dire le pays de Quimper, du nom de la couleur dominante du costume des hommes.

L'adjectif de base de *c'hlazig* est *glazig* (de *glaz* = bleu, avec diminutif en *-ig*) par mutation consonantique (*g* → *c'h*) à l'initiale après un mot féminin (*bro* = pays, est féminin en breton). La consonne mutée s'écrit, selon le système orthographique choisi, *h* ou *c'h*. Quant à la prononciation, elle fait appel à un phonème qui n'existe pas en français.

Or n'arriva-t-il pas un jour qu'un sonneur originaire de Quimper rejoignit un bagad connu dans une grande ville sise dans le Léon, mais très francisée... On se piqua de lui donner un surnom qui marquerait son appartenance à l'engeance sudiste, et le choix se porta sur *c'hlazig*.

Le problème fut que personne apparemment ne connaissait le breton dans cette formation musicale de pointe mais au celtisme plus que vacillant. On ignora donc superbement la mutation, aussi importante en breton que les déclinaisons en latin ou en allemand, et qui s'annule quand le mot en cause n'est pas là (*bro*).

Et, ignorant la prononciation de la chose, on opta pour une approximation française.

Chouant Ruta (ar Chouant Ruta).

Le Chouan Rutabaga.

Un des rares véritables surnoms de famille de la campagne profonde du Léon. Se disait d'une famille assez aisée financièrement et qui avait grande réputation de dureté à l'égard des plus pauvres qu'eux.

Il faut savoir que le souvenir que les Chouans ont laissé

dans la mémoire collective des Bretons est plutôt négatif. Il est probable que la propagande républicaine ait très bien travaillé par la suite, et les faux Chouans ont eu leur rôle à jouer. Mais le fait est là.

Et ceci en particulier dans le Léon où l'on n'a jamais chouané, tout au plus quelques débuts d'insurrections face aux levées en masse, et des centaines de réfractaires qui n'étaient pas partis.

Dans le cas d'un des membres récents de cette famille, le surnom a été rallongé et individualisé.

Il était d'une grande avarice, et ne nourrissait les gens qui travaillaient chez lui "que" de rutabagas. Or il avait les moyens de faire bien mieux, et ce qui est vertu d'épargne chez un pauvre, n'est que sordide rapacité chez un riche.

Chuchu (Mari Chuchu).

L'adjectif *chuchu* est un de ces mots innombrables auxquels se heurte la compréhension entre langues différentes. Dans une langue, ils ont une signification nette, immédiate; dans une autre, il faudra procéder à coups d'approximations, de tentatives sémantiques indéfinies.

Le problème n'est pas bien grand du breton au français puisque celui-ci dispose d'un vocabulaire plus vaste. Mais ce vocabulaire si riche n'est en fait compris que d'une minorité : envers de la médaille obligé de la richesse lexicale.

Etre *chuchu* c'est parler de tout et de rien, se cantonner dans des sujets de conversation très quotidiens, papoter et déblatérer pendant des heures sur les moindres incidents de la vie de toutes les personnes que l'on connaît ou dont on a entendu parler. Toutes choses que cette Marie, à l'instar de tant d'autres commères de peu d'envergure philosophique, faisait à merveille.

C'h

C'hac'ha Butun (Veig ar C'hac'ha Butun);

Sans en avoir très conscience, Veig déformait régulièrement partie d'une phrase qui revenait souvent dans sa conversation.

Au lieu de dire : *Me 'zo 'vond da gerhad butun* (je vais aller chercher du tabac), il disait ou plutôt prononçait : *Me 'zo 'vond da gac'had butun*.

Déformation qui ne prêterait pas à conséquence si le verbe ainsi prononcé ne renvoyait pas également à un autre verbe *kac'had* (chier).

Les surnommeurs se sont contentés de pousser plus l'expression qui est quasi-intraduisible puisqu'il y a un jeu de mots à demi-inconscient entre les deux verbes.

On pourrait cependant proposer : "Petit Hervé Cherchier du tabac".

C'hoant kahad.

Envie de chier.

La traduction d'une langue à l'autre pose toujours de ces menus problèmes. Comment traduire certains vocables lorsque deux langues ne sont pas complexées, ne se censurent pas de la même façon ni tout à fait sur les mêmes sujets? Comment faire lorsqu'une langue, du fait de son utilisation par des couches sociales très diversifiées, dispose de niveaux de langue très différents, de l'argot à la langue écrite la plus ampoulée. Et que l'on prétend y faire rentrer les catégories culturelles d'une autre au champ social plus restreint?

La solution des anciens compilateurs de dictionnaires consistait à censurer tout simplement, ou à user d'expressions très contournées, empruntées au vocabulaire médical. Ceci rend très mal l'utilisation directe et non-complexée, au moins, de

verbes et mots quasi-neutres dans la langue originale.

Force est de reconnaître la difficulté et que le français "chier" est socialement plus grossier, et donc moins acceptable, que l'équivalent breton (encore que tout dépende des individus!).

Cet homme craignait en fait la pluie. Dès qu'une averse menaçait, et en attendant sa fin, il restait accroupi dans un recoin de talus, dans une posture classique avant l'avènement des sièges repos-lecture de nos toilettes actuelles.

D

Dakor ganez.

D'accord avec toi.

Faisait savoir par cette phrase répétée, sa convergence de vue avec toute idée exprimée par un quelconque interlocuteur. Attitude assez peu prisée des Léonards : ils ont, comme beaucoup d'autres, une vision assez étriquée du monde, et n'aiment pas qu'on leur demande de modifier les étiquettes qu'ils auront données. D'où cette méfiance envers les individus d'accord avec tous : on préfère un opposant clair à un chercheur d'absolu ou à quiconque louvoie dans ses opinions.

Le premier élément est évidemment français. Il a assez facilement supplanté plusieurs expressions concurrentes dont aucune ne s'était imposée.

Quant au deuxième élément c'est une préposition conjuguée, typique des langues celtiques.

Dall a wel (an Dall a wel).

L'aveugle qui voit.

Véritable aristocrate des mendiants de profession, il avait sa place attirée sous le porche de l'église de Landivisiau. La foule y est moins dense que dans le métro parisien, mais les circonstances géographiques amenaient les passants à se des-saisir plus facilement de quelques sous.

On soupçonne fort que sa cécité ait été diplomatique, après plusieurs incidents où des farceurs avaient mis des boutons dans son escarcelle en lieu de pièces de monnaie.

C'est un cas évident où les voyants sont mentalement aveugles. Une simple réflexion permet de comprendre que les boutons, même en métal, ne font pas exactement le même bruit que des pièces de monnaie. A plus forte raison dans le cas d'un aveugle qui, par nécessité, a dû aiguïser davantage ses autres perceptions.

Mais, sans le soupçonner de tricherie éhontée, on peut n'y voir qu'un simple surnom facétieux d'un type contradictoire assez rare.

Dañser (Lorañs an Dañser).

Laurent le Danseur.

Le Léon, mis à part deux minces franges (le pays Pagan et la Montagne) a perdu, d'assez longue date semble-t-il, ses traditions de danse. Les anciens ne se souviennent pas d'y avoir connu de danses traditionnelles. L'explication la plus fréquente en est l'influence des prêtres et la tonalité grave de la population.

Il semble également que, ici comme ailleurs, nombre de prêtres aient fait la distinction entre deux sortes de danses. D'un côté la danse, dite "du Léon" en Cornouaille, où elle existe toujours. Elle se danse sur deux rangs, hommes et femmes séparés comme à l'église, et avec une certaine solennité. De l'autre se trouvent les danses du diable et leurs tentations dévoreuses d'âmes.

Les premières étaient d'autant mieux acceptées qu'elles avaient souvent des fonctions utilitaires non-négligeables dans les travaux en commun. Au tout premier rang de ces occasions venait la confection des aires à battre le grain qui devaient être dures et planes autant que possible. A défaut d'instruments lourds et opérant uniformément, ces qualités s'obtenaient par le tassement d'un grand nombre de danseurs.

Et Laurent était un grand spécialiste des danses pour les aires neuves sur les premiers contreforts de la Montagne léonarde.

Daou benn (Marharid an Daou benn).

Marguerite les deux têtes.

Personne d'humeur extrêmement changeante, réputée pour passer de la gaieté forcée aux idées les plus noires, pratiquement sans transition.

Daou fri (Soaz an Daou fri).

Françoise les Deux Nez.

En fait elle n'en avait qu'un, mais il était très vaste.

Daou hanter (Mari an daou Hanter).

Marie les deux moitiés.

Ce que je vous en dis n'est que le rapport qu'on a bien voulu m'en faire. Et là, plus qu'ailleurs, nous sommes dans le domaine de l'invérifiable, où l'imagination peut se donner libre cours.

Si l'on accepte la raison avérée, à savoir le fait que Marie se partageait, sexuellement parlant, entre plusieurs hommes, ce serait là un surnom presque philosophique.

Débat que je ne tenterai pas de trancher. Je ne suis ici que l'intermédiaire entre une tradition parlée et un public de lecteurs.

Daouig (Maryann an Daouig).

Marianne "nous deux".

Son mari et elle ne se quittaient sous aucun prétexte et travaillaient et vivaient ensemble à tout point de vue. Le fait qu'ils aient habité une île et que le mari n'était pas pêcheur a dû beaucoup aider.

La base linguistique est l'expression *ni on-daou* (nous deux), à laquelle on peut rajouter le suffixe *-ig* dans un sens davantage affectueux que diminutif. *On-daouig* insiste plus sur la complicité, la camaraderie et l'intimité entre deux personnes que le simple *on-daou* qui fait presque figure froide et administrative.

Debrouill (Salg an Debrouill).

Petit François la Débrouille.

Un petit agriculteur qui réussissait à joindre les deux bouts, à se "débrouiller", dans une situation où beaucoup devaient renoncer. On m'a précisé qu'il n'avait qu'une seule vache et arrivait à s'en tirer.

Ce qui tombe sous le sens, c'est qu'il avait en sus femme et enfants. Et comme il habitait la région agricole très peuplée du pays de St-Pol, il disposait également de très peu de terre.

Deg gwenneg.

Dix sous.

Surnom rare, et d'autant plus qu'il est en porte à faux par

rapport à l'image que la plupart des sociétés aiment à donner d'elles-mêmes. C'est celui d'une femme qui s'adonnait à la prostitution, surnommée par son tarif de base.

La somme d'apparence modeste et le fait que le surnom ait existé, démontrent qu'il s'agit là de faits assez anciens, datant d'une époque qui ne connaissait pour ainsi dire pas d'inflation.

Sa sœur tirait ses ressources du même métier mais disposait d'un capital commercial supérieur, puisqu'on l'appelait *Pevar Real* (quatre "réaux", nom d'une ancienne monnaie espagnole), le double de *deg gwenneg*. Elles habitaient toutes deux dans la même maison sur la côte, ce qui confirmera l'impression de bien des Léonards ruraux que leurs compatriotes des bords de mer sont des gens à part et assez peu fréquentables.

Le système monétaire sous-jacent est aussi complexe que l'ancien système anglais. Disons seulement qu'il n'est qu'accessoirement décimal.

Delerig (Mari Delerig).

Marie Petit Escalier.

Encore un emprunt au français, ici le mot "degré", bretonnisé en *derez* et par diverses étapes en *deler*.

Sa maison comportait quelques marches à l'entrée, dans un pays où cela devait être une exception.

L'architecture rurale du Léon ne connaissait pas en principe de rez-de-chaussée surélevés par rapport au sol environnant. Il n'y avait donc aucun escalier pour y parvenir. Par contre, nombre de maisons à étage disposaient d'un escalier extérieur, souvent protégé. Mais cela n'était pas une exception surnommable, en soi.

Den a-eneb (an Den a-eneb).

L'homme contre.

Quels que soient la conversation ou le projet en discussion, son opposition était systématique et sans appel.

Le contraire exact de *Dakor ganez* et, comme tous les extrémistes, mal vu de la majorité de ses concitoyens.

On se prend à rêver en imaginant *Dakor ganez* et *An Den a-eneb* cherchant à collaborer...

Dero (Moris an Dero).

Maurice les Chênes.

Un bûcheron qui expliquait à qui voulait l'entendre que son plus grand plaisir professionnel était d'avoir à abattre des chênes. Ce qu'il faisait dans un mélange linguistique où il se refusait à utiliser le français "chênes" pour s'en tenir au breton *dero*.

Typique de quelques décennies où la situation linguistique allait des monolingues de chacune des langues en concurrence en passant par toutes les étapes intermédiaires possibles.

Dans ce genre de situation chaque langue est ressentie d'une façon très différente. Les mots "chênes" et *dero* sont présentés comme équivalents par les dictionnaires, mais n'avaient pas la même histoire pour des individus différents.

Dans le cas d'un bretonnant, bûcheron de surcroît, ayant appris le français tant bien que mal à l'école, le mot français est une abstraction incolore et inodore, alors que le mot breton suggérait des sensations nombreuses et puissantes du fait des souvenirs qui lui étaient associés. Pour un francophone ayant acquis une autre langue ultérieurement, la situation risquerait d'être exactement inverse.

Deus pa gari (Seza Deus pa gari).

Françoise viens quand tu voudras.

J'ignore dans quel contexte et avec quels sous-entendus elle utilisait cette expression.

Dever goulou (an Dever goulou).

Le Brûleur de Lumière.

Un surnom générique qui a été individualisé, au moins dans un cas où la personne ainsi épinglée présentait la caractéristique d'une façon permanente.

On appelait ainsi les prêtres qui faisaient des sermons longs. La conséquence en était que la messe s'en trouvait rallongée, et que le temps où les bougies et cierges se consumaient était plus grand.

Tout dépendait bien sûr des talents du prédicateur. Certains d'entre eux étaient à cet égard de véritables phares dans la grisaille du quotidien et frappaient davantage les imagina-

tions que ne le font de nos jours la grande majorité des films présentés à la télévision.

D'autres se fondaient sans difficulté dans la dite grisaille.

Diaoul (Paolig an Diaoul).

Petit Paul le Diable.

Il est fort possible que son prénom n'ait pas été Paul; en effet *Paolig an Diaoul* est une des appellations populaires les plus fréquentes du démon.

L'attitude traditionnelle à son égard, telle que l'illustrent d'innombrables anecdotes et légendes, est une sorte de bonhomie à peine craintive. Familièrement, on l'appelle même *Paolig*.

L'homme ainsi surnommé était réputé pour son mauvais caractère, sa propension à la bagarre à tout propos, et son acharnement à chercher noise à ses voisins.

Diaoul kamm (an Diaoul kamm).

Le Diable boiteux.

Deux explications m'en ont été données, mais elles ne sont pas contradictoires. Ceci quant à l'élément diabolique, car par ailleurs il était boiteux, déformation très fréquente en ces temps d'obstétrique et de soins aux enfants des plus sommaires.

La première était son mauvais caractère.

La seconde était qu'il jurait par le nom du diable, ce en quoi l'Eglise ne pouvait que l'approuver, d'ailleurs.

Diaoul kamm (an Diaoul kamm).

Le Diable Boiteux.

Un instituteur laïque, de là son caractère démoniaque obligé, et qui était boiteux.

Il n'est pas inutile de préciser le contexte d'utilisation. Pendant la Grande Guerre il s'était retrouvé officier dans une caserne brestoise où l'on s'occupait en particulier de l'instruction des recrues de la région, dont une majorité de bretonnants pour lesquels l'école laïque était communément appelée *Skol an diaoul* (l'école du diable). Ce sont les soldats sous son commandement qui l'appelaient ainsi.



An diaoul kamm.

Dibradou (Yann an Dibradou).

Ce surnom, comme nombre d'autres, présente un problème de traduction. Sa signification en est simple : c'est un substantif pluriel dont la base lexicale est le verbe *dibrada* (soulever). "Jean les soulevages", en quelque sorte. Ce qui permet à nouveau de voir qu'aucune langue ne recouvre toutes les potentialités d'expression, et que cela ne les disqualifie pas pour autant.

Un costaud à la force physique considérable. Il est peu probable qu'il se soit exercé aux haltères. Le métier de paysan fournissait quantité d'occasions aux hommes de comparer leur force, leur endurance et leur habileté. Avec un caractère plus évidemment ludique on pratiquait également deux sports en particulier. L'un était une sorte de lever de perche qu'il fallait amener de l'horizontale à la verticale. L'autre consistait à soulever un essieu de charrette le plus grand nombre de fois. Ils se pratiquent toujours, d'ailleurs.

Die die die.

Les Léonards, à l'inverse de ces Bretons des pays chauds que sont ceux de Cornouaille et du pays de Vannes, n'ont pas l'habitude de jurer par le nom de Dieu.

Entendons-nous bien, ils ne le font pas en breton, où la seule formule courante à utiliser son saint nom est le très respectueux *bennoz Doue* (bénédiction de Dieu), qui est une sorte de "merci", en beaucoup plus fort.

Sachant que Dieu ne saurait entendre, et encore moins exaucer, une langue aussi impie que le français, ils ont détourné la difficulté et réussi à ménager la chèvre et le chou. En l'occurrence, la plus grosse partie des jurons léonards est basée sur des emprunts au français, variés à l'infini.

La base linguistique des *nondedie* (nom de Dieu), *double-die* (double Dieu), *tribledie* (triple Dieu) et autres *triblenonddie*, est donc le mot *die*.

Et la recherche systématique de surnoms m'a fait collecter trois surnoms en crescendo, tous trois par le juron de leur propriétaire involontaire. Un **Die** dans le Bas-Léon, un **Diedie** dans le pays Chelgenn et le présent **Die die die** dans un faubourg léonard de Morlaix. Comme quoi Orient et irreligion

vont de pair.

Digarez (Soaz an Digarez).

Françoise l'Excuse, ou le "prétexte".

Semble avoir utilisé son imagination pour en inventer à l'infini.

La circonstance la plus fréquente de création impromptue de *digareziou* est lorsque on vient vous demander un coup de main, financier ou autre, à charge de revanche par exemple pour un autre qu'on vous a déjà donné. Il est toujours bon alors de ressusciter provisoirement, ou de créer de toute pièce, un vieux tonton à l'article de la mort à trois lieues de là.

Digolier (Loui an Digolier).

Louis le sans-col.

Les boissons alcoolisées lui donnaient une impression de chaleur, d'où il concluait que le col dur, accompagnement obligé de l'habillement de l'honnête homme endimanché, était soudainement superflu. Il le retirait donc.

Qu'il soit permis de dire que Louis n'était qu'un des nombreux ivrognes spectaculaires du dimanche, lesquels s'abstenaient le plus souvent de boire en semaine.

L'ivrognerie a baissé depuis la Grande Guerre, mais l'alcoolisme a pris le relais et nous n'avons pas gagné au change.

Dihaster (Feñch an Dihaster).

François le bourreau de travail.

Ce qu'il était, et, de plus, dans un contexte où les hommes valides n'avaient d'existence sociale en semaine que par le travail acharné. Et Dieu sait si la terre du Léon a produit des gros travailleurs par milliers, quelles qu'aient été leurs raisons pour ce faire.

Le terme *dihaster* lui-même n'est pas sans audace verbale. Il est formé du privatif *di-*, qui provoque la mutation de la racine *gast* (= putain), et du suffixe d'agent *-er* (équivalent du français "-eur", par coïncidence plutôt que par emprunt au français : il est commun à toutes les langues celtiques).

Dans le sens originel, *dihasta* (l'infinitif), c'est "députainiser", mais ce sens a été presque totalement occulté.

Faute de sujets à ramener dans le droit chemin?

Diloher (an diloher).

Autre problème de traduction, avec une construction similaire à la précédente (et à la suivante).

Le mot de base est ici *loh*, verbe strictement léonard à notre époque, qui correspond assez mal aux équivalents français que sont "remuer, bouger, partir".

Le préfixe privatif est ici un abus de langage et n'a pas le sens habituel. Un *diloher* c'est quelqu'un qui est en partance, qui va déménager, s'en aller ailleurs, ou plus quotidiennement s'atteler à une tâche.

Attribué à un fermier qui ne se satisfait jamais des fermes qu'il trouvait à louer. Chaque année il en changeait, ce qui contrastait avec les exigences de stabilité de la plupart de ses pairs. Avec une habitude de ce genre il faisait presque figure de marginal.

Diloster (an Diloster).

Autre exemple où un mot breton très quotidien et immédiatement intelligible par n'importe quel bretonnant, n'a pas d'équivalent de cette concision en français parlé classique.

Le verbe *dilosta* signifie "retirer, enlever la queue" (*al lost*), ici dans un sens non-sexuel. Et un *diloster* est donc un homme que le fait.

La pêche dans le Léon est affaire de petites embarcations, avec souvent un seul occupant. Et des techniques assez rudimentaires. Pêche consommée sur place à très peu d'exceptions près. L'instrument de base n'en était pas le filet mais la ligne avec hameçon, du moins pour les poissons.

Or ces lignes étaient confectionnées sur place, en mettant bout à bout une bonne longueur de crins de cheval, en particulier ceux, plus longs, de la queue.

les petits pêcheurs côtiers s'arrangeaient avec des voisins paysans qui eux possédaient les animaux.

Celui-ci cependant en faisait une telle consommation que les dons gratuits de ses connaissances ne suffisaient pas : il partait régulièrement en rapine pour aller voler des crins à droite et à gauche.

D'où la terminaison *-er* qui donne un caractère d'institution à sa mauvaise habitude.

Diou harr gleiz (Saig an Diou harr gleiz).

Petit François les (deux) jambes gauches.

Un infirme aux membres inférieurs très déformés.

Diskempenn.

Désordonné.

Surnom d'un artisan qui sur les chantiers de maisons en construction où il travaille est tout particulièrement remarquable pour le désordre qu'il fait régner.

Fort heureusement pour lui, sa participation à la construction ne souffre pas du même laisser-aller.

Disheñvel (Olier an Disheñvel).

Ollivier le Différent.

Véritable quintessence philosophique de tous les surnoms, puisque cette différence n'est pas explicitée.

C'est son aspect général à caractère simiesque qui l'avait fait appeler ainsi.

Divalo.

Laid.

Surnom d'un maçon assez fortement alcoolisé, également surnommé *Karg e doull*. Ceci à cause d'un tic de langage, restant probable de vieilles pudeurs, qui lui faisait demander *eur banne divalo* (une "goutte", c'est-à-dire un "coup" de "laid") au lieu de *eur banne gwin* (un verre de vin).

Tic de langage dont il semble avoir été le promoteur.

Les maçons léonards ont la même réputation que leurs collègues d'outre-Arrée pour ce qui est de leur soif chronique et sélective. Pour certains d'entre eux, l'eau n'était qu'un liant de construction et un élément possible du climat qu'ils ne connaissent que sous forme tombante de haut en bas.

Divesker skaoñ (an Divesker skaoñ).

Les jambes de tabouret.

La forme générale de ses jambes rappelait celles d'un ta-

bouret, divergentes vers la base.

Divesker splandrezour (an Divesker splandrezour).

Les jambes de pendoir pour la viande.

Et encore cette traduction est inexacte. Le mot *splandrezour*, en breton écrit *spantezour*, désigne une pièce de bois présentant une fourche à deux doigts très écartés. Elle servait à suspendre la carcasse d'un animal que l'on était en train d'apprêter en maintenant largement séparées ses deux pattes de derrière. Il n'est pas évident que le français classique ait un terme puisque cette technique peut très bien être spécifique à des régions où il n'avait pas cours.

Se disait d'un infirme aux jambes très divergentes.

Divoutou (Jamari divoutou).

Jean-Marie sans chaussures.

Un ouvrier qui retrouvait son identité quand, le soir venu, il retirait ses chaussures et allait pieds nus.

Divrehet (an Divrehet).

Un des innombrables infirmes de la Grande Guerre. Il y avait perdu un bras.

Ceci dit, il y a une confusion linguistique majeure possible.

Le mot central est *breh* (bras), qui est féminin en breton. Or, en breton, comme en gallois, les membres et parties du corps qui vont par paires, ne prennent pas la marque du pluriel mais un duel qui est un de nos traits linguistiques distinctifs. Ainsi "les bras" se dira *an di(ou)vreh*, mot-à-mot "les deux bras". A l'inverse d'ailleurs, la notion de pluriel est le plus souvent non-redondante en breton. Ainsi après un chiffre, le mot reste au singulier. Ceci dit, le fait d'avoir deux bras n'est pas surnommable en soi.

L'autre sens, celui qui est le plus vraisemblable ici, vu la réalité, est que nous ayons le *di-* privatif, suivi de *breh* (après mutation B / V), et du suffixe *-et* de participe passé.

On pourrait traduire ce surnom par "celui qui a perdu un bras". Un équivalent serait "le débrassé", mais alors que *an divrehet* est du breton très ordinaire, le débrassé passerait mal

puisqu'il n'existe pas et serait vu comme une audace individuelle.

Divutun (Jakez Divutun).

Jacques sans tabac (*butun*).

Le problème existentiel de Jacques était de faire coïncider son avarice native avec son désir de tabac.

La solution qu'il avait adoptée consistait à emprunter à tout le monde sans jamais rendre.

Dizro (Maryann an Dizro).

Marianne le Retour.

Doublet dialectal du mot classique *distro*, avec *di(s)*-privatif et *tro* (tour).

C'était la tenancière d'un établissement de boisson situé sur le port d'une île, je veux dire près du débarcadère, car l'île en question attend toujours son port.

Arrêt obligé des hommes de l'île de retour au pays.

Dodo (Naig an Dodo).

Petite Anne la Dondon.

Les mots *dodo* et "dondon" ne coïncident pas exactement. *Dodo* désigne une femme peu soigneuse de sa personne, lente à se mouvoir et à comprendre les choses et aimant bien flâner de surcroît. Ce qu'elle était précisément.

Dolyog (an Dolyog).

Le tacaud (ou "gode"), c'est-à-dire "trisopterus luscus" (ou *gadus luscus*). Encore a-t-il de nombreux autres noms en breton.

Surnom d'un pêcheur assez laid, qui avait en particulier de gros yeux vitreux.

Le poisson en question est un poisson très commun, qui atteint dans les trente centimètres à l'âge adulte. Il a une sorte de barbiche et, proportionnellement à son corps, des yeux effectivement assez gros et proéminents.

Les problèmes de classification de surnoms pris dans le domaine de la flore et de la faune sont parfois assez ardu. A première vue, le nom scientifique néo-latin devrait être une

référence intattaquable. Mais le problème est qu'il y a eu plusieurs classifications. Pour ce qui est du breton, les remarquables travaux d'Alan ar Berr sont une bénédiction.

Doñv (Marl zoñv).

Marie apprivoisée.

Surnom à connotation sexuelle dissimulée. Mais tout bretonnant au fait du dialecte léonard sait qu'une femme "apprivoisée" est d'accès facile et prêtera une oreille complaisante aux propos de tous les baratineurs de chef-lieu de canton, qu'ils soient ou non-accompagnés de bruit d'argent.

Il n'est que justice d'ajouter que dans l'ambiance puritaine dominante, ce genre de réputation pouvait très bien être surfait, et que la "bonne" réputation d'une femme était trop facilement perdue pour des peccadilles auxquelles n'importe quel prêtre sensé donnait l'absolution contre promesse de quelques prières ferventes.

Douar Ruz (Job an Douar Ruz).

Joseph la Terre Rouge.

Nom, ou surnom, de sa ferme. Système quasi-automatique de référence dans un pays à l'habitat très dispersé, où la localisation géographique est une des meilleures façons de situer un agriculteur dans la communauté.

Ceci dit, dans le bocage normand où ce genre d'habitat domine également, je n'ai pas rencontré ce système, malgré des enquêtes en plusieurs endroits.

La majorité des terres du Léon sont dites "jaunes" ou "noires", selon leur dominante.

Dour.

Eau.

Un ouvrier d'usine qui, revenant un jour chez lui, c'est-à-dire chez sa femme, dans un état d'ébriété avancé, avait demandé à celle-ci une verre d'eau, parce qu'il avait soif, disait-il.

Pareille inconduite et entorse à ses habitudes méritaient bien un surnom.

Drailler (Feñch an Drailler).

François le Hâcheur.

Un touriste authentique habitué des séjours balnéaires et des contacts avec les indigènes. Son problème était que ceux-ci avaient beaucoup de mal à comprendre le français qu'il parlait : défaut d'articulation vraisemblablement car le verbe *drailla* s'utilise précisément pour désigner le fait de parler sans soin.

Drailler Kolo (an Drailler Kolo).

Le hâcheur de paille.

Se disait d'un homme constamment occupé à mâcher, sans que l'on sache trop bien ce qu'il mâchait. Il est également possible que ce mouvement soit nerveux et qu'il n'ait, en fait, rien eu dans la bouche, sinon sa langue.

Drean (an Drean).

L'arête.

Une arête de poisson lui était restée en travers de la gorge.

Je suppose que d'aucuns trouveront que le prétexte est bien léger pour donner un surnom qui, une fois lancé, peut rester pendant trois ou quatre générations, sauf nouvel incident majeur.

Ils ont tort.

Tout ceci est affaire de contexte, de publicité donnée à l'incident, et de consensus rapide sur l'utilisation du surnom. Toutes choses très aléatoires et imprévisibles, mais dont on ne peut que constater l'existence.

Dreber c'hwiled (an Dreber c'hwiled).

Le mangeur de hannetons.

Un paysan qui avait une habitude assez étrange. Quand il avait fini son repas du soir, il ressortait faire le tour de ses champs. Ceci à une heure où la luminosité ne permettait plus le travail, et où les hannetons font eux-mêmes leurs promenades crépusculaires.

Seule l'heure était étrange, car l'habitude d'inspecter ses champs a toujours existé depuis qu'il y en a, mais cela se pratique surtout le dimanche, jour en principe sans travail. Chacun en profite également pour aller jeter un coup d'œil sur les

champs des autres.

Le nom des hannetons est en principe *c'hwiled dero* (scarabées de chênes), alors que les *c'hwiled* sont d'une façon générale la famille des scarabées. mais en fait les usages locaux peuvent diverger de la norme, d'ailleurs non-reconnue comme telle, et s'adapter aux circonstances zoologiques prépondérantes.

Dreber Grilled (an Dreber Grilled).

Le mangeur de grillons.

Il était si avare que l'on disait de lui par malice qu'il mangeait des grillons. Précisons qu'il avait largement de quoi ne pas chipoter sur le coût de sa nourriture, ni de celle de ses serveurs.

Dreber Logod (an Dreber logod).

Le mangeur de souris.

Un alcoolique notoire et ivrogne régulier à qui ses camarades de travail avaient joué un tour qui était complètement tombé à plat sur le moment.

Ils avaient mis une nichée de jeunes souris dans la gamelle de rata de son repas de midi. Et il avait avalé le tout sans tiquer le moins du monde.

Dreber piltosou.

Mangeur de billots.

Le *piltos* est compris en général comme un arbre têtard, dont la croissance a été contrariée par des coupes.

Dans une commune de la Montagne, le premier agriculteur à se livrer à des arrachages systématiques d'arbres sans intention de les voir repousser, ce qui était une hérésie à l'époque où tout un chacun se chauffait au bois, et où la pratique était de planter une jeune pousse pour chaque arbre abattu. En une deuxième étape, il s'était mis à abattre des talus.

Les agriculteurs léonards en général, mais moins ceux de la Montagne, sont bien connus pour la virulence avec laquelle ils ont mis à bas leurs talus et coupé les moindres taillis. Le résultat en est un paysage d'une grande monotonie, qui est remarqua-

blement laid en regard de ce qui s'observe toujours ailleurs.

On peut sans exagération faire de cet état d'esprit une constante de l'esprit léonard moderne : une rage de modernité qui souffre d'un extrémisme dévastateur. Ce n'est qu'après que l'on constate les inconvénients de certaines décisions, dont le seul but est le rendement financier à court et à moyen terme : ainsi lorsque certaines villes furent inondées. Ou bien quand toutes les eaux de la région sont nitratées bien au-delà des seuils acceptables.

Dreber tousegi (an Dreber Tousegi).

Le Mangeur de Crapauds.

Suite à un pari dont l'enjeu était évidemment un verre de boisson alcoolisée, il avait avalé un petit crapaud tout cru, et l'avait noyé tout de suite dans le vin.

Ce genre d'anecdotes ne faisait rien pour améliorer l'image de marque des cheminots, ce qui était son métier.

Dreber Viou (an Dreber viou).

Le Mangeur d'œufs.

Le recteur d'une commune rurale. Son médecin lui avait donné l'ordre d'éviter les boissons alcoolisées, habitude à laquelle ses paroissiens avaient été plus longs que lui à se faire. Il faut dire que la majorité des prêtres léonards poussait plus loin que l'obligation professionnelle leur consommation de vin.

Donc lorsque l'un d'entre eux passait voir ses paroissiens, à l'époque de la quête annuelle en particulier, il était considéré comme un honneur à lui faire, et en plus un plaisir, de lui proposer un petit verre au contenu légèrement euphorisant.

Etant obligé de refuser, il ne voulait pas vexer par un refus total et avouait qu'il accepterait bien un œuf cru, qu'il gobait tout de suite.

Drebon (Soaz Drebon).

Française démangeaison.

Un tenancière de débit de boisson qui avait l'innocente habitude de se gratter à un endroit dont nombre d'hommes parlent en termes de stratégie. Et elle le faisait au vu de tous et sans penser à mal.

An dreber logod.



Drebonig (Batis Drebonig).

Baptiste petite démangeaison.

Toujours dans ces contrées du corps humain qu'hommes et femmes hésitent à découvrir.

Baptiste était un doux farceur ou un obsédé sexuel léger qui en guise de salutations s'adressait aux jeunes femmes qu'il rencontrait avec ces mots : "*Ale, 'peus ket drebonig?*" (dis, tu n'as pas de petite démangeaison?). Se proposant implicitement de remédier au mal, si mal il y avait.

Dreg an nor (Feñch 'Dreg an nor).

François Derrière la porte.

Surnom assez humoristique du Haut-Léon où j'en ai trouvé plusieurs exemples. Deux d'entre eux sont très typiques d'un certain matriarcat.

Le premier prenait avec philosophie le fait que sa femme dirigeait tout dans la ferme. En parlant de ses déboires conjugaux, il avait dit une fois : "*pa deu unan da weled ar wreg du-mañ, Feñch a vez lakeet a-dreg an nor*" (Quand quelqu'un vient voir ma femme, François est mis derrière la porte). Et François c'était lui-même, exemple extrême d'infantilisation d'un homme adulte parlant de lui à la troisième personne comme le font les jeunes enfants.

Le deuxième est déjà une sorte de tragédie quotidienne. Il illustre le problème de tous les jeunes couples ruraux d'alors : la promiscuité. Très rares étaient ceux qui avaient la possibilité de se "connaître" sexuellement dans des conditions satisfaisantes. Ils habitaient chez les parents de l'un ou de l'autre, où ils occupaient pendant des années un lit-clos qui touchait les autres. Genre de situation frustrante où les possibilités d'expression sexuelle étaient très limitées.

Celui-ci était mal vu de sa belle-mère, chez qui il résidait, et qui faisait tout son possible pour empêcher les relations normales des tourtereaux. Il lui suffisait de racler la gorge dès qu'elle entendait une planche grincer. Il ne restait plus au jeune couple qu'à profiter des tours de garde en commun quand la maisonnée était à la grand-messe, alors qu'eux-mêmes avaient assisté à la messe tôt le matin.

E

End-eeun.

Précisément.

Originaire du Haut-Léon, où ce mot s'utilise comme simple ponctuation dans la conversation, il avait émigré dans le Bas-Léon, où il est pratiquement inconnu.

Eskob ar Patatez.

L'évêque des pommes de terre.

Figure historique à bien des égards que celle de Mgr de la Marche, dernier évêque de St Pol de Léon. Cet évêché a été supprimé par la Révolution française, et depuis le Léon n'a plus aucune existence juridique. Notre seule consolation est que le contingent de prêtres léonards dans le nouvel évêché de Quimper et Léon a toujours été proportionnellement très supérieur à celui des Cornouaillais avec qui nous partageons nos médiocres destinées départementales.

Il est toujours connu dans le Haut-Léon sous ce surnom, près de deux cents ans après, surnom qui lui avait été attribué en hommage à ses efforts pour populariser la culture de ce légume. Il avait fait construire, ou utiliser à cette fin, un jardin soigneusement clos de hauts murs, qui existe toujours (*Liorz an Eskob*, le courtil de l'évêque) et au moyen duquel il avait piqué la curiosité des indigènes. Ceci avant que monsieur Parmentier n'expérimente la même méthode près de Paris.

Le cas de la pomme de terre est un de ceux qui nous rappellent que l'univers de nos grands-parents représentait lui-même un progrès considérable sur des époques antérieures : vision historique qui ne s'acquiert qu'avec difficulté.

Espion (an Espion).

L'espion.

Personnage un peu trouble d'un gringalet que les riches de la commune, ceux qu'on appelle toujours les "julots" dans le Léon, payaient pour jeter de l'huile sur le feu.

Ils avaient une technique bien au point pour mâter les fortes têtes que la boisson poussait à la contestation dans les assemblées et les bistrotts du bourg. L'"espion" y était envoyé faire office de boute-feu. Il poussait les opposants à extérioriser violemment leur opinion. Et lorsque ceux-ci, mis hors d'eux-mêmes, commençaient à le tabasser, une bande de costauds intervenait qui donnait de la part des julots une bonne leçon aux grandes gueules.

Ceci dans un contexte où les valets de ferme, commis et autres domestiques agricoles, avaient eu l'occasion de prendre conscience de la manière dont ils étaient exploités, et essaient, en particulier au moment des élections locales, de renverser la vapeur.

F

Falher braz (Olier ar Falher Braz).

Ollivier le Grand Faucheur.

Exemple très rare d'un surnom populaire authentiquement élogieux.

Avant l'arrivée massive du machinisme agricole, les travaux étaient faits avec des instruments à main. Ainsi l'époque de la moisson voyait se constituer de véritables équipes de faucheurs journaliers, fils de petits fermiers, etc..., qui, sous le commandement de l'un d'entre eux, se louaient pour le temps de la moisson dans une ferme, avant de partir pour une autre.

Moissonner était un travail très dur, entouré d'un certain prestige, et qui exigeait beaucoup d'adresse et d'endurance. C'était une des multiples occasions que les hommes avaient de comparer leur force d'une façon ouverte dans la mesure où on fauchait de front avec pour chacun une largeur de sillons identique. Les traînants étaient tout de suite repérés. Et certains fiers à bras se faisaient une manière de course échevelée pour savoir qui arriverait le premier en bout de parcelle.

Ce devait être un sacré faucheur que cet Ollivier, car les bons faucheurs étaient légion.

Fall (Fantlg Fall).

Petite Françoise Mauvaise.

Tout le contraire de ces femmes méritantes à qui on confiait la croix d'argent les jours de procession : bête et méchante, à souhait.

Fardella.

Faire des barrages dits *fardell(ou)*.

Nous aurons l'occasion de voir l'importance du travail dans les prairies, à propos de *Ki Dour*. Ce surnom nous y ramène

puisque le mot de base *fardell* désigne les barrages improvisés faits de mottes de terre, qui permettaient de provoquer une retenue d'eau provisoire là où on le désirait. *Fardella* est l'infinitif correspondant à la construction de ces *fardellou*.

Surnom d'un jeune homme venu habiter dans une commune où se pratiquait ce système, alors qu'il était lui-même originaire d'une contrée où la technique était inconnue.

Se trouvant dans un bistrot, lieu de baptême obligé de maints surnoms bretons, il faisait la conversation avec des hommes du pays. Or celle-ci les avait amenés à parler des *fardellou*. Ignorant du terme et de la chose, il avait demandé des explications qu'on lui avait volontiers données.

Mais notre homme semble avoir été très distrait ou, encore une constante culturelle, passablement alcoolisé. De sorte qu'il avait posé la même question à plusieurs reprises dans la même conversation, interrompant ses interlocuteurs à chaque fois avec les mots : *Petra eo fardella?* (Qu'est-ce que *fardella*?).

Fars Kelêz (Marivon Fars Kelêz).

Maryvonne far au colostrum.

Une des particularités de la Bretagne, qui la place totalement en divergence par rapport au reste de l'Hexagone, est l'absence totale du fromage dans nos traditions culinaires.

Par contre le lait y était consommé sous plusieurs formes, et un dictionnaire breton-français moyen ne donnera pas moins de vingt termes différents, dont, il est vrai, bon nombre de variantes dialectales.

Kelêz, dont le nom scientifique est "colostrum" est un des noms dialectaux d'une sorte de lait. Il s'agit du lait des tous premiers jours après qu'une vache ait vêlé. Sa particularité est une teneur en matière grasse très supérieure à la normale, elle-même en fait fort variable. Ceci lui donne un goût très particulier que peu de gens connaissent actuellement, et qui d'ailleurs n'était pas très prisé.

Il permettait également de faire certains gâteaux, dont le far en question, pour lesquels point n'est besoin de beurre. C'était une préparation assez rare puisque les vaches elles-mêmes étaient assez peu nombreuses.

Maryvonne aurait dit qu'elle aimait beaucoup ce plat. Ceci

dit, force est de soupçonner qu'ici, comme dans bien des cas, les explications sont très lacunaires.

Fars gand Fars.

(Du) Far avec (du) far.

Encore un surnom dû à un incident qui n'aurait pas eu lieu sans le degré d'alcoolémie que nombre de Léonards estiment nécessaire dans les moindres occasions de leur vie sociale.

Ayant été invité à s'asseoir et à se restaurer chez un voisin avec qui il avait affaire, on lui avait présenté un plat de far qui venait d'être cuit. Et tout en conversant, peut-être par inattention, il l'avait entièrement mangé. Ce faisant, il allait largement au-delà des limites de la civilité.

Fars Loued (Jani Fars Loued).

Jeanne le far moisi.

Membre de l'honorable confrérie des mendiants et autres vadrouilleurs de chemins creux ou non, à l'estomac encore plus creux.

Quand Jeanne était admise à entrer dans une maison, après avoir dûment récité sa prière sur le pas de la porte, elle demandait l'obole d'un morceau de far moisi. Ce qu'on lui donnait sans trop de mal, qu'il soit ou non moisi. Mais elle en redemandait jusqu'à satiété, ce qui lui avait valu une assez mauvaise réputation et son surnom.

Fars Riz.

Gâteau de riz.

Son plat favori.

Le riz est un des premiers aliments ressentis comme non-indigènes par les anciens et qui se sont acclimatés à une époque de leur jeunesse dont ils se souviennent encore.

Il n'était qu'un des éclaireurs de l'invasion alimentaire qui a modifié le paysage culinaire léonard de fond en comble, et relégué la plupart des variétés de far à l'état de vestiges quasi-archéologiques que l'on prépare davantage par piété filiale ou par nostalgie personnelle que par véritable nécessité.

Fas Du.

Face Noire.

Un instituteur qui portait la barbe à une époque où seuls les prêtres laïques de la République avaient ce snobisme dans la campagne basse-bretonne, précisément.

Feiz va Doue.

Foi (de) Mon Dieu.

Exclamation favorite d'une Léonarde. Elle n'a aucun caractère exceptionnel, et seule la fréquence d'utilisation était remarquable.

Feñch ar Maze.

François Mazé.

Identité officielle d'un homme comme les autres, à ceci près qu'il avait une légère infirmité physique. Ce n'était donc pas son surnom.

Mais pendant la seconde guerre mondiale, un des soldats de l'armée allemande d'occupation avait également cette infirmité.

Le surnom avait en plus l'utilité non-négligeable de permettre d'en parler sans éveiller l'attention d'éventuelles oreilles ennemies.

Flaouch (Mon Flaouch).

Maryvonne *Flaouch*.

Comment traduire en français assez neutre ce qualificatif qui nous vient de la côte Nord? Il désigne une femme ou une jeune fille qui a pris l'habitude de renverser les rôles traditionnels dans la recherche d'un partenaire du sexe opposé, et y met une ardeur que beaucoup estiment déplacée. Et pas toujours pour le bon motif, comme on disait en français il y a peu.

Flib eme Job.

(Du) *flip*, dit Joseph.

Joseph aimait beaucoup le *flip*, c'est-à-dire de l'eau chauffée dans laquelle on n'a pas oublié d'ajouter l'indispensable lampée d'alcool fort. D'aucuns y oublieraient plutôt l'eau.

Et quand il entrait dans un bistrot, il passait commande avec

cette phrase devise.

Flik (Saig ar Flik).

Petit François le flic.

Encore une pierre dans le jardin de ceux qui feraient des gorges chaudes à cause de la pauvreté du breton qui emprunte là un mot français.

Le mot "flic" est au départ un mot anglais, qui désignait le gourdin des mercenaires écossais chargés de la police à Paris pendant de longues décennies au Moyen-Age. Son origine est peut-être celtique, et, en tout cas, ce mot n'est français que par acclimation.

Le recteur d'une minuscule commune léonarde avait été ainsi surnommé à l'occasion d'un pèlerinage à Lourdes où il avait accompagné les fidèles de sa paroisse.

Là il avait été choqué de constater que les hommes ne délaissaient pas pour si peu la forme de religion qui leur est particulière : au lieu de passer le temps libre entre les offices à des dévotions personnelles ou du tourisme pieux, ils envahissaient systématiquement les bistrotts et s'y livraient à force libations.

Et le brave recteur n'avait cessé de les en pourchasser en vain. S'ils ressortaient par la porte, ils rentraient par la fenêtre. A-t-on idée, aussi, de faire des pèlerinages dans des pays si chauds?

Foerer (Ar foerer).

Un *foerer*, c'est un homme affecté par une *foerell*, c'est-à-dire une diarrhée. Le fait d'y ajouter un suffixe d'agent suppose une certaine permanence de la chose.

Type de surnom où l'on imagine une raison au caractère directement surnommé : il avait le teint très pâle et un aspect général maladif.

Foll (Salun ar Foll).

Salomon le Fou.

Personnage historique dont l'appellation de *foll* se retrouve dans le nom de la paroisse du Léon (Le Folgoët) qui fut créée autour de l'église commémorative.

Salaun semble avoir été atteint d'une certaine folie religieuse, aux yeux de ses contemporains tout du moins, puisque la légende rapporte de lui qu'il vivait dans un bois, près d'une fontaine. Pas si fou que cela à une époque fort troublée où les habitants des villes et des bourgs n'étaient guère à l'abri, puisqu'il s'agit du début du 14ème siècle. L'imagerie populaire le représente également se balançant aux arbres et récitant des oraisons.

Quels que soient les détails de ce qui justifia sa quasi-canonisation aux yeux de ses compatriotes, le fait est que le Folgoët devint, et resta, le pèlerinage le plus important du Léon, et un des symboles de notre identité collective.

Forn Digor (Soazig Forn Digor).

Petite Françoise le Four Ouvert.

Surnom ouvertement sexuel dont la signification technique m'a été précisée en disant que point n'était besoin de faire un dessin.

Forz Penaoz (Mari Forz Penaoz).

Marie N'importe comment.

Un surnom potentiel qui appartient à la culture orale. On l'utilise à titre de réprimande pour faire honte à une fille ou une femme désordonnée, que son prénom soit Marie ou non.

Il paraît que, très consciente de ses limites, celle-ci utilisait en plus l'expression *forz penaoz*, très souvent. On pourrait également la traduire par "de toute façon".

Four Fri (Alin Four Fri).

Aline Fourre Nez.

Une curieuse particulièrement remarquable, affligée en plus d'une légère kleptomanie.

Frer (Bi ar Frer).

Jean-Marie le Frère.

Avait commencé des études dans un juvénat, c'est-à-dire une école de formation pour les frères des écoles chrétiennes. Mais ne les avait pas terminées, et était retourné s'intégrer à sa communauté d'origine.

Les mots "frères" et "sœurs" n'ont pas été traduits en breton, simplement adaptés à sa phonétique. Et c'est souvent de cette façon que le vocabulaire d'une langue s'enrichit, en empruntant le mot technique qui accompagne une réalité importée. Les techniciens de langue française actuels ne font pas autre chose avec le vocabulaire anglo-américain.

Fretig.

Petit succès.

Un cheminement assez long a amené le mot français "fret" (cargaison d'un bateau) à devenir le surnom successif de deux personnes différentes.

De l'expression *kaoud fred* (avoir du fret) pour un bateau, on est passé à celle d'une personne qui est très populaire, en particulier auprès du sexe opposé.

Fretig numéro un était la fille d'un tenancier. Elle était jolie et servait dans l'établissement de son père, ce qui faisait d'elle un point d'attraction pour les jeunes gens de la région, et remplissait les poches du tenancier.

Le temps passa et **Fretig** vivait dans une maison que l'on appelait bien sûr **Ti Fretig** (la maison de Fretig). Puis, vers les années 1940, 1950, la maison eut d'autres occupants. C'est ainsi qu'un musicien amateur venu de Brest se trouva y habiter. Il faisait une sorte de one man show de musique de jazz, et, ayant cherché un nom pour sa "formation" réduite, l'appela **Fretig Jazz**.

Le surnom retrouva une nouvelle jeunesse auprès d'une autre génération qui l'attribua au musicien lui-même.

Fri (Ar Fri).

Le Nez.

Voici un exemple qui illustrera la persistance des phénomènes de surnoms et leur résurgence dans des circonstances inattendues.

Celui-ci se trouva attribué à l'occasion d'un camp de travail regroupant une dizaine de jeunes bretonnants pendant dix jours de l'été 1978 dans une petite commune du Bas-Léon.

Le premier soir, après le repas, avait été proposé une partie de foot-ball informelle sur le terrain voisin. Les deux équipes



Alin four fri .

consistaient en cinq garçons contre cinq filles.

Or dans l'enthousiasme sportif le ballon avait rencontré quelque peu brutalement le nez d'une des filles. Celle-ci s'était mise à geindre et avait dit "*n'eo ket just, va fri eo a bak atao*" (ce n'est pas juste, c'est toujours mon nez qui prend), faisant par cela référence à un passé fait de longues et mystérieuses souffrances nasales.

Le surnom avait pris de suite, d'autant plus qu'il y avait homonymie : la jeune fille en question avait le même prénom qu'un des garçons, lequel s'était vu attribuer un autre surnom le lendemain même.

Fri Kanetenn.

Nez (de) Bille, encore que le mot *kanetenn* vienne du français "canette".

Son nez présentait une excroissance de forme ronde du type de celle qui avait valu à l'avocat romain Cicéron son propre surnom, dans un environnement socio-culturel différent.

Fri Kaouenn.

Nez (de) Chouette.

Sa position d'instituteur faisait, malheureusement pour lui, de son petit nez crochu, le point de mire de tous les enfants d'une commune maritime très réputée pour la forte proportion de surnommés qui y vit.

Fri Karotez (Salg ar Fri Karotez).

Petit François le Nez (de) Carottes.

La couleur de son nez, pour une raison que vous devinerez sans peine si vous avez compris quel est le combustible du chauffage central autonome de la majorité des mâles du Léon.

Fri Koad.

Nez (de) Bois.

S'il faut en croire la tradition orale qui a amené ce surnom jusqu'à nos jours dans la famille de l'intéressé, non par filiation directe mais par les liens, alors très forts, du parrainage... Celui-ci remonte à la campagne de Russie de Napoléon 1er.

Son nez, probablement gelé en partie de toute façon, y

avait été proprement coupé par le sabre d'un cavalier repoussant les envahisseurs. De retour au pays, il avait estimé préférable de se faire précéder en toute circonstance d'une prophète, si primitif qu'en soit le matériau.

Fri Lah Goulou.

Nez tue (la) Lumière.

Malgré son aspect un peu épique, c'est tout simplement une version léonarde du nez qualifié en français de "nez en éteignoir", à savoir un nez très large de narines, et d'une taille par ailleurs fort au-dessus de la moyenne et disproportionné à celle de son possesseur.

En fait, le verbe *laha* (tuer), est utilisé d'une façon très ordinaire pour "éteindre" une lumière ou un feu, voire de nos jours le poste de radio ou de télévision.

L'éteignoir, des deux côtés de la "ligne Sébillot" qui sépare le breton du français, ou plutôt du gallo, est l'instrument métallique fait d'un long manche et d'un cône ouvert du bas qui servait à éteindre les cierges dans les églises, et les autres bougies chez les rares laïques à estimer au-dessus de leur dignité de moucher leur lumière du bout des doigts.

Fri Louz (Lukaz fri Louz).

Luc Nez Sale.

Insulte séculaire que les parents et grands-parents utilisent dans tous les sens du mot français "morveux" pour leur progéniture en bas âge.

Celui-ci, bien qu'adulte, reniflait constamment, même lorsqu'il chantait.

Fri Partoud.

Nez Partout.

Le snobisme linguistique qui fait adopter des mots français en breton est une très vieille habitude. Nombre d'entre eux sont entrés en breton par le souci qu'avaient ceux qui savaient le français de faire étalage de leur connaissance. D'autres, parce que les étudiants et autres clercs avaient fait leurs études en latin et accessoirement en français et que les mots techniques dans ces langues leur venaient plus facilement que les

mots bretons.

De même, au Moyen-Âge, l'anglais n'a survécu face à l'impérialisme linguistique des nobles de langue d'oïl qu'après des emprunts encore plus massifs que ceux du breton. Et personne ne songerait à s'en offusquer.

C'était une commère très curieuse que *Fri Partoud*.

Fri Reun.

Nez (de) Crin.

Un instituteur, bien placé pour ne pas échapper aux regards critiques de ces observateurs peu charitables que sont les enfants.

Il avait une touffe de poils sur le nez.

Fri Soh.

Nez (de) Soc.

Et encore un représentant de l'honorable confrérie... qui avait une nez très mince, à l'arête aiguisée. Image que tous les ruraux comprendront de suite.

Il y a plus d'imagination dans la création d'une seule métaphore comme celle-ci que dans l'utilisation de cent autres fournies par la mémoire collective.

G

Galleg

Français (= langue française).

Le juron pour le moins étrange d'un brave Léonard de la région de Landerneau.

L'habitude de jurer, et de jurer haut et fort, semble être un de ces universaux auxquels les communautés linguistiques structurées ont dû sacrifier. En Bretagne en particulier, mais j'imagine aussi bien en France et ailleurs, le clergé comptait la pratique des jurons au rang de ces péchés véniels qu'il importait d'essayer d'extirper vigoureusement. D'où de multiples campagnes.

Une des méthodes alternatives qu'ils proposaient à ceux chez qui l'envie était forte, consistait à déguiser leurs jurons, à les édulcorer. C'est vraisemblablement par ce souci de décence que le redoutable et universel *gast* (putain) s'est transformé, dans la bouche de celui-ci en une version personnelle assez incongrue.

Pour l'anecdote, je signale que dans certains usages léonards, on appelle *galleger*, c'est-à-dire "francophone", toute personne outrageusement volubile. Je vous laisse deviner pourquoi.

Galleg Koz.

Vieux français.

Dans un bourg des environs de Brest, une commerçante que ni parlait pas un mot de breton, la pauvre! Sûre de son bon droit et de sa supériorité intrinsèque du haut de laquelle nombre de monoglottes méprisent de tout temps ces êtres en demi-teinte que sont pour eux les bilingues et autres polyglottes, elle n'avait pas levé le petit doigt ni tendu l'oreille pour en apprendre un mot.

Mieux vaut peut-être jeter un voile sur nombre de pratiques culturelles qui nous mèneraient trop loin ici. Mais qu'il soit clair qu'il y a eu dans la francisation de la Basse-Bretagne, comme dans celle des cinq autres coins de l'Hexagone, entre autres, une bonne dose de sentiments et de pratiques dont peu font honneur à un pays qui s'auto-proclame celui de la Liberté et des Droits de l'Homme.

Gaol (Chob Gaol).

Voci un exemple pris à la langue quotidienne d'un mot pour lequel le français parlé quotidien n'a pas d'équivalent. Absence qui n'empêche pas les francophones monoglottes de dormir sur les deux oreilles.

Le mot *gaol* désigne la partie du corps qui se trouve à la jonction des deux jambes, ou plus généralement l'endroit stratégique où se trouve concentrée chez l'homme et la femme une source de conflits et de bonheurs qui ne rivalise qu'avec la bouche et les yeux.

Le dictionnaire donne "enfourchure des jambes". Peste! Mais c'est précisément par expressions composées que d'aucuns reprochent aux langues qu'ils veulent inférieures de devoir exprimer ce que seul leur jargon hyper-policé savait dire.

Chob était un éminent stratège de ces contrées problématiques dont il discutait l'accès et les mérites, chez les personnes du sexe opposé, à longueur de conversation.

Gaol Houarn (Nalg he Gaol Houarn).

Petite Anne (à) sa *gaol* (de/en) fer.

Il m'a été impossible d'obtenir davantage de détails. Mais il est permis de frémir à l'idée du genre d'anecdotes, de débats et d'ébats qui ont dû amener à surnommer ainsi une Léonarde, de la Montagne il est vrai, à la fin du dix-neuvième siècle.

Garluz.

Un nom local de la sole (*solea solea*), c'est-à-dire un poisson plat qui vit dans le sable.

Surnom d'un soldat allemand, ou plutôt d'un marin, dû à la forme de son corps, très gros du milieu et effilé aux deux extrémités.

Gast Deo.

Grosse Putain.

N'était d'ailleurs ni l'une ni l'autre! Elle tenait une petite épicerie de campagne où les enfants des écoles venaient acheter des bonbons quand ils en avaient les moyens. Ce qui fait qu'elle en connaissait un grand nombre, tant d'enfants que de bonbons, et, en les entendant parler les uns des autres, en était venue à être au fait des surnoms qu'ils utilisaient entre eux.

Et un jour, poussée par une humeur taquine, elle s'était adressée à une fillette par le surnom qu'on lui donnait : "Saucisson". Mais celle-ci n'avait pas du tout apprécié la chose et avait répliqué de suite en qualifiant de *Gast Deo* la commerçante. Le baptême impromptu s'était produit en présence d'autres enfants, ce qui lui avait assuré toute la publicité nécessaire à son institutionnalisation.

Genou Braz (Lom ar genou braz).

Guillaume la Grande Bouche.

Un pensionnaire de l'hospice de vieillards d'une petite ville. Il avait trouvé une manière bien curieuse d'améliorer son ordinaire. Le dimanche après-midi, à l'heure où les bourgeois se promenaient en famille, il devenait une des attractions locales. A quel titre? Il ouvrait grand la bouche et les badauds y jetaient de menues pièces de monnaie qu'il avalait incontinent.

Je vous laisse deviner par quelle méthode il les récupérait. Et pourquoi pas, chacun sait que l'argent n'a pas d'odeur.

Gevier (Saig ar Gevier).

Petit François les Mensonges.

Foin, ici, de ces mensonges véniels que l'on invente pour s'éviter une réprimande. Saig était le champion local des concours de menteries.

Ceux-ci se déroulaient sur la place de l'église après la grand-messe, d'une manière dont la mémoire collective n'a pas gardé le cérémonial. Ils consistaient pour les participants à inventer les mensonges les plus incroyables, ceux sur lesquels aucune surenchère n'était possible.

Giz Deho (Herve 'Giz Deho).

Hervé "comme eux" (dans d'autres circonstances "la même chose"). Ce mot *deho* est la forme dialectale de *dezo* (à eux); quant à *giz*, il est d'origine française. L'expression a également le sens de "comme ils disent", voire de "comme on l'appelle". Elle s'utilise en particulier lorsque l'on utilise un surnom tout en souhaitant montrer que l'on se désolidarise des utilisateurs dont cela ne dérange pas la conscience.

Il se voulait toujours d'accord avec quiconque avait exprimé son opinion, surtout en cas d'unanimité, et s'évitait ainsi la recherche d'un choix personnel, en usant à satiété de l'expression.

Giz Parliz (Fellsite 'Giz Parliz).

Félicité Mode de Paris.

La fille d'un meunier qui avait été un phare de la civilisation de nos contrées sauvages.

Il semble que la mode, de Paris bien entendu, ait exercé une véritable tyrannie sur toutes les jeunes Léonardes éperdues de francisation et d'urbanisation, synonymes de vie facile et de réussite sociale, pendant les longues décennies entre le moment où elles abandonnaient les costumes typés et celui où leurs filles adoptèrent des usages plus décontractés venus d'Outre-Atlantique.

Le fait qu'elle ait été fille de meunier n'est pas accessoire. Ceux-ci avaient souvent une certaine aisance financière, et leurs filles avaient moins que d'autres l'occasion de se salir les mains.

Glahar (Marl Glahar).

Marie Chagrin.

Se plaignait à tout propos et de rien, surtout de rien.

Gloanog.

Laineux.

Ce surnom est l'exact pendant de celui de *Ar Bourhiz*; entre les deux la mode capillaire masculine a fait un demi-tour sur elle-même.

Ar Bourhiz était le premier paysan à cheveux ras.

Gloanog était le premier jeune de la campagne dans sa commune à porter les cheveux longs vers les années 1960 / 1970. Dans les deux cas une hérésie inconcevable que maintes conversations n'ont pas manqué de stigmatiser. La seule constante étant la condamnation de l'hérétique et l'intolérance de la voix populaire.

Gober (Nan ar Hober).

René Le Caboteur.

Le patron d'un de ces bateaux de commerce de faible tonnage qui faisaient le trafic côtier par sauts de puce d'un port à l'autre, ou par croisières plus lointaines mais toujours au vu des côtes, sauf par brouillard. Il s'agit d'un Roscovite, et sa cargaison devait consister en légumes divers.

Le mot *gober* est emprunté du français "gabarre" mais dans cette langue il désigne une embarcation plus fragile et ne naviguant que sur les cours d'eau intérieurs.

Gouest.

Capable.

Un lutteur respecté dans sa commune et encore plus par les jeunes gens de la commune voisine et, oh combien, rivale, du pays Pagan. Il en avait en effet défaits des quantités.

Gouestadlg.

Doucement.

Un agriculteur qui faisait avancer son tracteur à l'allure des chevaux de labour.

Goulou (Fañch ar Goulou).

François la Lumière.

Il remplissait l'utile fonction de fabricant de bougies. Celles-ci dégageaient une odeur âcre et quantité de fumée, mais à défaut de mieux, l'on s'en contentait fort bien.

Gousperou (Chob ar Gousperou).

Joseph les Vêpres.

Un homme particulièrement dévot, qui ne manquait aucun office religieux s'il avait le loisir d'y assister. Et le jour du

Felisite giz Paris.



Seigneur il assistait fidèlement aux vêpres.

Si l'on se réfère à la coutume des hommes de la ville de Landivisiau toute proche, cette extrémisme était une rareté pour une personne de son sexe.

Govel (Soaz ar hovel).

Françoise la Forge.

Epouse d'un maréchal-ferrand, et qui, comme lui, résidait à la forge. L'ancien mot *gov*, commun à toutes les langues celtiques, puisque les Celtes semblent avoir été les meilleurs, voire les premiers forgerons d'Europe à une époque reculée, a été supplanté dans presque tous les dialectes bretons (sauf dans une partie du pays de Vannes), par le mot *marichal*. Par contre il a subsisté partout dans le nom de la forge (*govel*). Seule l'île d'Ouessant s'est confectionné un *goveler* atypique, ainsi dans le surnom de l'un de ses forgerons, *Goulven ar Goveler*.

Gozed (Feñch ar Gozed).

François les Taupes.

Était taupier de son métier. Profession itinérante dans laquelle l'homme passait de quelques jours à une semaine dans une ferme avant d'en gagner une autre. Chacun d'entre eux avait sa technique favorite, et le choix ne manquait pas : poison, pièges, épingles (les taupes sont paraît-il hémophiles).

Celui-ci avait recours à une méthode encore plus primitive : il les transperçait à coups de fourche. Pour ce faire, il faisait le guet au-dessus des galeries et avait développé un septième sens qui lui indiquait le passage d'un animal.

Grill.

Grillon.

Un ouvrier de l'arsenal de Brest qui avait une solide réputation de fainéantise : il passait des journées entières à faire la sieste dans un des tunnels de l'arsenal, coincé entre les objets qui s'y trouvaient garés.

Les ouvriers de l'arsenal, dont beaucoup venaient de la campagne, et dont certains continuaient à travailler leur ferme en sus, avaient une très solide réputation dans ce sens-là en général. Et *Grill* doit donc avoir été un phénomène en son

genre.

Cette mauvaise réputation peut avoir pour origine le simple fait que les ouvriers avaient des horaires fixes, et que la plupart d'entr'eux affichaient des idées politiques très en opposition avec celles des campagnes environnantes et n'hésitaient guère à recourir à la grève. Toutes choses incompréhensibles aux paysans léonards des environs.

Grill (Ar Hriil).

Le Grillon.

Femme au teint et aux cheveux noirs, avec des vêtements de la même couleur.

Gwakol (Chob ar Wakol).

Joseph le Collier de Cheval, c'est-à-dire la structure de bois rembourrée sur laquelle étaient amarrées des lanières de cuir. Il permettait une meilleure répartition de l'effort de traction des instruments divers que le cheval de trait ou de labour devait tirer.

Joseph avait emprunté un jour un cheval de labour à un de ses voisins, avec un collier qui se trouvait être neuf.

Et il l'avait rendu quelque temps plus tard avec un vieux collier. Malencontreuse étourderie, car l'hypothèse la plus vraisemblable est qu'il n'avait pas voulu abîmer le collier neuf.

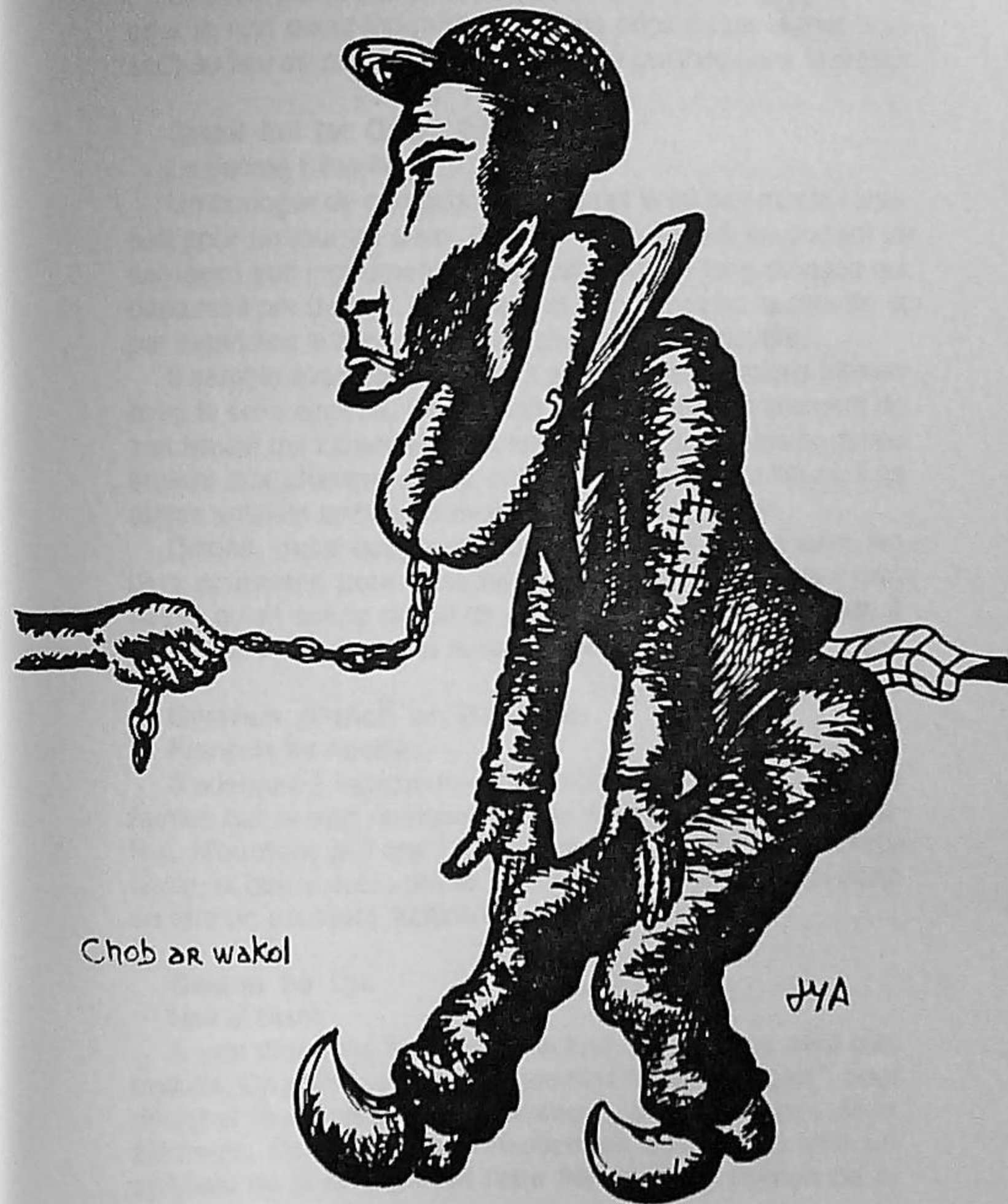
Gwachou.

Surnom éminemment datable puisqu'il lui avait été attribué dans des circonstances historiques bien précises : le début de la Grande Guerre, au moment où les hommes valides de la commune étaient partis ensemble répondre à l'ordre de mobilisation générale.

Ce départ avait été marqué en maints endroits par une certaine euphorie patriotique que les faits allaient durement modifier.

Dans cette atmosphère, un jeune homme en dessous de l'âge mobilisable minimum pâlisait d'envie de suivre ses aînés. Il se sentait tout aussi capable qu'eux d'en découdre.

Pour se consoler et en attendant son tour, qui devait venir sans tarder d'ailleurs, il s'était vanté devant de nombreux



Chob ar wakol

témoins en disant : *Me 'zo gouest da zerhel plas ar gwachou amañ toud*, ("Moi je peux tenir la place de tous ces hommes"), c'est-à-dire ceux qui venaient de partir).

Le problème était qu'il avait utilisé un pluriel régulier en *-iou* pour le mot *gwaz* (homme, de même origine que le mot "vas-sal") au lieu du pluriel *gwazed*, et même *gwahed* dans la région.

Gwall Ibil (ar Gwall Ibil).

La sacrée Cheville.

Un horloger de campagne qui logeait là où son travail l'amenaient pour un jour ou deux. Il faisait route à pied, en portant un sac avec ses instruments de travail, dont un long poinçon qui dépassait par devant. C'est celui-ci qu'on appelait la cheville et par extension le surnom en était donné au propriétaire.

Il semble avoir été également porté sur les relations intimes avec le sexe opposé. Ceci venait peut-être tout simplement de son travail qui l'amenaient dans les maisons quand les hommes étaient aux champs, et les enfants à l'école ou ailleurs. Les autres artisans ambulants avaient la même réputation.

Disons aussi que le mot *ibil* est une des métaphores les plus courantes pour désigner le pénis. Et que le surnom, quelle qu'en soit la raison de départ, se prête, oh combien, à toutes les interprétations audacieuses.

Gwenan (Feñch ar Gwenan).

François les Abeilles.

S'adonnait à l'apiculture d'une façon toute spéciale, car les fermes qui avaient quelques ruches étaient loin d'être l'exception. N'oublions pas que l'agriculture traditionnelle visait à l'autarcie, et que le sucre devait être importé. Le miel pouvait donc en être un excellent substitut.

Gwenn ha Du.

Noir et Blanc.

A vrai dire dans le contexte actuel les mots ne sont pas traduits. On utilise telle quelle l'expression en "français", pour désigner le drapeau breton moderne, à base de ces deux éléments. Celui-ci est universellement accepté comme un symbole de la Bretagne et flotte fièrement au fronton de la

plupart des mairies d'une certaine importance en Bretagne.

Il n'en fut pas toujours ainsi puisque sa conception est récente, dans les années 1920, et que son promoteur était le Parti Autonomiste Breton et les Nationalistes Bretons de l'entre-deux guerres en général. Dans les années 1930, c'est également le nom que se donna un groupe terroriste très peu fourni en militants mais dont certains attentats firent beaucoup de bruit.

C'est par référence à ce groupe que fut surnommé ainsi un vicaire d'une petite bourgade vers cette époque, à cause de ses options politiques ouvertement nationalistes. Les circonstances de l'époque faisaient qu'il n'était ni approuvé ni véritablement désavoué par l'ensemble des paroissiens.

Gwenterez (ar Wenterez).

Le tarare.

C'est une machine agricole qui représenta un progrès en son temps. Composée d'un élément tournant et de divers cribles, elle permettait après que le blé ait été battu (c'est-à-dire que le grain en soit séparé) de le débarrasser des saletés diverses que son passage sur l'aire avait pu laisser ou y ajouter.

On les tournait à la main, plus tard avec une courroie tractée, et ils faisaient un sacré vacrame.

Surnom d'une femme très bruyante lorsqu'elle parlait.

Gwerhez.

Vierge.

Surnom paradoxal pour un homme. Mais il était très porté sur la religion et là où la majorité de ses compatriotes disaient *Tribledie* ou *Gast* à tout propos, lui s'exclamait benoîtement *O, Gwerhez!*

Gweskleñv (ar Weskleñv).

La Grenouille.

Un instituteur aux longues jambes dont le vélo était trop petit. Lorsqu'il faisait route, ses jambes, fortement pliées, dépassaient des deux côtés. Il rappelait ainsi la posture des membres inférieurs d'un grenouille au repos.



Gwenn ha du.

Gwiker (Salg ar Wiker).

Petit François le Couineur.

Leader d'une compagnie de piqueurs de pierre, ainsi surnommé par ses camarades à cause de sa voix haut perchée que sa mauvaise humeur chronique rendait plus énervante encore.

Gwlgourer (at Gwlgourer).

Le "Grinceur", mais en fait cette traduction n'est qu'approximative. La base est un verbe *gwigourad* qui s'utilisait tout d'abord pour parler des essieux ou des gonds qui grincent faute de graisse. Par extension on désigne ainsi quelqu'un qui parle beaucoup pour ne rien dire. Et en dernier lieu, il y a une référence à un dicton très connu de tous les bretonnants : "*Falla ibil 'zo er harr a wigour da genta*" (la plus mauvaise cheville de la charrette est la première à grincer). C'est-à-dire que c'est souvent celui qui est le moins à plaindre qu'on entend réclamer le plus. Ou encore que les râleurs ne sont pas des gens de grande valeur.

Il semble avoir été assez mal vu de l'ensemble de ses concitoyens qui lui ont attribué le défaut à titre d'étiquette permanente.

Gwin (Marivonlg ar Gwin).

Petite Maryvonne le Vin.

Une alcoolique notoire. Redisons à cette occasion que le vin a réellement fait son apparition dans le Léon après la Grande Guerre, où les survivants avaient eu le temps d'y prendre goût. Auparavant il semble avoir été aussi rare que de l'autre côté de la mer de Bretagne.

Mais, depuis, la conversion a été totale et très rapidement le rouge le plus gros, le plus épais et le plus alcoolisé a trouvé un débouché de tout premier plan dans nos contrées non-productrices.

Gwinter (ar Gwinter).

Le verbe *gwinta* est un verbe au vaste champ sémantique que tout Léonard parlant la langue comprend immédiatement. Si par contre on lui demande un équivalent français, il se trou-

vera bien embarrassé, et non à cause d'une ignorance de cette langue. De même le dictionnaire nous propose tout un peloton de mots français. Dans un contexte plus précis, il est plus facile de trouver une traduction, mais ce genre de mots n'existe pas en dehors du champ sémantique à géométrie variable susmentionné.

L'étude des quatre exemples qui viennent permettra de cerner notre objet quelque peu.

Celui-ci était le champion local de la course en sacs : divertissement qui se pratiquait à l'occasion des fêtes collectives, sur une plage.

Or le mouvement brusque par lequel deux jambes accolées et pliées sont violemment détendues pour aller de l'avant peut accessoirement être décrit par le verbe *gwinta*. C'est donc à la fois se cabrer, se soulever et se catapulte en avant, sans oublier la cambrure éminemment sportive des jambes autour de l'axe de rotation des genoux.

Gwinter (Chakez ar Gwinter).

Chakez faisait le transport routier des marchandises au rythme lent de ses chevaux.

Or une fois, revenant au bourg où il habitait, il avait trouvé sur sa route un groupe de jeunes filles qui s'y rendaient également. Il leur avait fait place dans sa charrette qui était à vide.

Mais au beau milieu d'une pente, piqué par le démon de la plaisanterie, il avait brusquement laissé aller la barre de freinage. Le résultat avait été que toutes ces demoiselles s'étaient trouvées culbutées, et emmêlées les unes dans les autres à l'arrière de la charrette.

Elles avaient fort peu goûté la plaisanterie et pour se venger avaient aussitôt décerné au farceur un surnom qui lui resta jusqu'à la fin de son existence.

Dans le cas présent, on pourrait dire "Jacques le Culbuteur". Disons également que le mot breton n'est pas exempt de sous-entendus sexuels sur lesquels point n'est besoin de gloser.

Gwinter (Saig ar Gwinter).

Le cas de figure est ici assez différent, mais le mouvement de base reste le même. Une des principales opérations décrites par le verbe *gwinta* est celle par laquelle une charrette à deux roues se trouve déséquilibrée du fait d'une charge trop lourde à l'arrière.

Saig faisait preuve d'un certain laisser-aller. Au lieu de ranger sa charrette dans l'abri prévu à cette fin, il la laissait dans la cour. Et que fait une charrette déchargée et sans cheval? Selon la situation de son centre de gravité par rapport à la perpendiculaire de l'axe des deux roues, elle pique du nez, ou "gwinte", c'est-à-dire que les brancards se dressent vers le ciel.

Gwintig.

Surnom à forte connotation de dévergondage, ainsi que dans un autre exemple où une *Marl Wintig* était réputée pour être sexuellement insatiable.

Mais dans le cas présent c'est la première religieuse d'un secteur campagnard proche de Brest à s'être habillée en civil. Ceci remonte à assez loin déjà et depuis l'évolution des mœurs a suivi son cours. Mais la réprobation implicite dans le surnom semble s'être fossilisée dans l'esprit des gens qui avaient été choqués à l'époque. Car la touche finale dévastatrice de cette condamnation était que non seulement elle était vêtue à la laïque, mais qu'elle ne portait même pas des robes longues.

Si vous ignorez pourquoi tout va de travers dans le monde, maintenant vous le savez.

Gwiz Louz.

Sale Truie.

Ils étaient toute une équipe de gamins qui jouaient dans la cour de récréation d'une école de garçons vers 1910.

L'un d'entre eux était déjà surnommé *an oh* (le porc) par simple abréviation de son nom de famille qui contenait la syllabe finale.

Et un autre, la langue plus rapide que l'esprit, avait annoncé à la cantonnade que "puisque (x) est le porc, moi je suis la truie".

Propos malheureux, car non contents de le surnommer sur

le champ, ses camarades d'école avaient rajouté un adjectif.

Gwrahell (ar Wrahell).

Le Tas.

Il s'agit d'un mot dialectal utilisé en particulier pour désigner des amoncellements savamment structurés de foin, de paille, etc...

Par ailleurs la plupart des dialectes utilisent un mot plus général (*ar / eur bern*) pour un tas, non pas seulement dans le sens d'une construction architecturale provisoire d'un matériau quelconque, mais aussi dans celui d'une quantité assez importante de ce même matériau. Si par exemple on veut traduire en breton "il a un tas de problèmes", on pourra dire presque partout "*eur bern diêz mantou 'n-eus*", en particulier en Léon.

Or lui utilisait *gwrahell* dans ce sens non matériel.

Gwreg an Aotrou Person.

La femme de Monsieur le Recteur.

Archétype de ce personnage quasi-mythologique qu'était la bonne du recteur : à mi-chemin entre la concierge et l'hôtesse d'accueil. Elle exerçait une fonction de barrage, de filtrage des visiteurs qui dans certains cas pouvait aller jusqu'à une volonté à peine cachée de régenter la vie de "son" recteur, dans ses moindres détails.

D'où ce surnom extrême qui, s'il faut en croire les anecdotes que l'on raconte, était parfois basé sur de très fortes présomptions.

H

Had Ruta (an Had Ruta).

La semence de rutabagas.

Fille d'une famille de "Julots" campagnards, elle avait de ce fait un rang élevé dans la communauté. L'histoire ne m'a pas dit si elle se prenait très au sérieux comme bon nombre d'entre elles, mais point n'en est même besoin.

Un beau matin, son père l'avait envoyée chercher de la semence de rutabagas. Elle s'était donc présentée chez des connaissances : personne à la maison. Dans le quartier où on l'avait envoyée, toutes les personnes valides étaient aux champs. Après avoir cherché vainement à droite et à gauche, elle avait donc été là où se trouvait tout le monde, puisqu'il s'agissait d'une de ces journées de travail par entraide.

Les gens étaient dispersés dans le champ, probablement à planter des pommes de terre. Elle avait donc demandé dans un premier groupe si personne n'avait de semence de rutabagas. Puis à un deuxième, en vain.

Les jeunes gens avaient rapidement tourné l'affaire en une sorte de jeu, se la renvoyant de l'un à l'autre, son rang social ne faisant qu'exacerber leur envie de plaisanter.

Le résultat de cette recherche infructueuse fut qu'elle ressortit du champ avec un surnom qui lui reste depuis.

Hag a zo.

Difficile à traduire parce qu'il s'agit d'une expression toute en intonation. Mot-à-mot elle n'est qu'un exemple du type que nous allons voir de suite avec *Hag ez eo*. Expression sans guère de sens en première analyse, par reprise du verbe être impersonnel au présent (forme "(a) zo").

En fait il utilisait cette expression d'une manière figée lorsqu'il voulait exprimer sa sympathie avec quelque cérémonie.

Un équivalent serait "pas possible!", en particulier lorsque quelqu'un annonce une bien triste nouvelle.

Hag ez eo.

"Vraiment"

Il avait constamment recours à cette expression, la plus fréquente (puisque la 3ème personne du singulier du verbe "être" au présent est l'un des mots les plus utilisés en breton) de toute la série des reprises cérémonieuses, très typiques du Léon.

Il s'agit d'expressions dont la signification est davantage sociale que linguistique. Supposons que quelqu'un dise, phrase très banale : "*brao (eo) an amzer hizio*" (le temps est beau aujourd'hui), même si *eo*, le verbe, est le plus souvent éliidé, il existe toujours potentiellement.

Une telle conversation peut laisser à court d'idées une ou les deux personnes concernées. Dans ce cas, celle qui a parlé pourra rajouter *Hag ez eo*, en reprenant le verbe implicite (et il l'est!).

Si au contraire la phrase avait été : "*Glao a ra hizio*" (il pleut aujourd'hui, mot-à-mot "(dela) pluie (il) fait aujourd'hui", la reprise rhétorique sera "*Hag a ra!*" (et il fait!).

Si c'est l'interlocuteur qui reprend, cela voudra simplement indiquer qu'il suit la conversation mais qu'il ne fait guère pour y ajouter. Équivalent d'un "Ouais, c'est bien vrai!"

Les conversations léonardes, comme celles de la plupart des êtres humains, sont peuplées de ce genre d'affirmations neutres.

Ham Ham.

Une des catégories de surnoms les plus rares est celle des surnoms non-linguistiques. Leur support est un geste ou un bruit. Ils appartiennent tous par ailleurs au vaste groupe des surnoms dus à un tic de l'individu ainsi remarqué.

Celui-ci est à mi-chemin. Il s'agit d'un prêtre qui avait l'habitude de se râcler la gorge en parlant. Or les tics d'un prêtre sont ceux qui avaient la plus grande publicité. Tout le monde les entendait ou les voyait à longueur de sermons.

Je n'en ai pas d'autre exemple pour le Léon, mais dans un

autre cas, il s'en est fallu de peu qu'un agriculteur soit surnommé par le clic qu'il utilisait inconsciemment à longueur de journée. Il s'agit de ce genre de claquements de langue qui servent en particulier pour appeler les chiens. Dans certaines langues africaines, ils sont phonèmes à part entière.

Je pense que la difficulté qu'ont beaucoup pour amener leur langue à faire ce genre de claquements a empêché ce surnom-là de se fixer et l'a fait avorter assez rapidement.

Haor Nevez (Loul an Haor Nevez).

Louis Le Havre.

Le dernier maillon d'une des chaînes mises sur pied par les Roscovites pour l'exportation de leurs produits maraîchers. Celui-ci détaillait sur place dans la ville du Havre, où la présence bretonne est toujours forte.

Le nom de cette ville est en breton "*An Haor Nevez*" (le nouveau havre) par opposition à je ne sais quel port plus ancien.

He-unan (Soaz He-Unan).

Françoise Toute Seule.

Avait d'autant plus de mal à le rester qu'elle habitait une des zones rurales les plus peuplées de tout le Léon, pour ne pas dire la plus peuplée.

Hejer e Lost.

Deux lectures sont possibles.

La première donnerait pour traduction "secoueur (de) sa queue" et ouvre d'intéressantes perspectives sur la manière dont certains obéissaient aux injonctions du clergé. D'ailleurs celles-ci n'auraient pas eu de raison d'être si les phénomènes mis en accusation n'avaient pas persisté.

La seconde est le nom d'un oiseau de rivage, la bergeronnette, appelée "hoche-queue" dans certains parlers d'oïl (*moticilla alba*), oiseau remarquable par le mouvement très fréquent de sa queue dans le plan vertical.

Ceci dit, je n'ai pas réussi à savoir pourquoi on avait appelé ainsi ce pêcheur.

Hejer e Skoaziou (Jeñig an Hejer e Skoaziou).

Jeannot le remueur (de) ses épaules.

Sa façon à lui de faire ce que certains usages francophones appellent "rouler des mécaniques". Mais il n'y mettait pas la croyance en sa supériorité que le français y entend. Il avait tout simplement ce genre de démarche.

Hejer Seier (Chob an Hejer Seier).

Joseph le Secoueur de Sacs.

Un livreur d'engrais, qu'il déchargeait chez ses clients. Après quoi il récupérait les sacs, et pour ne pas voler les braves gens, il secouait longuement les sacs avant de les replier.

Hellfe bez (Job 'Hellfe beza).

Un de ces éternels hésitants dont les décisions finales n'apaisent pas les problèmes de conscience.

"Joseph Pourrait Être", à cause de son "propos", de sa (non-)réponse dans les conversations. Lorsque quelqu'un qui ne le connaissait pas, ou au contraire ne le connaissait que trop, lui posait une de ces affolantes questions directes.

L'expression 'hellfe beza est l'équivalent d'expressions françaises telles que "c'est possible, ça se pourrait bien".

Higenn (Ifig an Higenn).

Petit Yves le Crochet.

Avait perdu une main, Dieu sait comment, et l'avait remplacée tant bien que mal par le genre de crochet qui sont l'ornement obligé des chefs de pirates soucieux de leur image de marque, au moins dans les albums pour enfants de sexe masculin.

Hizio vintin.

Ce matin.

La problématique de ce surnom nous fait remonter à deux mots d'ancien breton qui ont eu des fortunes diverses.

Le premier est *hizio* (aujourd'hui), en gallois *heddiw*. Ce mot est un de ceux qui, en breton actuel, présentent le plus de variantes dialectales. Rien que dans le Léon il est prononcé sous deux formes à évolution divergente, dont l'une a trois

variantes. La première est *icho* en deux îlots séparés (région de Landivisiau, et Nord-Ouest et Ouest du Bas-Léon). Dans les autres régions, qui utilisent une forme avec rhotacisme *irio*, la prononciation *icho* est comprise mais sentie comme étrangère.

Le deuxième mot ne figure pas dans le surnom mais est indispensable à sa compréhension. Il s'agit de *ergentaou* qui signifiait "autrefois" en vieux breton, et qui s'est maintenu avec plusieurs variantes dans certains coins du Léon, mais en prenant le sens restreint de "ce matin".

Ceci étant expliqué, *Hizio* (prononcé *icho*) *vintin* était une mendiante, probablement originaire de la région de Landivisiau (la seule des régions à *icho* où on ne connaît pas *ergentaou*), et qui était appelée ainsi dans une autre où l'on utilise une forme de *hizio* avec rhotacisme, et où l'on ne dit pas pour autant *hirio vintin* puisque l'on y utilise *ergentaou*. Deux raisons de la remarquer. Vous me suivez, n'est-ce pas?

Hoe (Jobig ar Hoe).

Jobig avait un tic de langage quand il allait à l'école, tic qu'il utilisait dans des circonstances très précises et d'une grande importance pour les garçons : les bagarres.

Il semble y avoir eu une réelle compétence. Chaque fois qu'il gagnait la partie, il se mettait à crier *me o hoe*, sans doute destiné à accentuer la déconfiture de son adversaire ou à lui retirer ses derniers moyens.

Me o hoe ne signifie rien en breton, ni classique, ni dialectal. C'est la déformation qu'il faisait, et que lui seul faisait, dans le feu de l'action, de l'expression *me war horre* (moi par dessus).

Ibil en toull (Saig an Ibil en toull).

Petit François la cheville dans le trou.

Relisez à *Gwall Ibil* ce qui est écrit sur ce dernier mot.

Je n'en ai pas eu la raison exacte. Mais je soupçonne fort qu'il s'agit d'un surnom sexuel. Trop peut-être. Ou qu'il y a là la description ambiguë à caractère ludique de quelque autre acte anodin beaucoup plus innocent en regard de la morale prônée par d'aucuns il fut un certain temps.

Ibil Gwer (an Ibil Gwer).

La cheville de verre.

Un enthousiaste de la médecine officielle à laquelle il avait emprunté ce qui était devenu une douce manie : il prenait sa température à tout propos. C'est son thermomètre que l'on appelait de ce nom burlesque et par extension les alentours de l'espace où il le plaçait.

Ibil Haleg (an Ibil haleg).

La cheville de saule.

Un frère enseignant qui, lorsqu'il devait accompagner des élèves à la promenade, sortait son canif et passait son temps à ouvrager de menus morceaux de bois.

Ibil Trist (Frefñch an Ibil Trist).

François la Cheville Triste, mais n'oublions pas que *ibil* est une image très fréquente pour le "pénis".

Illustration d'un phénomène qui semble afférent à la différenciation d'une société en classes sociales : le snobisme linguistique.

Fefñch était *kalvez*, c'est-à-dire charpentier, dans un bourg de campagne. Mais le nom de charpentier, malgré le prestige

de St Joseph, sent par trop la colle à bois. Et la population constata un jour qu'il avait fait inscrire "ébéniste" sur la porte de son atelier. Ceci bien qu'on n'y travaillât guère l'ébène.

Par jeu de mots facétieux on obtint *Ibil Trist*.

C'est le même phénomène, beaucoup moins perceptible en breton qui, à la suite des incitations technologiques et culturelles allant sans cesse s'accélégrant, a transformé, outre leur vie matérielle, les paysans en cultivateurs puis en agriculteurs et, finalement une partie d'entre eux, en chefs d'exploitations agricoles et autres menus managers.

Le breton, langue dont le développement social a été stoppé, se contente actuellement de deux mots, *peizant*, lui-même emprunté au français, toujours selon les mêmes principes modernistes, et *labourer-douar*, plus neutre et plus récent, mot-à-mot "travailleur (de la) terre". Sans compter un grand nombre de termes plus dialectaux.

Iliz (Per an Iliz).

Pierre l'Eglise.

Il était tout bonnement sacristain, et, comme il habitait dans une commune rurale très peuplée, c'était une profession qu'il devait exercer à plein temps ou peu s'en faut. Et, de ce fait, il se trouvait constamment à l'église.

Intron Varia Folgoad.

Notre Dame du Folgoët.

Le Léon traditionnel accordait une grande vertu à Notre Dame du Folgoët. C'est à son pardon, situé dans le centre du Léon, que se retrouvaient les habitants de tout l'ancien évêché.

Il s'agit ici d'une mendiante itinérante qui, lorsqu'elle se présentait à la porte d'une maison, récitait des prières dans lesquelles Notre Dame du Folgoët était le plus souvent citée. Cette habitude de dire des prières était universelle à l'époque mais chaque mendiant avait ses favorites qu'il récitait en général très vite. On ne leur en tenait pas rigueur, d'ailleurs, eu égard au débit de certains prêtres eux-mêmes.

Ivern (*Job an Ivern*).

Joseph l'Enfer.

Pour une raison qui a été oubliée, la ferme où il habitait était ainsi appelée. Il n'est pas inutile de préciser que deux autres lieux-dits de la même commune étaient dits *Ar Purgator* (le Purgatoire) et *Ar Baradoz* (le Paradis).

La même trilogie, à un détail près, se retrouvait dans une autre commune, où l'on trouvait *Yann an Ivern*, *Marl Baradozig* et *Loul Purgator*. Mais dans ce cas j'ignore pourquoi.

Pour revenir aux compatriotes de *Job an Ivern*, de Plouvorn, les chefs de famille des fermes d'*Ar Purgator* et d'*Ar Baradoz* en prenaient également le nom, comme le veut la coutume très générale en Basse-Bretagne.

J

Jakou Bonig Sant (*Kou Jakou Bonig Sant*).

Bon exemple d'une des très anciennes méthodes neutres qui permettaient de situer un individu dans une communauté. Elle consiste à citer sa filiation en alignant après son propre prénom (ici *Kou* = Jacques), celui de son père (*Jakou*), de son grand-père (*Bonig* = petit Yvon), et dans le cas présent de son arrière-grand-père (*Sant* = Alexandre).

On a toujours recours à cette méthode qui existe à l'état latent, et de très longue date, dans toutes les cultures celtiques, ainsi d'ailleurs que dans de très nombreux autres pays.

Le schéma le plus courant en est le surnom formé de deux éléments, prénom de l'individu et de son père, pour un homme. Ou de sa mère, pour une femme. Ceci étant le schéma de base qui connaît de nombreuses variantes.

Jelpl.

Panard.

Le mot breton, comme le mot français, est un terme technique ne s'employant, en principe, que pour les chevaux. Un cheval *jelpl* a une déformation dans la structure de ses pieds qui se trouvent diverger.

Par extension on le disait d'un homme aux pieds du type dit également *deg eur deg* (dix heures dix).

Jibidl.

Epouse d'un surnommé *Jibida*, par référence à une danse qui comporte dans son refrain les mots *Jibidi Jibida*.

Jibida jouait de l'accordéon diatonique, et vraisemblablement cette danse en particulier. Quant à *Jibidl* c'était une danseuse infatigable.

Job Jibraltar.

Joseph Gibraltar.

Un marin pêcheur du Conquet dont l'histoire dit qu'il avait un jour dérivé jusqu'à Gibraltar.

Ce que la dite histoire ne précise pas c'est à partir de quel point il y avait eu dérive, c'est-à-dire navigation involontaire. Et quelle en était la raison.

K

Kabliten ar porz.

Le capitaine du port.

Une de ces matrones autoritaires qui ne se contentaient pas de diriger les opérations de sa propre maisonnée. Elle habitait un village situé dans un des nombreux estuaires, les abers, où vivait une communauté mixte de pêcheurs et de paysans, d'où le nom de "port" que l'on donnait à ce qui n'était qu'un abri naturel pour les bateaux. Et avait son avis péremptoire à donner sur chaque chose.

Le "capitaine du port" est une fonction administrative.

Kadoriou (Mari ar hadoriou).

Marie les chaises.

Encore un des nombreux domaines où le niveau de vie des Bretons s'est considérablement amélioré en un siècle. Dans le cadre traditionnel, le fait de disposer d'un siège à l'église n'était pas une évidence. Les seigneurs avaient le leur propre, que personne ne leur aurait emprunté. Et selon les ressources financières de la paroisse, on pouvait utiliser un nombre plus ou moins adéquat de chaises et de bancs. Encore fallait-il acquitter une location modeste, dont une personne était plus particulièrement chargée. Marie était l'une de celles-ci.

Les pauvres restaient debout, y compris les femmes enceintes, pendant les moments où ils n'étaient pas agenouillés. Il n'est d'ailleurs que de regarder d'anciennes gravures pour comprendre que le mobilier des églises était très limité, voire inexistant.

Kafe te (Mari Kafe te).

Marie Café Thé.

Encore une manière d'exception, puisque de toute façon l'ensemble des surnoms n'est qu'une collection d'exceptions, sans quoi ils perdraient une bonne partie de leur raison d'être.

Marie était la tenancière de ce qu'on appelle de nos jours un salon de thé. Situé dans un petit bourg de campagne, par ailleurs fort bien pourvu en débits de boissons alcoolisées et largement connu par une vaste entreprise de commercialisation de vin, l'établissement de Marie devait dater des nombreuses campagnes de tempérance qui ont marqué la reddition finale des Bretons aux tentations alcooliques. Celle-ci est due à la conjonction de plusieurs facteurs tels qu'une certaine aisance financière, et l'habitude qui s'était prise parmi les hommes pendant la guerre de 1914 à 1918. A quoi on peut ajouter entre autres une certaine instabilité psychologique du fait du matriarcat très fréquent et de l'acculturation institutionnalisés d'une population pour laquelle le français était langue étrangère.

Kalabardi.

Un des nombreux noms locaux de "fratercula arctica" (en français normalisé "macareux moine"), c'est-à-dire un oiseau de mer au gros bec aplati à la verticale et bariolé, qui se rencontre, ou se rencontrait, avant les incidents écologiques que l'on sait, aux alentours des îles du Nord de la Bretagne.

Les noms de la faune spécifiques aux côtes bretonnes, tant oiseaux que poissons, ont été collectés par Alan ar Berr, et l'on constate une grande variété, dont nous rencontrerons encore maint exemple. Je ne cois pas que les populations maritimes francophones de longue date connaissent une plus grande uniformité en l'occurrence. Il n'est que se rendre sur place pour se rendre compte que les noms dont se servent les ornithologues étaient d'une utilisation traditionnelle très restreinte, voire totalement inconnus de la majorité des utilisateurs potentiels.

Surnom d'un homme dont le nez rappelait celui de l'oiseau en question, sans les zébrures de couleurs.

Kalkudenn (Yann Galkudenn).

Nom d'une des grandes algues laminaires (ici "laminaria hyperborea"), ou plutôt un de ses noms. A ma connaissance, elles n'ont pas de nom français commun, autre que dialectal et inconnu du français officiel, langue d'une administration essentiellement tournée vers la terre.

L'étude des noms d'algues dans le Léon serait une utile leçon d'humilité linguistique pour les tenants de la prédestination de certaines langues à la précision et au génie : qualités qu'une sorte de pseudo-généralisme manichéiste prétend retirer aux langues dites régionales. En fait toute étude sérieuse démontre l'inanité de ces prétentions et que tout cela n'est qu'affaire de circonstances. Les potentialités d'expression sont identiques entre toutes les langues.

Il s'agit de longues algues, jusqu'à plus de trois mètres, à thalles et rubans multiples, qui sont récoltées à partir de bateaux et utilisées pour les éléments chimiques concentrés qu'elles contiennent. Il était interdit de s'en servir comme engrais.

Yann, un goémonier professionnel, avait émigré dans un port de pêche voisin, et avait gardé son activité, s'intéressant en particulier à cette espèce, qui, étant la plus grande des laminaires, est d'un rapport financier plus important. De règle dans son village d'origine, son activité était devenue l'exception.

Kaledenn Goz (Ar Galedenn Goz).

La vieille Callosité.

De très nombreux Bretons ont acquis un surnom à force d'utiliser un "mot", juron ou expression favorite, plus ou moins inconsciemment. Propos qui finissait par les caractériser.

Celle-ci répétait "na ned eo ket, na n'ez eo", traduisible par "ni ne l'est". Mais expliquons. Une des particularités du dialecte léonard est une sorte de tic de conversation par lequel on reprend le verbe, réel ou potentiel (et dans ce cas l'auxiliaire qui serait utilisé) de la phrase de la personne à qui on "répond". En fait c'est là une non-réponse, une manière linguistique détournée d'approuver, de marquer son attention à la conversation en cours, et qui n'a aucun autre sens ni objet.

Or, elle utilise constamment une expression figée par elle-même, reprenant deux fois le verbe être sous la forme de la troisième personne du singulier du présent de l'indicatif (*eo*). Mais l'euphonie exige que celle-ci soit séparée de la particule négative *ne* par une consonne, qui peut-être *d* ou *z*. Sa réponse utilisait donc ces deux possibilités l'une après l'autre.

Mais une autre lecture, par fausse coupure, de *na n'ez eo* peut être *na ne zeo*. Dans ce cas le mot *zeo* est la forme mutée du verbe *devi* (brûler), dont le radical est *deo*. On pourrait traduite cette interprétation facétieuse par "et ça brûle pas".

Par jeu de mots, quelque chose qui ne brûle pas est dur (*kaled*). Et l'adjectif en question donne par dérivation le mot *kaledenn*, callosité, durillon.

Kalonig.

Petit Cœur.

Un homme qui s'était marié trois ou quatre fois (après la deuxième on ne compte plus). Non un polygame, mais un veuf à répétition.

Comme le dit la police anglaise "foul play is not suspected".

Kalon zakr (Per ar Galon Zakr).

Pierre le Sacré Cœur.

Il semble en avoir eu un brodé sur un de ses vêtements extérieurs.

Précisons que la Chouannerie en tant que telle n'a pas eu cours dans le Léon. Il ne s'agit donc pas d'un relent de ce mouvement, mais vraisemblablement du symbole d'une adhésion enthousiaste à la religion de pratiquement tous les indigènes.

Kamm Blz.

Autre jeu de mots polyglotte, désignant un surveillant dans son établissement scolaire secondaire à caractère religieux. Son existence se passait, assis sur une chaise rembourrée, à faire respecter le silence. Quand il constatait une infraction, il convoquait le coupable à son bureau par des flexions répétées de l'index, situées en un point sur la ligne fictive reliant son regard à celui du fauteur à réprimer.

Le jeu de mots consiste en une lecture bretonne du nom



de Cambyse, "Roi des Perses", séparé en deux mots : *kamm* (boiteux, et, par extension si j'ose dire, "pas droit", donc "crochu") et *biz* (doigt). Ceci sans tenir compte de la règle courante qui impose à l'adjectif qualificatif de suivre le qualifié, ce qui devrait donner *biz kamm* (surnom par ailleurs attesté chez un ancien soldat de Napoléon, ancêtre de l'écrivain trégorrois Jarl Priel).

Mais les jeux de mots des populations scolaires se soucient peu de correction linguistique.

Kantikou (Loul ar Hantikou).

Louis les Cantiques.

Un des archétypes du paysage culturel, et cultuel, léonard : le bon chanteur. Par quoi l'on entend localement quelqu'un qui chante fort. Il n'est que de comparer les danses chantées du Léon avec celles de la Montagne de Cornouaille ou du Vanne-tais pour faire le triste constat que cela n'allait pas de pair avec chanter juste, de ce côté-ci de la ligne ardoisée de l'Arrée. Seule la puissance comptait. Si par accessoire l'écartement exact des notes était respecté, ce n'en était que mieux et l'on avait alors affaire à un grand chanteur.

Il n'y a pas de fatalité génétique à cela, et diverses expériences ont montré que des chorales polyphoniques léonardes se défendaient fort bien. Mais la tradition musicale régionale souffre ici d'une grande monotonie, et le chant traditionnel des cantiques est, répétons le, autant discordant que monophonique; Ce qui n'empêche pas une certaine beauté rude et des possibilités de créer un climat assez envoûtant, quand les chanteurs font masse et que cette masse gomme les aspérités acoustiques.

Loui était un exemple particulièrement assourdissant de cette pratique.

Kaoh Kevnidenn.

Merde d'Araignée.

L'étudiant des surnoms, en quelque langue vernaculaire que ce soit, ne doit pas s'encombrer de fausses pudeurs. Il serait malhonnête de censurer certains surnoms. Les traduire par les expressions détournées qu'adoptaient les anciens

compilateurs de dictionnaires ne servirait qu'à brouiller les cartes.

"Merde d'Araignée" donc, mais cela demande explication. Car il s'agit d'araignée de mer tout d'abord (Maia squinata) et la matière en question est en fait le conglomérat d'œufs que la plupart des gens laissent de côté lorsqu'ils consomment ce crustacé.

Lui s'en régalaient, ou à tout le moins, ne doutant pas de leur valeur nutritive, s'était fait une spécialité de le manger, à la surprise, voire au dégoût de certains.

Kaoh Kezeg (Pèrig ar Haoh Kezeg).

Petit Pierre la Merde de Chevaux, c'est-à-dire le crottin.

Sans avoir connu la pauvreté du sol des régions de la Montagne, les gens de la génération de Pèrig se souviennent d'une époque où les engrais étaient très recherchés parce que rares. Et les habitudes d'économie locales (il s'agit du pays de Landivisiau), ont abouti entre autres à ce surnom.

Que faisait Pèrig? Il repérait soigneusement les crottins et lorsque leur degré hygrométrique s'était suffisamment abaissé, il les mettait dans les poches de son sarrau.

Le pays de Landivisiau était très riche en chevaux, donc en crottin. Et la recherche de celui-ci, avec petite pelle et petit seau prévus à cet effet, y avait un caractère moins forcené que dans les villes, comme j'ai pu le constater dans la banlieue parisienne où j'ai passé mon enfance dans les années cinquante.

Kaol (Saig ar Haol)

Petit François les Choux.

Il faisait grande consommation de choux volés, si la rumeur est exacte. D'ailleurs il n'était pas le seul : les nombreux talus poussaient la partie de la population qui ne disposait pas de terre agricole en propre ou en location à se servir sur place.

A la bonne saison, certains pêcheurs n'emportaient pas de casse-croûte lorsqu'ils quittaient le fond de l'aber où ils habitaient. Ils s'arrêtaient en chemin pour s'approvisionner : un trou dans la terre est vite fait pour y prendre une ou deux pommes de terre, et le trou était rebouché.

Kaot (Jan ar Haot).

Jeanne la Pâte.

En fait, le breton du Bas-Léon, dont nous avons eu l'occasion de constater certaines divergences par rapport à celui du Haut-Léon, possède deux mots là où l'ensemble des autres parlers n'en a qu'un (*toaz*).

Kaot y désigne la pâte pour le "far", par opposition à *toaz* qui est la pâte à pain. Ceci se justifie par la consommation effrénée traditionnelle dans cette région d'une préparation assez grossière dite *kig ha fars* et dont nous reparlerons.

Il semble que Jeanne ait été peu soigneuse de sa personne, ou assez maladroitement dans sa préparation du far. Elle était fréquemment recouverte de morceaux de pâte qui avaient collé à ses vêtements, à la manière de certains enfants qui aiment s'ébrouer dans la terre abondamment trempée.

Kaporn.

Cap Horn.

Je m'arrête au passage pour rabrouer ceux qui trouveraient à redire au fait que certains surnoms qu'ils liront soient orthographiés à la bretonne.

L'adaptation des noms d'une langue étrangère à ceux d'une autre langue est un phénomène tout à fait normal, et le français ne s'en prive pas, même si certains snobismes jouent parfois en sens contraire.

Un ancien cap-hornier revenu passer sa retraite dans un village de la côte Nord. Le Cap Horn, à cause de sa difficulté et de son emplacement, était le symbole de la navigation au loin. Il allait sans dire que quiconque l'avait vu avait presque à coup sûr fait le tour du monde en bateau.

Le surnom avait été prolongé sur son filleul, qui, lui, était resté à la pêche côtière plus coutumière de notre région.

Karga Dao Dehl.

"Charger allons-y".

Surnommé ainsi à cause de la fréquence avec laquelle il disait cette phrase, dans laquelle on peut voir une sorte de devise facétieuse qui situe bien l'homme.

Karga (du français "charger") s'utilise en fait d'une manière

familière pour la nourriture. *Karga boued*, c'est se remplir la panse ("charger (de la) nourriture"). Ici l'infinitif est utilisé comme impératif de la première personne, singulier ou pluriel. Quant à *Dao Dehi*, forme dialectale de *dao dezi*, il correspond au français "allons-y". C'est une manière de suggérer de s'atteler à une tâche collective.

Signalons que *dehi* est un féminin à utilisation de neutre, et que ceci n'en est pas le seul cas en breton.

C'était un commerçant d'une petite ville dont l'assise financière rendait possible l'absorption de nourriture en quantité excessive.

Karg e Doull.

Charge son Trou.

Surnom traditionnel des grands buveurs que l'on retrouve dans tout l'espace linguistique breton. C'est également une simple locution qui peut supporter l'article indéfini. *Hemañ 'zo eur harg e doull* (Celui-ci est un charge son trou).

Les surnoms traditionnels de ce type sont très rares en breton. Par quoi j'entends, à partir d'une caractéristique de base donnée, un surnom préfabriqué, proposé comme un automatisme par la culture populaire traditionnelle. Ceci à l'opposé de l'espace francophone, voire de langue d'oïl, qui en a abondance. Par exemple une "Marie Couche-Toi Là" pour une femme dite de "mauvaise vie".

Par ailleurs ce type de surnom est ce que j'appellerai de construction "celtique", avec utilisation d'un adjectif possessif en élément médiant. Caractérisation purement négative, d'ailleurs : les langues voisines des langues celtiques (français et anglais) ne connaissent pas ce genre de construction qui nous est donc bien particulière.

Ceci dit, même dans les langues celtiques, leur fréquence est faible, de l'ordre d'un pour cent de l'ensemble des surnoms

Kartouron (Pèrig ar Hartouron).

Petit Pierre le quart.

C'est-à-dire le quart de litre. D'alcool s'entend, puisque la société rurale traditionnelle, à la différence de celle des villes

telles que Paris, ne faisait guère commerce de son eau.

Encore un personnage typique et a-typique. Se trouvant en compagnie, il s'était senti obligé de payer un verre à la cantonnade, selon le principe commercial efficace de l'entraînement mutuel qui a fait les ravages que l'on sait en Bretagne. Or son avarice naturelle lui avait fait commander un quart de litre là où les autres avaient payé un demi-litre.

On peut traiter la chose sur le mode humoristique, mais il n'en reste pas moins que l'alcoolisme est toujours le premier fléau de la Bretagne. Le Léon n'est pas en première place mais la consommation n'y est rien moins qu'effarante, et les conséquences négatives de l'alcoolisme chronique qui y pourrit les hommes y sont incalculables.

Kasketenn.

Casquette.

Un surnom bien ordinaire pour quelqu'un qui en portait une, à un détail près : il s'agissait d'une femme à l'époque où la plupart hésitaient encore à abandonner leurs coiffes, à la campagne.

Kasketenn a-dreuz.

Casquette de travers.

Dû à sa manière de porter la sienne. La casquette plate, dite "jockey", si typique de la silhouette des agriculteurs français actuels, n'a vraiment pris pied dans le Léon, si j'ose dire, qu'entre les deux guerres mondiales.

Kaspataku (Marl Kaspataku).

La Bretagne n'est plus terre de mission pour la francophonie conquérante et autres alliances françaises. Mais notre participation assez involontaire ne s'est pas faite sans incidents linguistiques.

Ce surnom en est un. Il s'agit d'une phrase en français approximatif, mais oh combien efficace, "casse pas ta cul".

Surnom d'une grosse femme, bien que la filiation entre la raison avérée et la sémantique ne soit pas ici évidente.

Kastolorennou.

Casseroles.

Un ancien combattant qui arborait fièrement une pleine poitrine de médailles, à une époque où le patriotisme français tout récent ne respectait pas trop la quincaillerie ornementale.

Kazeg a-raog (ar Gazeg a-raog).

La jument de tête (en fait "de devant").

Référence au cheval de tête d'un attelage de travail, celui dont l'effort physique est le plus intense.

Dans cette petite ville, il y avait, dans les années trente, toute une équipe de laveuses professionnelles qui se retrouvaient quotidiennement au lavoir de la place aux chevaux (il y a toujours une place aux chevaux dans les villes léonardes, même si on lui a donné un autre nom depuis dans une des épidémies de rebaptême qui ont suivi la Grande Guerre).

La plupart d'entre elles avaient des surnoms pittoresques : *Ar Gazeg Rouan* (la jument rousse), *Marharid ar Gouzoug-Hir* (Marguerite le Cou Long, c'est-à-dire un des noms du héron), et bien d'autres.

Quant à notre jument de tête, elle tirait sur sa brouettée de linge avec une énergie qui rappelait celle que devaient déployer les chevaux ainsi placés dans l'attelage.

Kaz reo (ar haz reo).

Mot-à-mot "chat de gelée".

Il semble que, dans la région de Landerneau, ce soit un nom que l'on donne aux oiseaux de nuit en général. Rares sont les dialectes qui marquent une différence précise entre ceux-ci, mis à part l'effraie.

Celui-ci permettra d'illustrer une constante des recherches sur les surnoms : la multiplicité des explications, dont il est vraisemblable que seule une est authentique.

La première raison qui m'en avait été donnée était qu'il s'agissait d'un braconnier, et que un matin on l'avait trouvé endormi, là où il faisait le guet, les vêtements recouverts de gelée blanche.

La deuxième seule tient compte du sens global, à savoir



qu'il avait un visage rappelant ce genre d'oiseau, essentiellement à cause de gros yeux écarquillés.

Kaz rostet (ar haz rostet).

La Chat rôti.

Surnom facétieux d'un rouquin, à l'école.

Kegell (ar gegell).

La Quenouille.

Instrument dans lequel les jeunes citadins actuels ne voient plus qu'une sorte d'arme secrète démodée des vieilles sorcières de légende. En son temps, elle avait une fonction plus concrète dans le travail préliminaire de la laine. C'est un bâton effilé et pointu à un bout.

Une femme très maigre.

Kein Gwiz.

Dos de Truie.

D'un bossu.

Je ne sais pas quelle race de porcs est sous-jacente, mais la courbure de ses truies devait être remarquable pour qu'elle soit choisie de préférence à quantité d'autres choses à utilisation métaphorique plus évidente en l'occurrence.

Keler Noz (ar Heler Noz).

C'est le nom que l'on donne sur la côte Nord aux entités imprécises, censées être à cheval entre ce monde-ci et l'autre, que le français appelle par exemple : feux follets, ou lutins. Le deuxième élément (*noz*), signifie "nuit". Le premier n'a pas d'autre utilisation que je connaisse et à ma connaissance ne s'utilise plus seul.

Bon exemple de surnom très récent, du milieu des années 1970. Il a été donné dans une communauté maritime traditionnelle à une jeune femme venue d'une des petites villes de l'intérieur, y résider. Elle avait des cheveux blonds et affectionnait les vêtements noirs.

La croyance à certains phénomènes extra-normaux persiste en Bretagne, ni plus ni moins qu'ailleurs. Mais celle aux lutins est presque totalement érodée. Il ne faut donc pas donner à ce

surnom plus de valeur qu'on en donnerait à l'utilisation par d'innombrables athées de jurons basés sur le nom de Dieu.

Kellenenn (Andre Kellenenn).

André Mouche.

Pendant la seconde guerre mondiale, avec son cortège aussi monotone que navrant de destructions démesurées, celui-ci semble avoir adapté en breton l'expression française : tomber "comme des mouches". Et il parsemait sa conversation de ce verdict sans appel sur le déroulement des dits événements.

Kelornig (Jak ar helornig).

Jacques le petit seau.

La forme générale de son corps : petit et gros, avait justifié l'appelatif.

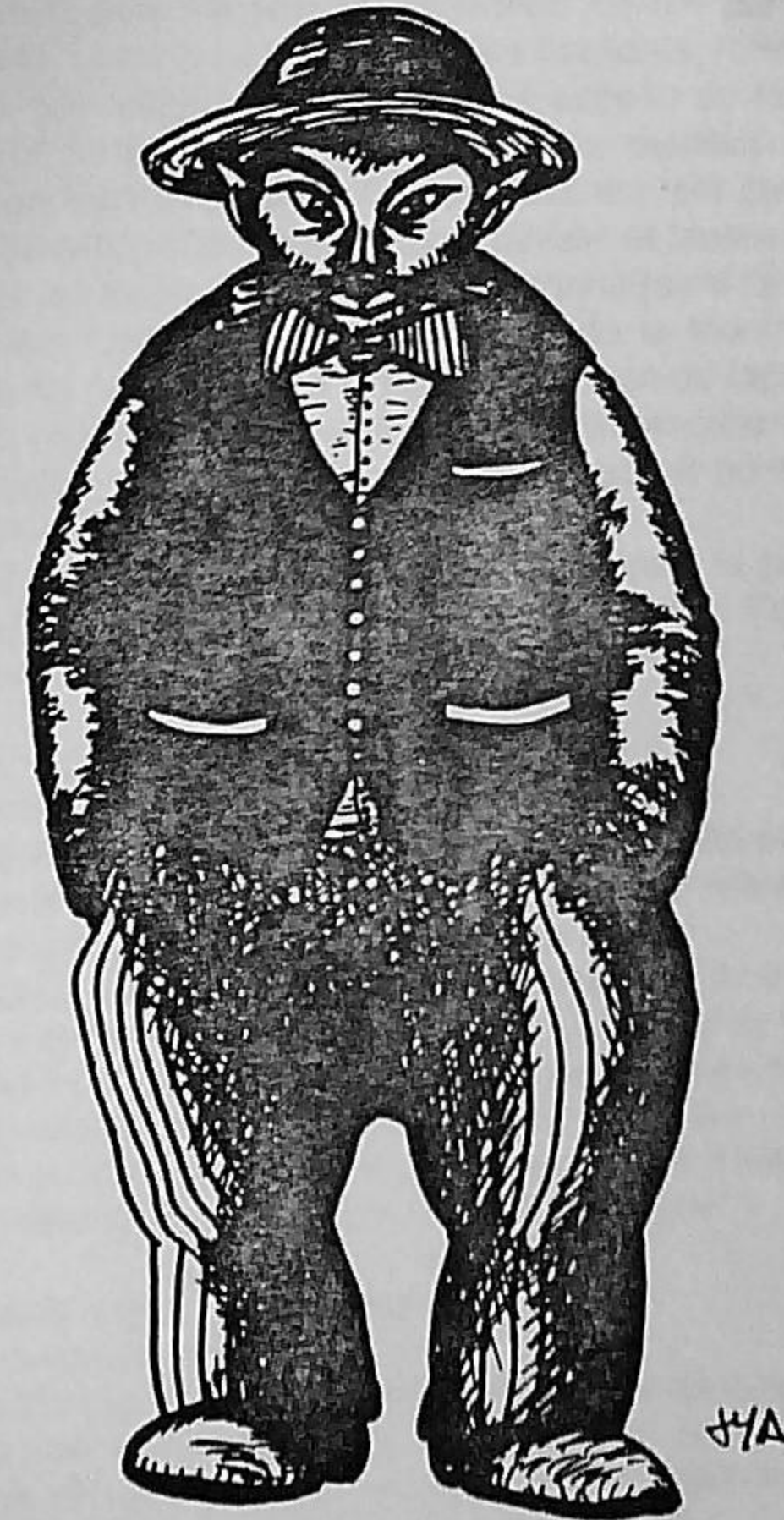
Kenavo (Marl Kenavo).

Probablement le seul mot non-technique qui se maintient assez bien dans le français parlé de Basse-Bretagne. Son sens est "au revoir", mais il est formé en fait de trois mots de base : *ken* (jusqu'à), *a* (particule verbale sans équivalent français), *vo* (sera). C'est la formule de départ des adieux dans lesquels on énonce la date probable des retrouvailles, aussi imprécise soit-elle. Ainsi *Kenavo disul* est l'équivalent de "à dimanche". Dans l'absolu, le sens "français" est un léger abus de langage, mais il ne fait que reprendre une évolution perceptible en breton même.

La raison de son maintien en français me paraît être qu'il offre un choix neutre face à la multiplicité des formules du français qui n'ont pas d'équivalent à ce niveau de langue. Des formules telles que "au revoir" semblent presque un peu solennelles, tandis que d'autres sont trop familières.

Ici c'est une personne importune dont on ne réussissait que difficilement à se débarrasser. Elle débarquait à toute heure chez ses voisins, sans le moindre prétexte, en disant "Je suis venue pour dire bonjour". Et s'éternisait.

L'on s'en plaignait en disant qu'elle ferait mieux de dire *kenavo*.



K22 R80

Kerne (Chamar Kerne).

Jean-Marie Comouaille.

Le nom du pays voisin du Léon, celui avec qui la frontière commune est la plus longue, est en breton *Kerne*. Bien qu'il existe un mot à part pour en désigner les habitants, *Kernevad*, celui-ci est peu usité en Léon et on les appelle du nom du pays. *Hemañ 'zo eur Herne* (Celui-ci est un Cornouaillais).

Et l'image traditionnelle du Cornouaillais est tout sauf élogieuse de ce côté-ci de l'Arrée. Image partielle et fautive s'il en est puisque les seuls Cornouaillais que connaissent l'ensemble des Léonards étaient les chiffonniers de la Montagne : gens pleins de ressource et à la solide réputation de rapine. Ni plus vrai ni plus fautive que celle que bien des Anglais ont du français typique : un Roscovite en béret basque et portant un chapelet d'oignons à vendre.

Jean-Marie n'était pas cornouaillais, d'ailleurs le prénom Jean-Marie y est ressenti comme une lubie léonarde. Par contre, il était voleur...!

Kerne Boud (ar Herne Boud).

Le Cornouaillais Trompe.

Pur produit de ces chaudes contrées du Sud, celui-ci s'était marié deux fois (ce qui n'avait pas rien dû arranger à la réputation de ses compatriotes dans la commune).

Or il est de tradition, lorsqu'un veuf se remarie, de lui marquer une sorte de réprobation collective face à tant de luxure. Ceci prend la forme d'un charivari des jeunes gens dont un instrument obligé est *ar horn boud*, la corne à tromper, du verbe *boudal* qui désigne ce genre de mugissement à l'ambition musicale faible mais au bruit on ne peut plus efficace.

Keuneud (Marl ar heuneud).

Marie le bois de chauffage.

Le breton marque bien la différence entre le bois sur pied (*koad*) ou de travail, et le bois de chauffage (*keuneud*, à rapprocher du mot gaélique *connadh* qui désigne tous les combustibles). Ceci dit, l'espagnol, lui, a trois mots.

Encore une preuve que la richesse d'une langue est toute relative, l'essentiel étant qu'elle fonctionne comme instrument

de communication.

Marie faisait le commerce du bois de chauffage dans la ville de St Pol.

L'importance du bois de chauffage était alors extrême, étant le combustible le plus accessible. Les paysans recherchaient alors les fermes *keuneudet mad* (riches en bois de chauffage), et par ailleurs aux nombreuses prairies humides.

De nos jours, dans le Léon, les arbres sont abattus avec rage tout comme les talus qui les portaient : trop d'ombre pour les cultures, et trop de place perdue. Quant aux prairies, nous y reviendrons.

Keveleg (ar Heveleg).

La Bécasse (*Scolopax rusticola*), ou le courlis (*numenius arquata*). Mais comme il s'agit d'un surnom de la côte, je penche plutôt pour celui-ci, dont le nom complet est *keveleg aod* (bécasse de grève), mais raccourci, dans un pays où la confusion n'est guère possible.

D'un homme au long nez, comme ces deux oiseaux, venu s'établir au pays après en avoir épousé une indigène.

Kevester (ar Hevester).

L'Arrangeur.

Surnom collectif de toute une famille dont la réputation en affaires est grande.

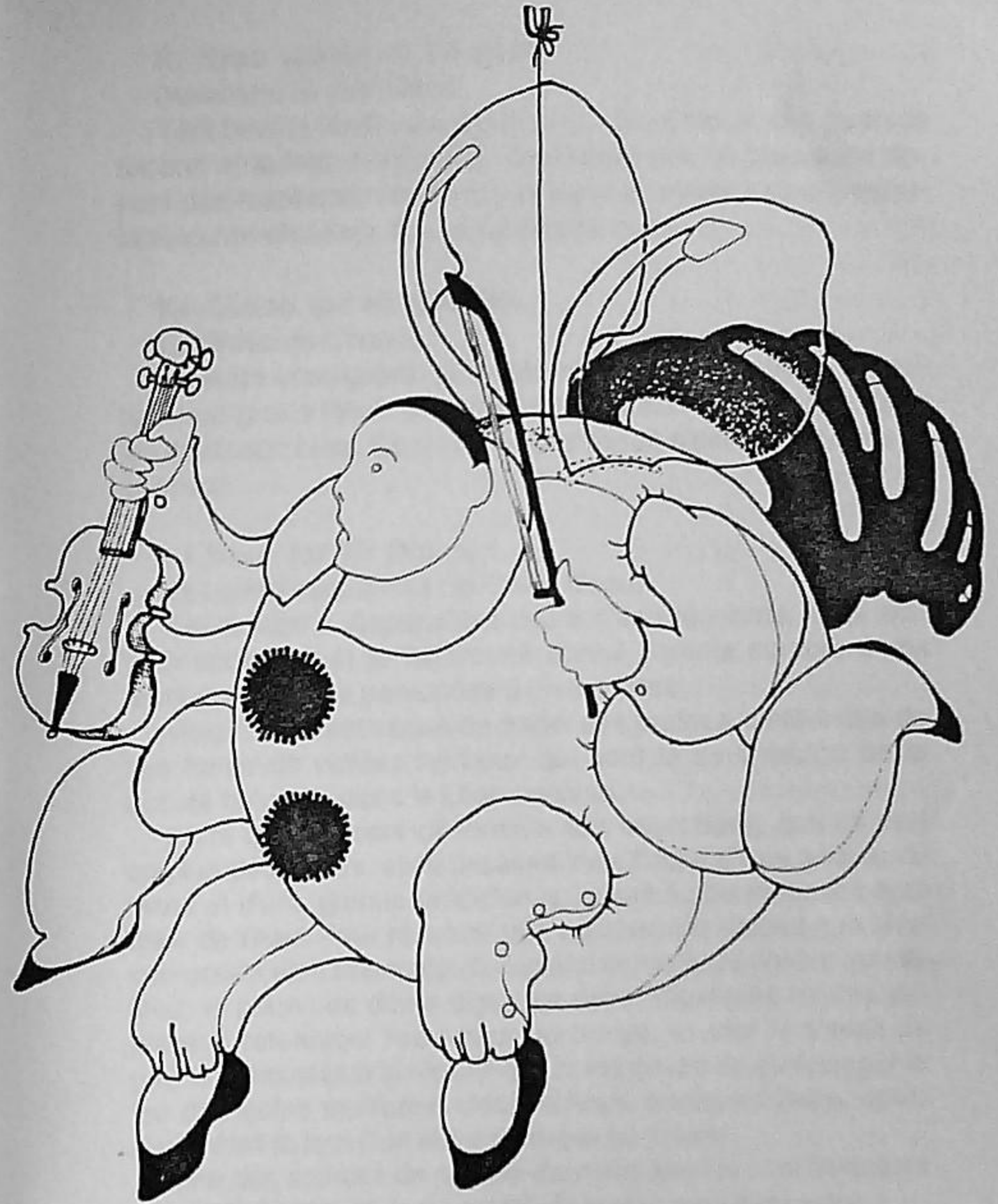
Le mot est archaïque et n'est plus compris localement, même par les plus anciens. En particulier les membres de cette famille, qui connaissent parfaitement leur surnom et n'en sont pas peu fiers, en ignorent la signification.

On le rencontre dans le premier roman écrit en breton, **Emgann Kergidu**, qui date de la deuxième moitié du 19ème siècle, où son sens est évident.

KI (Feñch ar HI).

François le Chien.

Dans sa prime jeunesse, François avait été à l'école : circonstance dont il se serait passé puisqu'une fois il en avait franchi le mur. Son audacieuse expédition avait été abrégée par la morsure d'un chien.



Andre Kelienn.

KI Brao (Janig ar HI Brao).

Jeannette le Joli Chien.

Tant beauté innée que rapportée : elle habillait son chien de rubans et autres ornements. Ce faisant elle se plaçait en dehors des habitudes ambiantes et dans le collimateur du redoutable qu'en-dira-t-on. On ne l'avait pas ratée.

KI Chase (ar HI Chase).

Le Chien de Chasse.

Un frère enseignant qui avait une solide réputation d'ubiquité, et un grand talent pour dénicher les élèves en fraude dans les coins sombres. Ce qu'il y pourchassait n'est pas dit dans la chanson.

KI Dour (ar HI Dour).

La Loutre (mot-à-mot : le Chien d'eau).

Cet animal a disparu des cours d'eau léonards, mais son nom est resté, et je l'ai trouvé donné comme surnom d'une demi-douzaine de personnes à divers titres.

Mais l'heure est venue de parler des prairies, c'est-à-dire de ces fonds de vallées herbeux qui sont le seul refuge de la beauté naturelle dans le Léon agricole.

Alors qu'elles sont désormais soit asséchées, soit de plus en plus délaissées, elles faisaient jadis l'objet d'une activité intense et d'une grande précision qui visait à une utilisation optimale de l'eau. Pour résumer très rapidement, disons que chaque prairie était traversée d'un grand nombre de rigoles travaillées, et pourvues d'une digue en terre. Quelques mottes déplacées retenaient l'eau pour un temps, et tout le travail du paysan consistait à la répartir sur le maximum de surface par le jeu de rigoles multiples. Ceci pendant quelques jours, après quoi c'était le tour d'un autre de noyer sa prairie.

Une des sources de conflits de voisinage les plus fréquents consistait à voler de l'eau, en fait du temps-eau, à un autre.

Deux des "Loutres" ainsi surnommées l'étaient pour ce genre d'activités. L'un passait des heures à bêcher et à reformer les rigoles de ses prairies. Et l'autre était le plus grand tricheur d'eau de la commune.

KI Du (Blé ar HI Du).

Gabriel le Chien Noir.

Le Léon traditionnel tel que les anciens peuvent le décrire semble avoir été peu marqué par la sorcellerie. Quelle qu'en soit la raison, on n'en parle plus, et il semble bien qu'elle n'ait pas été puissante, sauf à une époque plus ancienne et oubliée.

Curieusement, lorsque le sujet vient sur le tapis, la réaction de beaucoup est de dire que les meilleurs sorciers étaient les prêtres. Et de raconter de brèves histoires d'ensorcellement assez anodines.

Le Gabriel en question, accompagné d'un gros chien en chair, os et longs poils noirs, était le recteur d'une assez grosse paroisse du Bas-Léon. Il passe pour avoir été une autorité en matière de sorcellerie et un praticien amateur non-dépourvu d'humour.

Inutile de dire que ses paroissiens lui obéissaient au doigt et à l'œil. Ce qui à l'époque était le cas de la plupart des communes rurales léonardes, même sans sorcier blanc à leur tête.

Dans certaines croyances populaires bretonnes, le chien noir est vu comme l'incarnation possible d'une âme qui revient hanter les vivants.

KI Fouetet (Jañ ar HI Fouetet).

Jean le Chien fouetté.

Avait été pris en flagrant délit de vol dans un champ. Il ne lui manquait que la queue entre les jambes pendant sa fuite éperdue.

Klez (Feñch ar Glez).

François la Chienne.

Les pardons, qui honorent en principe la mémoire d'un Saint, local ou non, sont l'occasion de faire prendre l'air aux lourdes bannières autour de l'église ou de la chapelle, en procession.

Même avant l'arrivée des touristes, qui n'ont fait qu'achever de gâter le caractère de ces fêtes religieuses, il y avait un bon nombre de spectateurs.

Celui-ci, par exemple, s'était confortablement installé sur le

mur qui entoure le cimetière, et de là se préparait à suivre du regard les bannières de sa paroisse. Il avait installé sa chienne sur ses genoux, tout aussi confortablement.

Et au moment où la procession passait devant lui, celle-ci, peut-être gagnée par l'émotion religieuse collective, lui avait pissé dessus. D'où hilarité générale. Et ce qui dans d'autres circonstances n'aurait été qu'un incident très mineur, avait reçu une publicité immédiate qui avait assuré le succès universel du surnom.

Kig Kour (Tinig Kig Kour).

Petit Corentin le gras (du lard), dont il était grand amateur. Mais voyez plutôt *Saig ar Hig Moh* pour de plus amples renseignements.

Kig ha Fars.

Mot-à-mot "viande et far". Mais cette préparation traditionnelle, devenue récemment une sorte de symbole de l'identité léonarde, a gardé son nom d'origine dans le français régional.

Elle consiste en un bouillon de légumes dans lequel sont mis à cuire des sacs fermés remplis de pâte à base de farine de froment, et surtout de "blé noir", c'est-à-dire de sarrasin (le *fars*), et des morceaux de viande de porc salée (*kig*). Le *kig ha fars* était traditionnellement préparé une fois par semaine, mais ses restes se prolongeaient parfois plusieurs jours. C'est une nourriture très bourrative et qui connaît un regain de faveur comme symbole d'identité collective. Elle est également d'un assez bon rapport financier pour les très nombreuses fêtes d'associations.

Ici donné au fleuron d'une équipe de football, en fait un garçon assez gros : type même des joueurs mascottes de bon nombre de ce genre de formations sportives, dans lesquelles la bonne volonté et le plaisir d'être ensemble comptent davantage que les performances athlétiques.

Kignen (Marl ar Hignen).

Marie l'Ail.

Le fait d'habiter dans une maison dite *Ti ar Hignen* (la maison de l'ail) est la raison qui m'a été citée.

J'ignore la date de départ de cette production dans la région, mais elle y a déjà une certaine ancienneté. Il s'agit bien sûr de ce que certains appellent la Ceinture dorée.

Killokou.

Les langues vernaculaires, qu'elles aient ou non produit une littérature abondante et été l'instrument d'une éducation formelle, ont toujours fait l'objet d'un apprentissage plus ou moins contraignant. Le fait que le breton ait évolué dans le temps n'a pas empêché les générations de mères et de grands-parents qui en avaient la charge de s'efforcer de corriger les fautes de langue de leurs enfants et petits-enfants. Un système complexe comme celui des mutations consonantiques n'aurait sans doute guère survécu sans cela.

Mais en breton parlé, comme dans toutes les langues, il y a eu de tout temps des familles où l'on parle bien, et d'autres où on parle n'importe comment, et où des habitudes divergentes se prennent.

Celui-ci avait un jour, à l'école, voulu rivaliser de vantardise avec ses camarades et avait dit "*e va hear ez eus maread killokou*" (chez moi il y a beaucoup de coqs). Mais au lieu d'utiliser l'ancien pluriel classique, et toujours en usage, *killeien*, il avait utilisé un pluriel simplifié basé sur une terminaison *-ou* plus fréquente par ailleurs. Sa vantardise s'était perdue dans le brouhaha des moqueries.

Killog (Moris ar Hillog).

Maurice le Coq.

Symbole classique des tôt réveillés, le coq a servi ici à surnommer un paysan dont la journée de travail commençait bien avant le lever du soleil.

Killog Ruz (ar Hillog Ruz).

Le Coq Rouge.

Un ouvrier d'usine à la sexualité envahissante et strictement hétérosexuelle. Il avait d'autre part les cheveux rouges.

Pour l'anecdote, je signale un verbe *killogi*, à base du mot coq, et qui qualifie l'acte sexuel.

Kilo (ar Hilo).

Le kilo.

Un habitant particulièrement taciturne du pays Pagan. Lorsqu'il revenait de la pêche aux coquillages à pied, il arrivait qu'on lui demandât "Combien en as-tu pris?". A quoi il répondait à tout coup "un kilo".

La question n'était pas inquisitoire, mais de pure politesse. Mais la même civilité exige que les deux interlocuteurs investissent un minimum de réflexion dans leurs réparties. Répondre ainsi, c'est comme de dire "beau temps" quelles que soient en fait les conditions atmosphériques ambiantes.

Ajoutons qu'il est également de tradition dans les populations maritimes de cacher le résultat de sa pêche, autant que faire se peut, ou du moins de tromper sur la quantité. La motivation économique de cette attitude universelle est évidente : chacun cherche, ce faisant, à préserver ses terrains de pêche.

Kig Moh (Salg ar Hig Moh).

Petit François le Lard.

"Viande (de) porc" désigne en fait exclusivement le lard. Le porc a été la seule viande connue de la majorité des Bretons pendant des décennies, mis à part quelques extras à l'occasion de noces.

Nombre de Léonards francisés utilisent "*kig moh*" dans leur français, estimant que la saveur du mot "lard" est bien faible à côté de l'opulent disyllabe. Et ils l'utilisent avec une nostalgie non-dissimulée, comparant le *kig moh* d'autrefois, aux fines tranches de maigre séparées de considérables épaisseurs de gras, avec le bacon rachitique de leurs derniers jours.

Saig passait pour un amateur forcené du véritable produit du terroir.

Kizier (Marl ar Hizler).

Marie les Chats.

Elle en avait toute une bande, ce qui était une rareté dans un pays où leur seule raison d'être était la chasse aux souris, pour laquelle un seul devait suffir par foyer. Sinon on s'en débarrassait et on lui cherchait un remplaçant plus efficace.

Klao Braz (Saig ar Hlao Braz).

Petit François le Grand Instrument.

Un des tout premiers à faire le métier d'entrepreneur agricole. C'est-à-dire quelqu'un qui, le plus souvent en sus de sa propre ferme, achetait une machine agricole conséquente, telle une moissonneuse batteuse, et la louait à la journée.

Ce surnom n'est pas exempt de connotations malicieuses que je vous laisse deviner.

Kleler (Fañchig ar Hleler).

Petit François les Cloches.

Cette métaphore traditionnelle s'applique ici à un boiteux de grande amplitude.

Klevet 'peus?

As-tu entendu?

Le "mot" obligé qui ponctuait toutes ses conversations. Et l'un des centaines de Bretons surnommés à cause d'un tic de langage.

Kloher Trelawenan.

Le sacristain de Tréflaouenan.

Le mot *kloher* (sonneur de cloches) désigne le bedeau. Il fut un temps où celui qui occupait ces fonctions dans cette petite commune rurale était réputé pour ses vantardises. Il y a d'ailleurs une expression courante qui dit d'un vantard : "il sonne ses (propres) cloches".

Dans une commune voisine, un autre vantard avait été appelé ainsi d'après celui-ci. Sans pour autant être sacristain.

Kloh faoutet (ar Hloh Faoutet).

La cloche fêlée.

Symbole classique d'une voix peu agréable à entendre lorsqu'on essaie de chanter avec. Celui-ci y mettait une insistance remarquable et bruyante.

Koef Du (Ar Hoef Du).

La Coiffe noire.

Elle portait une coiffe de cette couleur, vraisemblablement

une coiffe de deuil, et venait d'une des îles de l'Ouest. La raison de son séjour dans le centre du Léon était de suivre "son" recteur, dont elle était soit une sœur veuve, ou célibataire, soit la mère. Elle occupait donc cette position sociale stratégique que le breton du Léon appelle *karabasenn*, dont j'imagine que le mot peut être rapproché de la fée Carabosse des contes français. Parenté qui ouvrirait d'intéressantes perspectives.

Kognag (Bl ar Hognag).

Jean-marie Le Cognac.

Consommateur immodéré de cette variété d'alcool.

Koll Fars.

Colis de fars

Il est attesté historiquement que nombre de Bretons résistaient mal à l'exil loin du pays, et que certains en mouraient d'une sorte de désespoir lent. Rappelons que l'union de la Bretagne à la France, bradée dans l'enthousiasme d'une nuit d'été à Paris, spécifiait que les Bretons n'auraient pas à effectuer de service militaire en dehors de Bretagne, sauf à y être volontaires.

Cette nostalgie sourde, paralysante, dont le nom *hiréz* est commun au breton et au gallois, est faite d'un attachement au pays presque irraisonné, que ceux qui ne le quittent pas ont parfois peine à comprendre.

L'antidote qu'avait trouvé ce jeune homme, placé dans ces circonstances, était d'écrire lettre sur lettre à sa mère pour lui demander du far. Celui-ci peut se conserver un certain nombre de jours et lui était envoyé par la poste.

Par delà le vernis littéraire, son émotion était parente de celle de Marcel Proust et de sa madeleine.

Koll bara (Fañch Koll bara).

François Perd Pain.

Surnom de deux Léonards dus à des circonstances sensiblement différentes.

Le premier d'entre eux avait perdu son pain à l'école. C'est-à-dire la presque totalité de son repas de midi. Les écoles

ne disposant d'aucune cantine, les écoliers venant de loin apportaient une tranche de pain et la trempaient dans l'eau de la pompe ou, lorsque cela était organisé, dans une soupe que faisait une femme du bourg. Il en était resté éploré et les autres s'étaient moqué de lui.

Le second m'a été expliqué par deux raisons différentes. Dans le premier cas, c'est un fournier (propriétaire d'un four qui cuisait le pain que préparait chaque femme chez elle) qui avait perdu sa fournée, entendez par là qu'elle avait été brûlée.

Dans le second, c'est un autre gamin que sa mère avait envoyé chercher le pain qu'elle avait porté à cuire. Il était revenu sans et avait avoué de suite l'avoir "perdu".

Il est important de resituer ces incidents dans le contexte où le pain était l'essentiel de l'alimentation et était auréolé d'un respect quasi-religieux.

Je signale aussi que "tremper son pain" dans l'eau n'était pas une sorte de superstition bucolique ou de geste poétique mais avait pour objet de ramollir le pain parfois très dur, vieux de plusieurs jours.

Koll boued.

Perd nourriture.

Contrairement à l'apparence, le sens de ce surnom, qui est en fait une insulte traditionnelle à l'égard des fainéants de tout genre, est plutôt "gâche nourriture", c'est-à-dire que nourrir un tel individu est un gâchis.

Dans une commune du Pays Pagan, il a eu l'occasion de se stabiliser sur un homme. Dans sa jeunesse il avait eu le malheur de tomber gravement malade, d'une maladie qui l'avait laissé invalide. Le médecin appelé à son chevet avait laissé supposer une mort prochaine.

Les circonstances sociales faisaient que la famille n'avait pas les moyens de nourrir un invalide. Le Conseil Municipal avait donc accepté à contrecœur de voter une subvention pour sa nourriture, escomptant un dénouement rapide.

Le "malade" avait survécu jusqu'à près de soixante ans, incapable de tout travail, sur la pension que l'on continuait à verser par charité malgré les murmures, et le surnom qui les résumait, de l'ensemble de ses concitoyens.

Kont (San ar Hont).

Sezni le "kont".

Nom donné à de vastes récipients métalliques, ronds et profonds, qui servaient à différentes choses dans une ferme.

Le métier de Sezni était de les réparer.

Korda (ar Horda).

Le "Corda".

Lors d'une réunion à laquelle participait un grand nombre d'hommes de la commune, il avait pris la parole et utilisé une citation latine qui n'a guère d'originalité en elle-même : "sursum corda".

L'expression avait surpris plus d'un qui s'étaient demandé les uns aux autres de quels mots bretons il s'agissait là.

D'assez nombreux fils de paysans aisés recevaient une éducation classique dans le Léon. Et une des caractéristiques de celle-ci était une grande familiarité avec le latin, langue pratiquée entre eux par les prêtres jusqu'à une date assez récente, avant leur passage privé au français, bien avant l'abandon du breton comme langue pastorale.

Kordova.

Du nom de la ville espagnole de Cordoue. Il s'écrit "Cordoba" en castillan, mais les familiers de cette langue savent que le "b" intervocalique s'y prononce à mi-chemin entre le "b" et le "v" français.

En l'occurrence le nom d'un bateau qui avait fait naufrage à l'Ouest du Léon.

Donné en surnom à un pêcheur local pour une raison qui ne me semble guère convaincante telle que je l'ai entendue. La compagnie maritime ayant recruté sur place pour sauver la cargaison du vaisseau, il semble avoir été encouragé par sa femme à "aller travailler sur le Cordoba".

Paresse de l'un ou insistance suspecte de l'autre?

Korn boud.

La corne de brume.

Nous avons déjà rencontré le nom (cf. *Kerne Boud*) mais il s'agissait alors d'un contexte rural, alors que celle-ci était une

ilienne à la voix puissante et grave.

En règle générale les Léonards parlent haut et fort, d'autant plus qu'ils sont au Nord et à l'Ouest, c'est-à-dire proches des côtes. Partie à cause d'un dialecte à l'accentuation très prononcée, partie du fait d'habitudes ancestrales.

Mais **Korn Boud** désigne également une simple corne de bovidé que l'on a évidée et qui servait à appeler les hommes à l'heure des repas.

Kornigell (ar Gornigell).

Une incertitude subsiste sur ce surnom. Je l'ai recueilli dans deux communes voisines qui ont une partie maritime mitoyenne. C'est le nom d'un oiseau assez ordinaire, ou plutôt de deux...

Dans le premier cas c'est le vanneau (*vanellus vanellus*), caractérisé en particulier par une houpette de plumes penchée de côté. Et localement un homme qui avait un bonnet à trou, sans sommet, par lequel dépassait une touffe de cheveux.

Dans le deuxième c'est l'alouette (*alauda arvensis*) dont certaines espèces parentes ont aussi une houppe. Mais sa caractéristique la plus évidente à la belle saison est son chant, qui sans être des plus mélodieux, est agréable et plein d'allant. Et ce serait le surnom d'un homme qui chantait beaucoup en travaillant (ce en quoi il ne semble pas avoir été exceptionnel si l'on en croit les anciens pour qui la beauté tuée par l'avènement des tracteurs n'a pas été seulement celle des chevaux).

Il peut s'agir de deux hommes différents, dans une région très peuplée. Mais s'il n'y en a qu'un, une des explications est soit fausse, soit rajoutée après coup.

Kornigell (Jamari Kornigell).

Jean-Marie Bilboquet.

Une sorte d'innocent rural, dont la physionomie a été fixée pour l'éternité dans une carte postale. Il jouait constamment du bilboquet, tout seul, lorsqu'il allait par les champs.

Korn Tro (Marlvon ar Horn tro).

Maryvonne le toumant.

Elle vivait petitement, comme la majorité de ses contempo-

rains, mais d'un métier assez rare : le commerce des bonbons, qu'elle proposait à même un grand panier, dans les marchés et foires de la région de Landerneau.

Il semble qu'elle s'installait toujours à un carrefour, pour avoir davantage de clients potentiels. Surnom commercial en quelque sorte.

Kou ar Hi.

Jacques le Chien.

J'ignore la raison qui a amené les habitants d'une petite commune rurale à donner au diminutif *Kou*, de *Jakou*, les connotations négatives qu'il semble avoir eu chez eux. Peut-être a-t-il suffi que quelqu'un qui avait ce prénom assez rare y ait été particulièrement mal vu.

D'autre part, appeler quelqu'un un "chien" n'est pas plus élogieux en breton qu'en français. Son réel équivalent dans cette langue serait en fait "la vache", dans le présent contexte métaphorique.

A propos d'une personne dont le prénom n'était pas Jacques, cela fait donc un surnom rien moins qu'infamant.

... D'autant plus qu'il s'agissait d'un prêtre...

Kouch (Job ar Houch).

A la différence d'autres dialectes, le léonard a adopté le mot d'origine française *kouch* pour désigner une personne dont la tête penche très nettement d'un côté, déformation malheureusement assez fréquente jusqu'à une certaine époque; je n'en ai pas trouvé moins de seize, dont quatre *penn kouch* (tête couchée).

Job, c'est-à-dire Joseph, en est un exemple.

Kouillou braz (Feñch ar Houillou Braz).

François les Grandes Couilles.

Voilà à tout le moins un surnom qui ne s'embarrasse pas de rhétorique.

Les surnoms ouvertement sexuels sont assez rares en Léon. Ce sont également les plus difficiles à collecter, et il faut ajouter de suite qu'ils y étaient beaucoup moins utilisés que quantité de surnoms neutres.

On constatera encore que le breton a emprunté là, au français, ce qui réjouira l'Académie. D'aucuns en déduiront que nous ne parlions jamais de ce genre de choses entre nous. Laissons les se gausser à bon marché.

Ce surnom n'est pas né dans un milieu traditionnel, mais dans celui à majorité bretonnante passive des officiers marins de la marine de guerre française. Celle-ci a fourni un emploi à des centaines de jeunes Bretons, en particulier des côtes du Léon. Et en maintes circonstances la langue bretonne était en usage sur les navires, sauf parmi les officiers.

Celui-ci était très mal vu de ses collègues et subordonnés et il faut voir là une sorte de surnom vengeur. Il avait l'habitude de relever son pantalon et de marcher avec les jambes légèrement écartées. A cette pesanteur vestimentaire des esprits facétieux avaient proposé l'explication que l'on sait.

Koumoul

Nuages.

A rapprocher du latin "cumulus" employé en français.

Un homme aux idées fumeuses, d'une imprécise clarté, démontrant a contrario que la réputation de Celtes rêveurs que certains veulent faire aux Bretons ne semble pas valoir pour ces réalistes positivistes que sont les Léonards. Sinon pourquoi en avoir fait un surnom?

Je ne redirai pas assez que ce livre est un catalogue d'exceptions sociales. Y voir une normalité serait absurde.

Kovlg Dour.

Petit Ventre d'Eau.

Un homme au gros ventre.

Kozak (ar Hozak).

le Cosaque.

Si la tradition en est exacte, il s'agit d'un surnom parfaitement datable. Le premier du nom s'était trouvé embrigadé, comme tant d'autres de pays très différents, dans la désastreuse campagne de Russie de Napoléon Bonaparte (1812), dont il avait eu la chance de revenir avec dans sa besace de terrifiantes histoires de Cosaques.



Le surnom s'est perpétué dans ses descendants, sans doute en ligne directe, jusqu'à nos jours.

Krafcher (Lan ar Hrafcher).

Alain le "Krafcher".

Le métier en question, qu'il exerçait, consistait à réparer la vaisselle. En effet, le niveau de vie général ne permettait guère de jeter les objets à moitié usagés. On se devait de les mener à leur ultime usure, jusqu'à ce que la cassure soit irrémédiable ou que l'étoffe amincie cède à la moindre pression.

Cela se pratiquait à l'aide d'"agrafes", bretonnisées en *kraf(ou)*, d'un poinçon et d'une sorte de colle. On pourrait dire aussi "Alain l'agrafeur" s'il n'y avait pas de possibles confusions sur ce mot.

La plupart des anciens greniers du Léon recèlent de ces bols et assiettes artistiquement rafistolés. Un certain nombre sont toujours en usage, et j'ai eu l'honneur d'y manger moi-même.

Krampouez (Jeflg ar Hrampouez).

Jeannot les Crêpes.

Il semble que la raison en soit l'habitude qu'il avait de communier tous les dimanches.

Si c'est le cas, ce qui est pratiquement invérifiable, il faut en tirer deux conclusions.

La première est que les hommes en général étaient moins assidus à communier, ce que tous les témoignages confirment par ailleurs.

La seconde est que le respect de la religion en Léon se permettait quelques fantaisies, ce que tout un chacun sait de ce côté-ci de l'Elorn, du Queffleuth et de la mer, qui nous séparent du reste du monde non-léonard.

Krank houarn.

Crabe de fer.

Nom local d'une des nombreuses espèces de crustacés connues sur nos côtes, sans doute "Xantho rivulosus", dont la forme générale rappelle "cancer pagurus", mais en plus petit. Il est également moins recherché.

Il semble y avoir une incertitude quant à la réponse à la question : les gens de la côte savaient-ils ou non nager? En laissant de côté les inévitables exceptions, la nage était une des distractions d'été favorites de tous les garçons qui habitaient des parages assez sûrs. Et beaucoup réussissaient fort bien à se maintenir sur l'eau, et même à y avancer, avec un style bien défini, ou non.

Le "baptême" du *Krank Houarn* date d'un de ces bains collectifs des gosses d'une des îles. Ses camarades avaient remarqué qu'il avait le dos rond, dépassant très nettement de l'eau, lorsqu'il nageait. Ceci avait dû leur rappeler la silhouette du crabe en question. Je serais bien en peine de confirmer, ne disposant que d'une faune où les crabes sont "vus d'avion". D'autre part mon expérience maritime de première main se limite à la pêche aux crevettes, la récolte du pioka et un mal de mer mémorable.

Krohenn (Jefñig Krohenn).

Jeannot Peau.

Un homme très maigre, n'ayant que "la peau sur les os", ce qui est autant une réalité qu'une image pour la décrire.

Kuch (Jerom ar Huch).

Un des tout derniers paysans à porter le bonnet dit phrygien en français, qui s'était assez bien maintenu, en particulier dans les régions de Plougastell, en Cornouaille, et de Roscoff, jusqu'au début du 20ème siècle.

Le *kuch* est la partie du bonnet qui retombe de côté.

Kure (ar Hure).

Le vicaire.

Le français utilisé en Basse-Bretagne a maintenu jusqu'à il y a peu, et maintient toujours à la campagne, un terme différent du français classique pour désigner certains grades de prêtrise.

En breton, le curé s'appelle *ar person* (comparer avec l'anglais "parson") et en français "le recteur". Et le vicaire, espèce en voie de disparition très rapide, s'appelle *ar hure*.

L'explication de ce surnom s'est gardée dans la famille, ceci d'autant plus qu'il est toujours utilisé pour la désigner collecti-

vement, sans qu'on y ait souvenir de la génération précise à laquelle il faille remonter pour en trouver l'origine.

Certaines très grandes communes disposaient de plusieurs chapelles desservies le plus souvent par un des vicaires. Toutes les parties y trouvaient leur compte, sauf le vicaire lui-même qui devait s'y rendre par tous les temps, à pied ou à cheval.

Mais un dimanche le vicaire n'était pas venu célébrer les vêpres dans la chapelle d'un de ces bourgs maritimes secondaires.

L'ancêtre en question, qui devait avoir quelque menue responsabilité ecclésiastique, avait décidé de faire les lectures lui-même, ou peut-être même de "dire" un office qu'il connaissait par cœur.

C'est à la sortie de la chapelle qu'un ancien lui avait notifié devant tous l'attribution d'un surnom qui avait pris de suite.

Kuz heol.

Coucher du soleil (mot-à-mot : "cache(r) (du) soleil").

Un pêcheur dans un des rares ports du Léon. On y pratiquait une pêche côtière qui entraînait les hommes au large pour une journée ou plus, selon les exigences de la marée et de la saison.

Celui-ci avait la réputation d'être un gros travailleur et un pêcheur acharné. Il ne rentrait au port qu'au coucher du soleil.

L

Labouslg koad.

Petit Oiseau du bois.

Une femme dont les mauvaises langues assuraient qu'elle allait souvent faire des promenades dans les bois avec des hommes.

Nul besoin de préciser que ce n'était pas pour le bon motif, et d'ailleurs il n'y avait pas de bon motif et la fin ne justifiait pas les moyens.

Nul besoin non plus de s'étendre sur le fait qu'un certain nombre d'expressions de la langue parlée, telles que "se promener avec, être vu avec", voire même "dormir avec", ne sont que de pieux euphémismes.

Labous noz.

Oiseau (de) nuit.

Une femme qui attendait la soirée pour faire ses courses ou aller chez ses commères emprunter quelque chose. Comme elle était assez bavarde, tout cela la ramenait chez elle à une heure assez tardive, où en principe toutes les femmes sérieuses, c'est-à-dire à l'époque *toutes* les femmes, étaient chez elles, au coin du feu ou ailleurs.

Laka an Dorn (Cheun Laka an Dorn).

Yves met la main.

Un valet de ferme aux méthodes d'approche par trop directes et qui ne s'embarrassait pas de préliminaires linguistiques dans ses contacts avec les femmes.

Lagad.

Œil.

Il n'en avait qu'un.



Cheun laka andorn

On ne saurait être plus concis et direct en matière de surnom.

Lagad c'hwanenn.

Œil (de) puce.

Une commerçante de marchés qui avait une excellente vue et l'avait gardée dans son grand âge.

Attribut indispensable de sa profession, d'ailleurs : il lui fallait surveiller attentivement l'étal de façon à décourager les menus larcins.

Lagad lèr (Kolas Lagad lèr).

Nicolas Œil (de) cuir.

Le remède traditionnel pour éviter de terroriser le voisinage, lorsqu'une personne avait été éborgnée.

Lagad Leue.

Œil (de) veau.

Il en avait un très en dessus de la taille de l'autre.

Lagad piket (Paol Lagad Piket).

Paul œil taché.

Victime d'une des nombreuses infections que l'on guérissait très mal à l'époque, un des ses yeux était marqué.

Lagad Teir Eur (Salg al Lagad Teir eur).

Petit François œil de trois heures.

Par référence implicite à l'angle que font les aiguilles d'une horloge à trois heures, c'est une métaphore traditionnelle pour désigner une déformation dans laquelle un des yeux reste en place et l'autre diverge complètement.

Lahe.

Il se rendait à l'école avec son frère et d'autres gamins du quartier en une bande sans cesse agrandie d'apports nouveaux.

Et brusquement un lièvre avait détalé dans leurs jambes.

Affolé, ou enivré de fièvre chasseresse, il s'était mis à lui courir après, au beau milieu de ses camarades, et à hurler :

Lahe ' nehi! Lahe 'nehi! ("tue la, tue la!", le mot "lièvre" étant féminin en breton).

Il appartenait à une famille réputée pour le peu de soin que l'on y prenait à corriger la qualité du breton parlé par les enfants. C'est pour cela qu'il avait crié *Lahe* ou lieu de *Lah, laha* ou *Lahit*, les trois formes possibles dans ce cas.

Lah e bar.

Tue son égal (ou son "compagnon"), le mot *par*, d'origine française, est surtout connu par l'expression "*hemañ 'n-eus ket e bar* (celui-ci n'a pas son égal), ou équivalent.

Nous avons déjà mentionné l'esprit de compétition qui s'emparait des jeunes gens dans les diverses occasions qui leur permettaient de faire preuve de force et d'endurance.

Ce surnom lui fut attribué parmi les membres d'une équipe de faucheurs, un jour où l'un d'entre eux se mit en tête de... crever tous ses camarades. Il accéléra le rythme, que ceux-ci devaient suivre en principe, tant et si bien que les autres protestèrent de plus en plus fort.

Trop c'est trop en l'occurrence, car ce genre de travaux était facilité par la mise à rythme de tous les faucheurs les uns sur les autres, s'ils le pouvaient. Ce faisant "*lah e bar*" désorganisait toute l'équipe.

Et, comme avec des centaines d'autres surnoms, celui-ci avait rapidement fait le tour de la commune et y avait été adopté.

Lamm Dour (Gloda al Lamm Dour).

Claude la Chute d'Eau.

Mot-à-mot, le nom breton des cascades peut se traduire par "saut (de l')eau". Il habitait tout près d'une cascade naturelle, chose assez rare du fait de la morphologie géologique régionale. Et par ailleurs les habitations étaient, de préférence, construites sur des dégagements plats et assez facilement accessibles.

Lamm Ganti (Eujen Lamm Ganti).

Eugène Saute avec elle.

Ce "elle" ne doit pas tromper, il s'agit en fait d'un féminin à

sens de neutre.

Encore que... c'était un ouvrier agricole originaire de la région de Douarnenez, où on a traditionnellement le sang plus chaud. Et il était très porté sur la compagnie des femmes. Ceci étant bien sûr un doux euphémisme.

Dans ce cas *Lamm ganti* peut également être compris "saute sur elle", sans trop pousser l'expression. Il avait peut-être un certain style direct qui tranchait avec les habitudes locales.

Lañs (Katarin al Lañs).

Catherine le "*lañs*"

On appelle ainsi le treizième œuf à la douzaine qu'un commerçant soucieux de prouver à sa clientèle qu'il ne cherche pas à écorcher le consommateur ne manquera pas d'ajouter lorsqu'il aura mis juste le poids. Il va de soi que l'œuf n'est qu'un exemple, mauvais de surcroît, puisqu'on ne les pesait pas, que je sache.

Or Catherine ne mettait jamais de *lañs*, au contraire, elle insistait pour tout peser au gramme près.

Lapin Ours (al lapin Ours).

Si le mot français "lapin" a été emprunté tel quel dans le Léon, alors que les dialectes plus proches géographiquement des langues d'oïl ne l'ont pas adopté, le mot "ours", lui, a été emprunté uniquement dans le sens figuré d'une personne peu causante, qui ne fraye guère avec les autres. Quant aux animaux, ils ont disparu de Bretagne de longue date, et donc les occasions d'en parler.

Simple superposition de deux caractéristiques. "*Lapin*" connote la finesse en léonard, et il était également "*ours*"!

Lavreg (Louiz Lavreg).

Louise Pantalou.

Vers la seconde guerre mondiale, la première femme à avoir abandonné les robes, dans une des îles. Révolution autant mentale que vestimentaire et qui a été tout à l'avantage des femmes.

Le mot *lavreg*, dans plusieurs variantes, désigne le

"pantalon" dans plusieurs secteurs très séparés de la région bretonnante.

On le trouve, a contrario, dans un des rares noms de famille qui soit à l'évidence un surnom au sens créateur du terme : *Le Dilavrec*, c'est-à-dire "sans pantalon".

Legestr (al Legestr).

Le Homard.

Un écolier qui avait très mauvais caractère et une technique de combat en principe réservée aux filles : il pinçait.

Je ne sais pas si le pincement d'un homard est plus terrible que celui des autres crustacés d'une bonne taille, mais il est indéniable que ses pinces sont souvent d'une taille impressionnante par rapport à leur corps.

Leiz Korv.

"A bras le corps" est une approximation. Mot-à-mot la traduction est "plein (le) corps".

Expression favorite d'un habitant du pays Pagan quand il décrivait les énormes brassées de goémon qu'il prétendait ramener à chaque fois.

Il s'agit de la coupe du goémon d'hiver, où toute la population valide rentrait dans l'eau froide pour se tailler la part du lion des algues flottant dans la vague. Ceci afin d'assurer des rendements convenables dans les cultures.

Lefvaig (Katarin al Lefvaig).

Catherine le Petit Pleur.

Elle ne cessait de se plaindre et de pleurnicher à tout bout de champ.

Le mot *leñvaig* illustre une possibilité syntaxique du breton qui consiste à traiter un infinitif comme un simple nom auquel est permis l'adjonction du suffixe diminutif classique *-ig*.

Letanant ar Roh.

Le lieutenant de la Roche.

Celui-ci porte, à travers son surnom, le témoignage de deux circonstances de la Grande Guerre : les massacres de certaines batailles où les armées étaient beaucoup plus que décimées,

et l'héroïsme de certains comportements.

Il avait été nommé "officier au feu", après avoir pris, tous les officiers ayant été tués, le commandement de son bataillon, alors qu'il n'était que sous-officier. J'ignore s'il avait été effectivement nommé lieutenant par la suite, ou en avait simplement fait fonction.

Et il habitait dans une ferme dite *Ar Roh*.

Lez Ober (Salg Lez Ober).

Petit François Laisse Faire.

Apparemment incapable de la moindre décision autonome, il comptait sur les autres, ou les circonstances, pour décider à sa place.

Leur (Moris al Leur).

Maurice l'aire, à battre le grain en général, mais pas dans ce cas où elle semble avoir servi au séchage des *moued*, briquettes faites avec les restes de tannage et qui sont un excellent combustible.

Il avait fait construire une maison neuve sur une de ces aires. Celles-ci avaient l'avantage de présenter déjà une surface plane uniforme et durcie.

Lêz Bisig.

Babeurre.

L'un des travaux communs à presque toutes les femmes de la campagne vivant dans une ferme consistait à fabriquer le beurre à partir du lait des vaches de leur exploitation.

L'écémage du lait donnait deux sous-produits. L'un, le beurre, qui se vendait et servait à alimenter la famille en argent frais pour les objets que l'on ne fabriquait pas sur place, et à payer les fermages. L'autre, le babeurre, était un liquide apprécié pour la boisson et qui devait être consommé rapidement. En principe il ne faisait pas l'objet de commercialisation.

Surnom d'une vieille fille qui habitait une petite ville d'où elle écumait les fermes d'alentour à la recherche de babeurre à acheter.

Mot-à-mot, le nom local ici utilisé pourrait être traduit par "lait (de) chaton".

Lêz dous (Saig al lêz dous).

Petit François le lait "doux".

On appelle ainsi le lait frais entier, par opposition aux autres préparations et au babeurre, qui se caractérisent toutes par une légère aigreur.

Lui avait été donné parce qu'il avait été vu trayant les vaches de sa ferme à plusieurs reprises, ce qui était contraire à la répartition traditionnelle des travaux.

Même si le Léon ne connaissait pas le règne exacerbé des mâles, et la compétition entre eux, qui caractérisent certains groupes ethniques, il n'en reste pas moins vrai que l'on y acceptait mal la marginalité des habitudes, et que les plaisanteries à l'égard des hommes soupçonnés de féminité n'y étaient pas forcément plus fines qu'ailleurs.

Likoched (Salg al Likoched).

Petit François les Escargots (nom dialectal spécifique à une partie du Haut-Léon).

De même que l'absence des fromages, ce surnom pourrait servir à différencier les Bretonnants des autres citoyens hexagonaux, car il démontre a contrario que l'on n'en mangeait pas dans notre pays.

Saig en avait mangé, suite à un pari. Mais je n'ai pas pu avoir de précisions sur une éventuelle cuisson.

Par contre, il avait un autre surnom *Salg ar Regalls*, parce qu'il chiquait beaucoup, ce qui avait peut-être eu pour effet de faciliter l'absorption des gastéropodes.

Limonad (Salg al Limonad).

Petit François la Limonade.

Il en boit, ce qui n'est pas une rareté. Mais il ne la coupe pas d'un peu de vin. Libre à chacun d'en tirer les conclusions qu'il voudra, en sachant que la probabilité d'erreur est infime.

LIn GegIn.

Spergule.

C'est le nom scientifique d'une petite herbe qui se rencontre sous deux variantes. Dans le cas présent, c'est la plus petite, "spergula arvensis". Son nom breton pourrait être

traduit par "lin de geai", mais rien ne sert de théoriser là-dessus car d'une commune à l'autre le nom peut varier. Mon informateur en connaissait deux autres : *Lin Geyell* (?) et *Lin Geier* (Lin à mensonges).

Tout ceci n'a d'ailleurs rien à voir avec la raison véritable du surnom qui est simplement un jeu de mots sur la version bretonne orale de son identité officielle "Lan Gwegen" (Alain Guéguen).

Pratique rare en milieu rural traditionnel, où les noms de famille étaient peu utilisés, alors qu'elle est endémique dans les écoles.

Lipeleu.

Un écolier, pensionnaire dans une commune assez importante en regard de celle d'où il était originaire.

Ayant un jour à faire une composition française, à moins que ce ne soit une rédaction, ou une dissertation (là aussi l'inflation linguistique et le snobisme ont joué à plein), il avait écrit la phrase suivante : « La vache a lipé le veau ».

Celle-ci avait été lue à la cantonnade par l'enseignante et avait attiré sur lui les moqueries de ses camarades de classe. Vieille règle éminemment pédagogique d'après laquelle les colonisés sont souvent les pires colonisateurs.

En effet il avait utilisé la racine du verbe breton *lip(ad)*, au lieu du français "lécher".

Il ne faisait en cela qu'utiliser cette sorte de français bretonnalisé que l'on appelle *galleg saout* (français de vaches) et qui a sévi entre les générations monolingues bretonnantes et leurs petits-enfants monolingues francophones.

Lipig (Mari Lipig).

Marie Sauce.

A vrai dire, le mot *lipig* (formé de la racine précédemment vue, et de *-ig* ?) est utilisé en français du Léon car il désigne une sorte de sauce primitive qui n'a qu'un lointain rapport avec certains arts culinaires luxueux.

Il s'agissait plus simplement de beurre ou de lard mis à fondre sur des préparations chaudes, en particulier le *fars* du *kig ha fars*.

Une restauratrice d'un petit bourg du bord de la mer avait été ainsi surnommée par des maçons de Landerneau, sans doute à moitié francisés, parce qu'elle accompagnait leurs repas de fréquentes invitations à reprendre du *lipig*.

Le sumom avait survécu à la fin de la construction de la villa, et était resté sur la brave femme.

Lokig.

Petite Cabane.

Il avait construit une multitude de petits abris dispersés sur sa ferme. Ceci est tout à fait contraire à la répartition traditionnelle des éléments architecturaux dans une ferme léonarde : regroupés autour de trois ou quatre bâtiments principaux.

Loen (BI al Loen).

Jean-Marie l'animal.

En fait, le mot *loen* s'est spécialisé dans le Léon. Il y a presque perdu le sens original d'animal préservé dans d'autres dialectes, et en est venu à désigner l'animal par excellence : le cheval. Ceci est vrai au pluriel et au singulier malgré la subsistance du pluriel divergent *kezeg*.

C'est évidemment dans ce sens restreint que *BI* avait été surnommé eu égard à sa force physique dont les chevaux de labour étaient le symbole principal. Voir l'expression classique *eur marh labour* (un cheval (entier) de travail), servant à faire compliment à quelqu'un de sa force et de sa résistance.

Loerou ruz (al Loerou Ruz).

Les Bas Rouges.

Surnom d'un intermédiaire de mariage amateur, fonction sociale épisodique dans laquelle certains finissaient par acquérir quelque réputation.

A la différence des autres zones dialectales où on les appelle *bazvalan* (bâton de genêt), le symbole local en était le port de bas, ou de chaussettes, rouges.

Nous sommes vraisemblablement dans le cas où une seule personne avait fini par s'être spécialisée dans un certain secteur géographique.

Logoter.

Chercheur, ou chasseur, de souris.

J'ai entendu plusieurs explications à ce sumom, mais la plus circonstanciée, la plus probable, est la suivante.

Elle nous ramène, tout d'abord, à l'époque où, dans la campagne léonarde, on travaillait le lin récolté sur place. Partie de ce travail se faisait pendant la veillée, en hiver, et, autant pour épargner le combustible que pour la plaisir de la compagnie, plusieurs maisonnées se réunissaient chez l'un ou l'autre. Les corvées ne s'en faisaient que plus agréablement.

Un soir, la veillée se passait chez ses parents, alors qu'il était encore très jeune et aussi très timide. Il était allé se cacher sous un lit-clos, espace redoutable également, qui, lorsqu'il ne servait pas à mettre du bois de chauffe ou des pommes de terre, était laissé aux araignées et aux souris. Et il n'avait pas voulu en sortir.

Ce qui fait qu'on s'était mis à le plaisanter, à l'interpeller à intervalles réguliers, en lui demandant : " A 'ta! 'Peus *ket paket logod a-walh?*" (allez, tu n'as pas encore attrapé assez de souris?)

Le mot *logoter* est du type que nous verrons avec *merheter*. C'est également le nom du faucon crécerelle (*falco tinnunculus*) dans une partie du Léon.

Lonker e zizun.

Avaleur (de) sa semaine.

Ivrogne dont la soulerie hebdomadaire mettait à sec les finances.

Lost aour.

Queue d'Or.

Le mot *lost* a subi la même extension de sens que son équivalent français.

Grand consolateur des féminités solitaires d'une communauté où les circonstances économiques ne les habituent que trop au veuvage technique.

Lost Hir (Chamar Lost Hir).

Jean-Marie Queue Longue.

Ne faisait que porter le surnom de son père, situation très fréquente, que celui-ci s'était acquis par le port d'un complet à queue de pie, dans des circonstances que j'ignore.

La confusion éventuelle n'est pas le fait du hasard.

Loued Koz (al Loued Koz).

Le vieux moisi.

Le sens premier de *loued* est "gris", la couleur. Puis, par extension, il a pris le sens de moisissure, après quoi, ou simultanément, le mot français "gris" a été emprunté pour désigner la couleur.

Un jour où son vêtement extérieur avait été trempé, il avait été obligé de le retourner au cours du séchage, donnant ainsi aux autres l'occasion de constater que l'intérieur en était moisi.

Lousod ar Boderez.

Le Lousot de la Poterie.

Monsieur Lousot était le médecin de Landivisiau à une époque où cette fonction rare jouissait d'un très grand respect. D'autant plus grand qu'on y faisait très peu appel. Il était également connu dans les campagnes avoisinantes, bien qu'on ne l'y fit venir qu'encore plus rarement.

Quant à la Poterie, dont il faut préciser qu'il y en avait deux, l'une à Landivisiau, l'autre dans la commune voisine de Guiclan, c'était un milieu humain à part. Il s'agissait de communautés fermées de potiers, qui vivaient et se mariaient entre eux, et travaillaient l'argile extraite sur place.

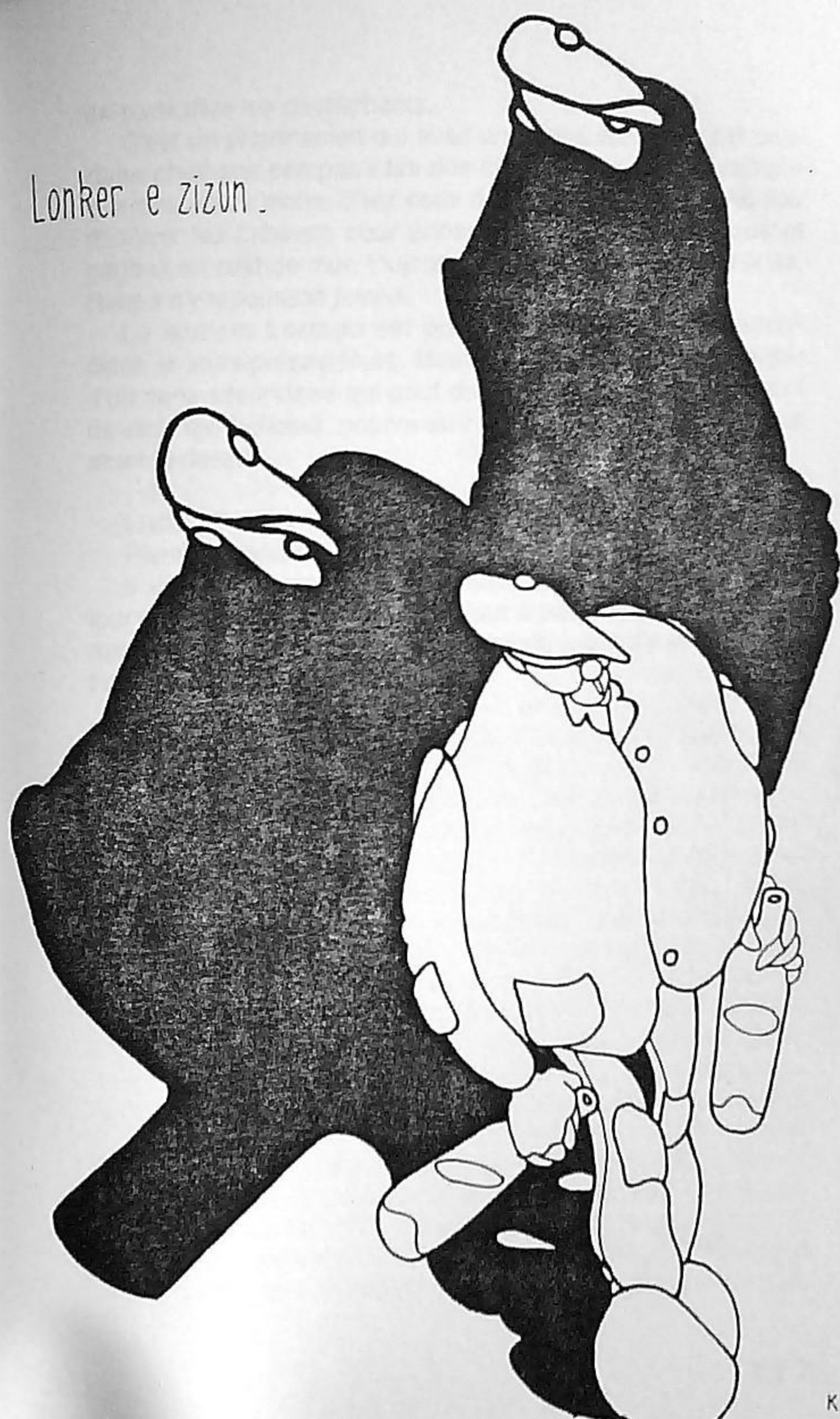
Le Lousot de la Poterie était une femme qui avait grande réputation de guérisseuse et de connaissance des simples.

Louzou.

Autre mot au champ sémantique trop vaste pour être traduit par un seul mot français. C'est ce qui fait qu'il se maintient encore dans le français régional.

Le sens le plus fréquent, celui à quoi il est fait appel ici, est celui de "remèdes", mais un deuxième sens intervient, par jeu de mots intentionnel, celui de "produit de traitement agricole",

Lonker e zizun.



en particulier les désherbants.

C'est un pharmacien qui avait une habitude tout à fait courante chez ses compatriotes des classes laborieuses campagnardes, mais moins chez ceux de sa classe sociale. Au lieu d'utiliser les cabinets pour uriner, il sortait de sa boutique et gagnait un coin de mur, toujours le même. Et, à l'instar d'Attila, l'herbe n'y repoussait jamais.

Le surnom *Louzu* est potentiel pour tous les pharmaciens et leurs préparateurs. Mais tout surnom peut se charger d'un sens secondaire qui peut devenir primordial dans l'esprit de ceux qui l'utilisent, pourvu qu'il y ait une sorte de consensus muet là-dessus.

Ludu (Pèr al ludu).

Pierre la Cendre.

Il aidait les femmes du village dans un travail en principe de leur ressort exclusif : retirer d'un four à pain les cendres après que le combustible y ait chauffé les murs, avant d'y enfourner le pain à cuire.

M

Mab e vamm.

(Le) fils (de) sa mère.

Il n'était pas de bourg ou de petite ville où chacun ne connût tout le monde, d'abord à titre d'extension des parents, puis en tant qu'individu. Système sécurisant mais qui exigeait de constantes remises à jour du fichier mental au fur et à mesure des mariages et surtout de la croissance des enfants.

Celui-ci avait, dans sa tendre enfance, été interrogé de façon très directe par des adultes, dont la question avait été : *mab da biou out-te?* (le fils de qui es-tu?)

A quoi il avait répondu sans y voir drôlerie "d'am mamm" (de ma mère).

Il ne faut pas voir là une femme dominant son mari, même si c'était le cas. Mais en fait la conséquence d'un jeu social auquel se livrent toutes les parentés devant un bambin, à savoir à qui d'entre eux il ressemble.

Et celui-ci avait dû entendre l'expression unanime qui le prononçait sans le moindre doute "fils de sa mère".

Mab prodig (ar Mab prodig).

Le fils prodigue.

Surnom éminemment datable, et le jour précis de son départ s'en trouverait même dans la presse régionale de l'époque.

Il avait tenu le rôle principal dans une pièce de ce nom, jouée dans la commune de St Martin des Champs en février 1899. La pièce avait été écrite sur commande, et mise en scène par le vicaire de la paroisse de St Martin. Celle-ci, qui touche Morlaix, avait connu la longue tradition de théâtre

bretonnant de cette ville.

Précisons que ce genre de surnom, assez fréquent dans ces circonstances, trouve souvent son origine entre les comédiens eux-mêmes qui, au fil des répétitions, prennent l'habitude de s'entendre appeler d'un autre nom, en particulier par le metteur en scène lui-même qui claironne ce surnom en puissance sans la moindre hésitation. Plusieurs exemples contemporains en existent dans les jeunes troupes théâtrales bretonnantes du Léon depuis les années 1975.

Mab va hoar.

(Le) fils (de) ma sœur.

Elle se refusait à prononcer le mot *niz* (neveu) pour une obscure raison que la tradition orale n'a pas retenue.

Et c'est elle-même que l'on surnomma ainsi.

Madahad.

Une femme du pays Chelgenn qui s'était mariée dans une contrée voisine.

Ainsi appelée à cause de sa prononciation chelgenn de l'expression *mad avad* (bien / bon, cependant) / pourtant) qui n'est pas par ailleurs d'une utilisation fréquente.

Par jeu de mots son mari s'était habitué à lui répondre *fall al lapin* (mauvais le lapin, c'est-à-dire "le lapin est mauvais"), ce qu'elle n'avait pas compris de suite et avait valu au dit mari d'être surnommé à son tour *Fall al lapin*.

Le jeu de mots porte sur l'expression *mad ahad* qui peut être comprise de deux façons. Celle qui ne se pratique qu'en pays Chelgenn, que nous avons vue. Et, par fausse coupure, *Mad ahad* se prononce comme *Mad ar had*, en français "bon le lièvre" (le lièvre est bon).

Ma Doue.

Mon Dieu.

Presque trop beau pour être vrai, et pourtant c'est bel et bien un recteur (du Relecq Kerhuon) que l'on appelait ainsi, parce qu'il prononçait fréquemment ces mots.

L'expression est très courante en breton parlé, tant du Léon que d'ailleurs, mais sa spécificité est due à l'utilisation de

l'adjectif possessif cornouaillais (et trégorrois) *ma* au lieu de *va* dans la presque totalité du Léon.

Ce qui laisse à penser que le brave homme était Cornouaillais. La règle qui voulait que la Cornouaille soit pourvue en prêtres léonards et le Léon en instituteurs cornouaillais, et par sous-entendu qu'on ne trouvait pas de prêtres cornouaillais en Léon (puisqu'ils ne suffisaient pas à remplir les postes chez eux) s'en trouve quelque peu démentie.

Malkus (Saig Malkus).

Petit François Malchus.

Réminiscence religieuse : Malchus est le personnage à qui Saint Pierre avait coupé une oreille au moment de l'arrestation de Jésus-Christ.

Saig avait de même la partie externe d'une oreille manquante.

Maleton (Chob Maleton).

Chob exerçait un métier assez courant dans la région de Landivisiau, réputée autrefois pour ses tanneries autant que pour ses chevaux.

Le *maleton* (du verbe *mala*, moudre) faisait travailler un moulin à tan où les écorces de chêne, découpées dans la région immédiate, mais aussi en Cornouaille, étaient émiettées. Cette poudre d'écorce était un élément primordial dans le processus de fabrication du cuir, à partir des peaux d'animaux, puisqu'elle contient le tanin qui rend les peaux imputrescibles.

Maltouter (ar Maltouter).

Le Douanier.

Ne l'était pas, bien entendu. Il passait de longues heures à se promener sur le bord de la mer, et inspectait tout ce qui l'intriguait. Précisément le comportement professionnel de ces douaniers pour lesquels avaient été aménagés les chemins côtiers qui portent leur nom.

Mamm (ar Vamm).

La mère.

Tenancière d'un bistrot à l'importance extrême : il était situé

immédiatement sur le port d'une île. Etape obligée des marins, qu'ils soient de retour ou en partance. Elle tenait donc une grande place dans la société îlienne, à l'instar de *Maryann an Dizro* que nous avons déjà rencontrée et qui habitait une île voisine.

Mamm ar chas.

(La) mère des chiens.

Elle en avait toute une bande dont elle s'occupait beaucoup plus que ne le faisait de leur unique chien la plupart des gens de la campagne.

Mamm Breiz.

(La) mère (de la) Bretagne.

Une religieuse enseignante dans une école secondaire privée. Dans les années 70 elle y était chargée en particulier des cours de breton. L'existence semi-clandestine de ceux-ci ne lui amenait qu'un public clairsemé mais d'un enthousiasme plus grand que celui de la moyenne des élèves de langues étrangères. Surnom presque affectueux qu'utilisaient entre eux les élèves des cours de breton.

Mamm Goz.

Grand-mère.

Dans la maison de retraite pour prêtres âgés de St Pol de Léon à la fin du 19ème siècle. C'était un des ecclésiastiques pensionnaires, à cause de sa physionomie.

Les prêtres formaient entre eux une micro-société assez fermée, et qui de ce fait possédait un certain nombre de surnoms non divulgués à l'extérieur. Ils se connaissaient entre eux et avaient l'habitude de se fréquenter à maintes occasions.

Maner (Herve ar Maner).

Hervé le Manoir.

La maison d'habitation de sa ferme était appelée ainsi à cause de son aspect plus cossu, plus recherché, que l'ensemble du voisinage.

Mann Gouzoud a rez.

Rien tu sais (sous-entendu "tu sais quoi").

Surnom au cercle d'utilisation assez restreint : les clients d'un bistrot de campagne qu'il fréquentait avec assiduité.

Nombre d'habitues de ce genre d'établissements, ici comme ailleurs, y consomment toujours la même chose. Au bout d'un certain temps, le tenancier sait quoi servir et n'attend plus une inutile commande. Certains clients par contre s'obstinent à répéter une formule devenue rituelle.

C'est ce que faisait celui-ci.

Il serait exagéré d'en faire une analyse psychologique trop poussée, mais remarquons tout de même ceci. La question est en breton *Petra 'po?* (et en français régional "qu'est-ce que tu auras?" par traduction). Le premier élément de son surnom est donc contradictoire avec le second. Sa réponse se décompose en deux temps. D'abord il disait ne rien prendre, puis il faisait appel à la mémoire du bistrotier. Le tout en un seul souffle.

Mao (Saig ar Mao).

Petit François Le Mao.

Ce surnom fait appel à deux éléments à première vue très séparés. Le nom du leader communiste chinois Mao Tsé Toung, et une sorte de verre sans pied que l'on nomme localement *eun tougn*, à cause de sa forme sans angles. Le mot *tougn* est l'équivalent du français désuet "camus".

Et un jour un farceur qui se trouvait au bistrot avec Saig avait prononcé la phrase historique suivante : "*Setu Mao hag e dougn*" (Voici Mao et son "toug").

Maousi.

Un des principaux agents de francisation des bretonnants était l'armée française. Pour la plupart d'entre eux, ils se trouvaient pour la première fois confrontés à un univers monolingue francophone qui rejetait totalement leur langue, alors que les commerçants locaux et autres classes moyennes, en faisaient usage quand cela allait dans le sens de leur intérêt.

Le mal était moindre lorsqu'ils constituaient la majorité, mais en position de minorité, tout était fait pour les décourager de parler breton entre eux. La grande arme de la culture française

humaniste était en fait la moquerie, souvent non-exempte de sadisme.

Ce fut donc une découverte des bretonnants, lorsque des milliers d'entre eux furent prisonniers en Allemagne, pendant la seconde guerre mondiale, que de se rendre compte de la facilité avec laquelle ils se mettaient à l'apprentissage de l'allemand, laissant très loin derrière eux la grosse majorité des ces monoglottes dont seule l'ignorance justifiait la morgue.

Celui-ci avait été prisonnier, pendant la Grande Guerre, et de retour au pays s'était vanté de ses capacités en allemand. Le problème fut que, pour illustrer ses connaissances, il ait fait chaque fois appel au même mot allemand, dans une version dialectale, à savoir le mot "souris".

Maout (Chob ar Maout).

Joseph le Bélier.

Ce mot a en breton des connotations qu'il n'a pas en français. Un bélier était en effet l'enjeu des tournois de lutte dite bretonne. Et même là où la lutte formelle ne s'est pas maintenue, l'expression *eet eo ar maout gantañ* (le bélier est allé avec lui) signifie toujours que quelqu'un a gagné, en quelque circonstance que ce soit.

Il était une bande de gamins qui jouaient, et le jeu les avait amenés devant un ancien. Celui-ci avait demandé au plus bruyant d'entre eux, au chef de la bande, qu'il ne connaissait pas, qui il était. A quoi il avait répondu *Kaourig*, en français "petit Corentin".

Sur ce, le vieillard s'était arraché quelques poils de la poitrine et, les tenant sur son pouce tourné vers lui, avait craché dessus. Puis, appliquant le tout sur la poitrine du gamin, avait dit "*Bremañ 'vo greet Chob ar Maout diou ouzit*" (désormais c'est Joseph le Bélier qu'on l'appellera). Et sa prophétie s'était immédiatement réalisée.

Mystification d'un vieillard farceur inventant à chaud une manière de rite païen, ou réutilisant des éléments culturels plus anciens? Le mystère demeure et celui-ci est le seul cas de son genre que j'ai recueilli, mais il est très précisément authentifié.

Maoutou (Jan ar Maoutou).

Jeanne les Béliers, avec un pluriel régulier non-classique, par opposition à la forme *meot* traditionnelle tombée en désuétude.

Une bonne de recteur originaire de l'île d'Ouessant. Or le surnom collectif des Ouessantins est précisément "les Moutons", à cause de l'élevage intensif qu'ils en faisaient. Surnom utilisé de façon insultante par leurs plus proches voisins, et concurrents, de l'île de Molène, appelés eux-mêmes *Skreved* (les mouettes), car Molène est de superficie très réduite et seules les activités maritimes permettent, de tout temps, d'y vivre.

Marher doriou.

Le metteur de portes sur leurs gonds.

Exemple de plus grande concision lexicale du breton par rapport au français. Il ne faut pas davantage en tirer de conclusion quant à la supériorité du breton que les fanatiques du français ne devraient le faire, dans le cas contraire, s'ils avaient quelque humilité. Que signifie vanter une langue et ses mérites supérieurs quand c'est la seule qu'on connaît correctement et que l'on n'a que trop peu d'éléments comparatifs?

Le verbe *marha* veut donc dire "mettre une porte, ou une fenêtre, sur ses gonds". La précision "*doriou*" (portes) se contente de suggérer une inutile répétitivité à cette belle image.

Surnom d'un homme aux yeux complètement chavirés, l'un regardant en haut et l'autre en bas, chacun sur un axe différent.

Marhou (Blél ar Marhou).

Gabriel les étalons.

Il en élevait, activité dont sa famille avait déjà une longue expérience et qui avait une importance considérable dans un pays où le moindre paysan avait l'espoir d'améliorer son état s'il avait de la chance avec ses chevaux, chance qu'il était possible d'aider.

Il n'est que de visiter certaines écuries aux murs recouverts de plaques commémoratives de concours pour se rendre compte du succès des chevaux bretons antérieurement à l'arri-

vée massive des tracteurs.

Marchosi (Pier Marchosi).

Pierre Ecurie.

Simple déformation facétieuse du nom de famille d'un jeune Corse, nom se terminant en "-i" et ne rappelant que de très loin *marchosi*. Il était venu s'établir sur la côte Nord vers la fin du 19ème siècle, et s'y était construit une très solide réputation du fait de ses talents de cordonnier.

Ce n'est pas lui que l'on avait surnommé ainsi, mais un jeune apprenti nommé Pierre. Tout d'abord on l'avait surnommé en accolant à son prénom le nom de famille de son patron : pratique qui rappelle celle qui permit à des centaines d'anciens esclaves noirs de se voir attribuer un nom à l'européenne. Et c'est seulement alors que la déformation avait eu lieu.

Marichal taoñwarh.

Maréchal (-ferrand) (de) tourbe.

Surnom moqueur traditionnel de tous les forgerons en Léon, utilisé amicalement le plus souvent lorsque l'on voulait suggérer par facétie qu'ils ne valaient rien dans leur métier.

L'insulte consiste à attribuer au feu de leur forge de piètres qualités que l'on met sur le compte du combustible bon marché qu'ils utilisaient : la tourbe. Celle-ci ne permet en aucun cas les températures de chauffe du charbon, paraît-il. Mais à la différence de celui-ci, on trouvait de la tourbe sur place, ou presque. Or, un feu médiocrement chaud rend beaucoup moins malléable le métal à forger.

Stabilisé ici sur un d'entre eux qui utilisait effectivement de la tourbe, quand il ne faisait que des travaux assez grossiers, tel que cercler les roues de charrettes.

Marl Flao.

Marie malpropre, ou "désordonnée".

Ancêtre d'une des rares catégories de surnoms à avoir prospéré en milieu urbain contemporain, à savoir les noms de personnages connus dont l'image est diffusée en particulier par la télévision.

Le personnage de *Marl Flao* avait été popularisé jusqu'à il

y a peu par les *taolennou*, grands tableaux didactiques par lesquels les prêtres expliquaient aux fidèles la religion d'une manière assez simpliste et fort grossière, faisant beaucoup appel au sensationnel. Ils étaient promenéés d'une "mission" à l'autre, celles-ci ayant lieu en principe tous les dix ans dans chaque paroisse.

Mari Flao était donc le symbole de l'absence des vertus domestiques considérées comme éminemment recommandables à enseigner aux jeunes filles.

Utilisé ici de façon purement facétieuse par les jeunes gens d'une commune maritime sur une jeune fille qui leur servait en quelque sorte de bouc émissaire, et dont les défauts ne semblent avoir égalé que de très loin ceux du personnage de l'iconographie religieuse à sensations.

Mari Vorh er puñs.

Il semble y avoir confusion entre deux personnages au caractère plus ou moins légendaire.

Le premier est en fait une expression commune, *Mari Forh* (Marie fourche) qui désigne en fait n'importe quelle souillon, et est équivalente de *Mari Flao*.

Le second est *Mari Vorgan* qui est un des noms donnés aux sirènes en breton, encore qu'il ne faille pas les imaginer sous les traits que leur attribue la culture grecque.

Selon l'hypothèse choisie, la traduction diffère donc considérablement. En prenant la plus pittoresque, on pourrait proposer : "la sirène dans le puits".

Mais il ne faut pas y chercher autre chose qu'une lubie d'enfants. Ce surnom s'utilisait à l'intérieur d'une famille, nombreuse comme il se doit, où chaque enfant avait le sien. Ceci semble avoir été assez fréquent mais est de l'ordre des surnoms guerriers que se donnent entre eux les petits garçons : ils franchissaient très rarement le seuil de l'âge adulte.

L'éventuelle "confusion" entre les deux expressions peut très bien être consciente.

Marteze (Adrian Marteze).

Adrien peut-être.

Si mes informations sont exactes, c'était là son "mot" fami-

lier, sa devise et sa philosophie existentielle en eun résumé court, une sorte de possibilisme fondamental aux multiples conséquences éventuelles.

Mais n'oublions pas que l'étude des surnoms est par essence le domaine de l'invérifiable, où toute hypothèse sur laquelle se crée un consensus finit par prendre une réalité qui a quelque poids ethnographique.

Martolod (ar Martolod).

Le Marin.

Il l'avait été, c'est-à-dire qu'il avait fait son service militaire dans la marine de guerre française. Or, dans le fin fond de la Montagne, aux confins de la Cornouaille, c'était là une rareté, accentuée sans doute par les récits qu'il avait dû en ramener.

A peine un surnom, sinon que toute la descendance, et présentement la quatrième génération, est appelée "la famille du marin", et que le surnom est individualisé par adjonction du prénom, pour chacun d'entre eux.

Martolod (Nen ar Martolod).

"Nène" le marin.

J'ignore si *Nen* est une forme parlée de son prénom, dans ce cas je ne sais pas lequel, ou s'il s'agit du mot générique qui dans certains usages bas-léonards, et par extension en français de Brest, peut désigner ainsi toute femme d'un certain âge (voir le roman : "Nenn" Jani, de Roparz Hemon).

Ce qui est absolument avéré est que nous avons affaire à un des personnages les plus hauts en couleur de l'histoire récente de l'île d'Ouessant. On y dit qu'elle fut la seule femme inscrit maritime de France et de Navarre en son temps. Les anecdotes que l'on raconte sur elle laissent entrevoir une certaine solidité et un grand courage qui ne pouvaient que se confirmer à la fréquentation de fonds riches en poissons mais éminemment dangereux.

Marvaillou (Roz ar Marvaillou).

Rose les "marvaillou";

Mot au vaste champ sémantique, qui n'est peut-être pas étranger au français "merveille". L'utilisation la plus quotidienne

en est tout simplement "conversation", mais son sens peut aller jusqu'à "conte, légende". Dans le sens de conversation, il a des connotations très positives de propos détendus entre amis, dont le plaisir de la parole pour elle-même est loin d'être absent.

Il semble que Rose ait été une bavarde infatigable disposant d'un choix de sujets de conversation plus vaste que la moyenne et n'hésitant pas à y avoir recours. Ce que certaines de ses commères trouvaient gênant lorsqu'elles avaient quelque préparation culinaire, ou leur lessive, sur le feu.

Maryannig.

Petite Marie-Anne.

Prénom tout à fait ordinaire, n'eût été le sexe de son attributaire involontaire.

C'était un écolier qui avait pour maîtresse, d'école va sans dire, une certaine "Maryannig". Il en était chouchouté et bien vu que c'en était indécent, et comme de juste ne jurait que par elle.

Le fait qu'il fût étranger à la commune où il était scolarisé ne devait pas arranger les choses.

Mater Dolorosa.

Traduire ou ne pas traduire? Si les Bretons dans leur ensemble sont francisés de fraîche date, notre langage "pataud", comme un auteur français avait trouvé bon de le qualifier, ne nous empêchait pas d'avoir accès à d'autres langues à réputation culturelle supérieure internationalement. Et d'aucuns avaient quelques connaissances de latin, ne serait-ce que parce qu'il est désagréable de répéter sans comprendre une liturgie longue et variée.

D'où la présence de cette expression latine dans notre paysage culturel catholique, et de plus longue date que les "lipleu" et autres "brefdefbref".

Cette Mère Douleureuse était une brave paysanne qui se prenait au sérieux et était très consciente du "qui tollis peccata mundi" sans en être vraiment sûre. Elle affectait un ton doctrinal dans ses propos, accompagnés d'un penchement de côté de la tête du plus bel effet, pris sans doute à un élément

de la statuaire religieuse locale.

Ma teu (Pèr Ma Teu).

Pierre s'il vient.

Nombreux étaient les jeunes gens à rester célibataires chez leurs parents puis chez celui de leurs frères et sœurs qui prenait la succession de l'exploitation familiale.

Certains le faisaient par amour déçu, d'autres finissaient pas se marier sur le tard.

Au départ de ce surnom était une jeune femme qui passait insensiblement de l'état de jeune fille à celui de vieille fille. Elle ne semblait pas être un mauvais parti et n'était pas moins travailleuse qu'une autre. Mais tous les efforts pour lui proposer des maris à sa convenance étaient vains.

Lassé de ce petit jeu, quelqu'un de la famille avait décidé de prendre les choses par l'autre bout et de lui demander quel garçon elle accepterait. Et elle avait fini par avouer le prénom du garçon en question en ajoutant "... *ma teu*", c'est-à-dire "s'il vient... me demander", puisqu'il était hors de question qu'elle lui fasse des avances.

L'histoire ne dit pas si ces deux-là se marièrent, mais l'homme en attrapa un surnom définitif dont l'adoption laisse deviner que le mariage ne se fit pas.

Me da laho.

Je te tuerai.

Surnom vengeur, à la syntaxe désuète : les formes courtes où l'adjectif possessif (ici *da*) est utilisé comme pronom personnel complément ne se pratiquent plus en breton du Léon actuel. Elles y ont été remplacées par des prépositions conjuguées à la géographie syntaxique très différente. Ainsi on dirait désormais "*me 'laho ahanou'*". Incidemment il est possible que l'archaïsme linguistique même de la formule ait été une des raisons de l'adoption du surnom.

Donné dans la région de Lesneven à un mendiant sur lequel un propriétaire peu charitable avait lâché son chien. Or il faut bien dire que les chiens des fermes étaient souvent de solides molosses qui avaient une fonction très différente de celle, décorative et sentimentale, du chien de *Janig ar HI*

Brao. Le mendiant en avait fait douloureusement l'expérience.

Il s'était alors laissé aller à la colère et avait crié à plusieurs reprises la phrase en question qui avait dû être entendue par d'autres.

Ce genre d'agissements à l'égard des mendiants était contraire à la civilité bretonne en général. Pourvu qu'un mendiant ne revienne pas trop souvent, il était assuré d'un peu de pain ou de lait dans chaque maison, sauf pénurie grave.

Me 'gav (Mari me 'gav).

Marie Je trouve.

Situation similaire à celle que nous avons vue dans la genèse de *Pèr Ma Teu*. Bien que les circonstances en soient un peu imprécises, la base en est encore une jeune femme que l'on cherchait à marier.

Mais celle-ci dédaignait tous les partis qu'on lui présentait, ou plutôt qu'on lui suggérait, car il n'était pas question de froisser quiconque par un refus direct.

Quels que soient donc les détails, elle avait affirmé, utilisant l'expression *me 'gav*, qu'elle n'aurait aucun mal à trouver un mari à sa convenance le jour où elle se déciderait.

Sur ce point il semble bien qu'elle se soit trompée et que le surnom soit une sorte de vengeance des jeunes gens de sa génération, blessés de sa suffisance à leur égard.

La syntaxe de *me 'gav*, avec sujet rejeté en première place n'est pas, comme en français, neutre, sauf dans quelques expressions figées.

Le breton a une syntaxe d'une grande souplesse et le fait de mettre le sujet en premier accentue l'orgueil de la remarque. Dire *me 'gav*, c'est presque sous-entendre que les autres, elles, ont du mal à trouver.

Me 'gav din.

"Je pense", ou "je crois".

L'expression figée dont elle parsemait ses conversations.

Megin goz (ar Vegin goz).

Le "vieux soufflet" (de forge), sur lequel l'apprenti passait des heures à tirer puisque lui seul permettait au feu de forge

d'atteindre des températures encore plus élevées.

Surnom d'une vieille femme, certains la disaient asthmatique, d'autres qu'elle était toute en méchanceté, d'où l'image de l'instrument qui attise le feu.

Melhwed (Pèr ar Melhwed).

Pierre les limaces.

Passait de longues heures à en ramasser pour les vendre. Mais j'ignore l'utilisation que ses clients en faisaient.

Mem

Le petit dernier d'une famille de Julots. Il passe pour avoir été très conscient de son rang social. Mais là encore deux explications divergentes m'en ont été données.

La première est qu'il appelait ainsi sa mère, au lieu du *mamm* commun pour se distinguer.

La seconde est qu'il écrasait de son mépris les gens dont il n'était pas l'égal et allait répétant pour expliquer cette attitude : "*Me fell din ober darempred gand tud dioh ar mem kalite*" (je veux n'avoir affaire qu'à des gens de la même qualité (=que lui-même)).

Le français ayant eu la valeur snob que l'on sait, il semble avoir dit "*mem kalite*", là où le breton dit en principe "*memez kalite*", encore que l'un comme l'autre ne soient que deux versions du même mot. Cependant lui choisissait le mot français tel quel, sans bretonnisation.

Me 'm-eus.

Moi j'ai.

Un paysan qui lui aussi souhaitait écraser ceux qui pouvaient être tentés de se comparer à lui.

Quelle que soit la conversation, dès qu'on venait à parler d'un outil ou d'une machine nouvelle, il intervenait péremptoirement pour dire "*me 'm-eus...*"

Certains secteurs du Léon, et surtout la région de St Pol, sont réputés pour ce genre d'attitudes et leur propension à classer les gens selon leurs possessions matérielles. Le reste : valeur morale et humaine, ne semble intervenir que d'une façon très accessoire.

Mênig falz (ar Mênig falz).

La petite pierre à affuter.

Assez belle créativité dans la métaphore. On appelait ainsi la femme d'un homme très grand et carré parce qu'elle était toute menue. Ceci leur amenait quantité de regards amusés lorsqu'ils se promenaient l'un au bras de l'autre.

La pierre à aiguiser était placée par les faucheurs dans une corne de vache évidée portée à la ceinture, voire un peu plus haut sous l'aisselle.

Mêr brezoneg (ar Mêr brezoneg).

Le Maire bretonnant.

L'auto-dénigrement collectif et la honte des racines de l'identité sont une constante des pays mentalement et culturellement colonisés, ce qui, à tout le moins, est le cas de la Bretagne bretonnante. Tout a été fait pour rejeter la bretonnité dans les ténèbres de la négativité et de l'inadéquation au monde dit moderne.

Ne nous étonnons pas que ce surnom soit insultant. Un maire qui ne savait pour ainsi pas le français au début du vingtième siècle était regardé avec suspicion par bon nombre de ses administrés, qui le soupçonnaient de la plus noire incapacité. Il passait pour être le jouet des riches.

Dans certaines régions, celle de Landerneau en particulier, il suffisait qu'un monsieur non-bretonnant soit élu au Conseil pour être sûr d'être maire. Ce qui dans la perspective d'une administration qui ignorait volontairement la langue de ses administrés se comprend d'ailleurs très bien.

Dans d'autres secteurs les réunions de Conseil se font en breton et il en est ainsi depuis qu'il y a des Conseils municipaux. Mais à chaque élection leur nombre diminue, désormais.

Mêr Kallag.

Le maire de Callac.

Un maquignon du pays Chelgenn qui, ayant affaire dans la région de Callac, n'avait pas hésité, pour les besoins de la cause, à se prétendre maire dans sa commune. Ceci lui donnant une respectabilité plus grande.

Le problème pour lui est que peu de temps après un de ses

compatriotes était passé dans la même région et en avait ramené l'anecdote.

Les maquignons allaient souvent fort loin, et la région de Callac en particulier jouissait d'une certaine réputation auprès d'eux, à cause de la facilité avec laquelle on y menait à bien des transactions tout au profit du marchand. Alors que d'autres régions étaient le théâtre d'interminables palabres.

Merhetaer (Bastlan ar Merhetaer).

Sébastien le Coureur de filles.

Exemple de concision linguistique par rapport au français que ce surnom d'un coureur de jupons réputé. Le mot est formé avec le pluriel de *merh(ed)* "fille(s)", par adjonction d'un suffixe "-ta" qui connote les activités de chasse et de cueillette en général. Ce suffixe est très utilisé, ainsi dans *pesketa* (*pesked*, poissons) : pêcher, ou dans *keuneuta* (*keuneud*, bois de chauffage) : faire provision de bois de chauffe.

Merzer (Saig ar Merzer).

Petit François le martyr.

Constamment à se plaindre des innombrables malheurs qui faisaient de sa vie quotidienne une course d'obstacles.

Mestr (Cheñig ar Mestr);

Jeannot le Maître.

Double calembour puisqu'il était ouvrier agricole, ou journalier, selon l'embauche, et que son nom de famille était *Mevel*, en français "domestique, valet", en particulier de ferme.

Or quel que soit le rapport social réel entre son employeur et lui, il avait pris l'habitude de commander tout le monde et de donner des recommandations si péremptoires que certains y voyaient des ordres.

Mestr toud (ar Mestr toud).

Le Maître de tout, ou de "tous".

Ne l'était en aucune façon, mais il avait une belle carrure d'athlète et une force physique considérable. Passait pour être l'homme le plus fort d'une commune très peuplée à une époque où les travaux susceptibles de développer les qualités

physiques des hommes, et des femmes, ne manquaient pas.

Metrig (Mon ar Metrig).

Maryvonne le petit mètre.

Une toute petite bonne femme. Et là encore il n'est que d'observer la moindre photo de mariage prise entre les années 1930 et 1970 pour apprécier les progrès considérables dans la taille des Léonards, comme des habitants de la plupart des pays européens, je présume. L'alimentation peu variée et le travail dur se chargeaient de stopper la croissance de la plupart des adolescents.

Metro.

Il s'agit bien du moyen de transport en commun dont la France entière se doit d'être fière, puisqu'elle y contribue financièrement, même si l'usage en est réservé à l'élite géographique que l'on sait.

Une vieille femme habitant le bout d'un des rares bourgs étirés au long d'une route, que l'on trouve en Léon. Sa sœur invalide habitait à l'autre bout, et **Metro** faisait l'aller-retour à longueur de journée pour s'en occuper.

Mildiou (Bon ar Mildiou).

Yvon le Mildiou.

Cette maladie est bien connue dans le Léon où elle touche en particulier les pommes de terre qui, depuis leur arrivée (voir **Eskob ar patatez**) sont une des bases de l'alimentation régionale.

Et vous savez comment se passe ce genre de choses : en l'espace de quelques mois, "tout le monde" se met à utiliser un mot qui était inconnu jusqu'alors, dans le cas présent lorsque la maladie arrivait. Mais il en est toujours qui ne savent pas très bien de quoi il s'agit et n'osent pas le demander.

Celui-ci était déjà âgé lorsque le mildiou était venu, et le voilà confronté à cet inconnu linguistique, qui ressemble davantage à un juron qu'au nom scientifique sérieux d'une maladie.

Il n'entendait plus que ça : "le mildiou est chez untel, il est arrivé dans les champs de...".

Juqu'au jour où, n'y tenant plus, il avait voulu mettre son

grain de sel dans la conversation. Mais ce qu'il en avait dit avait fait comprendre aux autres qu'il croyait que le mildiou était une sorte de quadrupède du règne animal.

Mil Hast.

Mille Putains (mot de base *gast*, avec mutation consonantique).

Son juron favori.

A côté des emprunts à la culture dominante, le mot *gast* a fourni la base de la plupart des jurons authentiquement autochtones qui résonnent entre le Fromrust et le Queffleuth.

Ceci, par compensation, peut-être pour le fait que la chose en question soit pour ainsi dire inconnue. Et, d'ailleurs, le sens premier est dans l'ombre du juron plutôt que le contraire. Il n'est que de comparer avec l'évolution du mot "con" en français.

Milin Baper (Annaig ar Vilin Baper).

Petite Anne le Moulin à Papier.

Le mot "Moulin à papier" est utilisé métaphoriquement pour désigner une personne bavarde et bruyante, ce qu'elle était. Il y en avait en particulier dans la ville de Morlaix et autour.

Une coïncidence linguistique troublante existe avec le gallois, langue cousine, qui possède une expression de sens strictement identique "*siarad fel melin bupr*", où *melin bupr* est très proche de *milin baper* phonétiquement. Le seul problème est que *melin bupr*, c'est un moulin à poivre!

Milouan (ar Milouan).

Le lieu.

C'est ici un nom local de ce poisson (*gadus pollachius*), lorsqu'il est immature, après quoi il change de nom en breton. Mais l'anecdote de départ donne à penser que ce n'est pas là le nom utilisé dans la commune où habitait ce marin pêcheur. Ce que confirment les travaux d'Alan ar Berr sur l'ichtyonymie bretonne.

De retour de pêche il avait dit un jour avoir pris des *milouaned*. Prétexe bien mince à lui seul s'il s'agissait du nom usité. Mais vraisemblablement il était originaire d'une commune maritime proche.

Minoh.

Musaraigne.

Donné par des écoliers à l'un d'entre eux qui était d'une taille menue.

Mintin (Laou Mintin).

Guillaume Matin.

Mintin est un emprunt au français, utilisé en léonard, alors que le mot celtique ancien, *beure*, s'est maintenu dans les dialectes de l'Est.

Il se levait beaucoup plus tôt que l'ensemble de ses compatriotes, et bien longtemps avant le lever du soleil, de toute façon.

Minus (Jañ Minus).

Raccourci facétieux de son surnom originel, par contamination avec un mot latin, popularisé dans le français parlé de surcroît.

Jean habitait le moulin appelé *Milin Nus*.

Ce genre d'abréviation est assez peu fréquent en breton du Léon dont une des caractéristiques est de maintenir des formes linguistiques longues.

Mioseg.

Jeu de mot bilingue, involontaire au départ, à nouveau par coïncidence entre deux langues, d'un énoncé à sens différent dans les deux.

Donné à un habitant d'une commune maritime où il exerçait la profession de goémonier ou de pêcheur, voire les deux en alternance. Il s'était trouvé empêtré un jour dans une de ces conversations insignifiantes dont certains citadins ont le secret et qui est leur façon de voir le tourisme culturel. Elles consistent à poser des questions dont on ne cherche pas à comprendre les réponses sur un ton paternaliste des plus éprouvants.

On lui avait demandé où était son bateau. Et il avait répondu, dans le parler des touristes : "il est mis au sec". Or plusieurs de ses camarades se trouvaient là et avaient eu quelque mal à comprendre immédiatement la phrase française.

Il faut dire que "Miossec" est un nom de famille assez fré-



quent en Léon.

Mizerig.

Petite Misère.

Dans la même localité, situation inversée. C'était un touriste à l'aspect maladif désolant, tout petit et un peu bossu de surcroît. Mieux valait qu'il fût touriste parce qu'on le voyait mal à la production, ou s'échinant dans le secteur primaire où fleurissaient les surnommeurs quand ils ne se noyaient pas.

Modern.

Réputé pour le grand intérêt qu'il avait pour toutes les techniques nouvelles, en particulier en agriculture. A la livraison de son premier tracteur, il n'avait rien eu de plus pressé que de le démonter entièrement puis de le remonter, histoire d'avoir une idée assez précise de sa mécanique.

Moged (Feñch ar Moged).

François la Fumée.

Le fils d'un forgeron qui apportait un échantillon de l'odeur de la forge, pris au piège dans le tissu de ses vêtements, partout où il allait.

Mondian (ar Mondian).

Le richard.

En fait c'est le mot français "mondain", quelque peu transformé, dans le sens d'une personne très à l'aise financièrement.

Ne l'était pas, mais avait fait une affaire exceptionnelle lors de la vente d'une vache dans une foire. Et de retour chez lui s'était arrêté dans un bistrot où la conversation avait porté sans tarder sur son coup de chance. Le surnom y était né par plaisanterie, sous les couleurs d'une fausse admiration.

Moroh (ar Moroh).

Le Marsouin.

C'est-à-dire l'animal marin de la famille des chondrichthyaes, dont la caractéristique la plus spectaculaire est une très grande mobilité malgré un corps à l'aspect un peu lourd.

Son nom est associé en breton à des qualités de marin, et surtout de pêcheur, très au-dessus de la moyenne, laquelle est fort élevée en Basse-Bretagne.

Se disait d'un pêcheur de l'île d'Ouessant, à l'époque où les Iliens qui exerçaient cette respectable profession n'étaient pas des restes archéologiques ou des pièces de musée.

Moto (Soaz ar Moto).

Françoise la Moto.

Exerçait un contrôle tout à fait illusoire sur certains muscles rectaux. Cela avait pour résultat des pétarades qui mettaient en joie tous les gamins du bourg, de sept ans, et moins, à soixante-dix-sept. Ils diagnostiquaient alors aimablement : « Tiens, voilà la moto qui démarre ».

Certains suggéraient même qu'elle n'essayait pas de se contrôler.

Moualh (Chob ar voualh).

Joseph le Merle (turdus merula).

Grand siffleur local, ce qui est aussi la réputation de cet oiseau commun.

Mouded (Lan ar mouded).

Alain les Mottes.

Nous avons déjà rencontré le mot *mouded*, vraisemblablement emprunté au français, en parlant des restes de tannerie.

Mais ici il s'agit de sortes de briques de tourbe, coupées à la bêche dans les tourbières et mises à sécher pour servir de combustible domestique ou, occasionnellement, chez les forgerons peu consciencieux (voir *Marlchal Taofñwarh*).

Lan vivait sur une ferme qui contenait de vastes tourbières où de nombreuses personnes venaient faire la coupe.

La tourbe ne sert plus guère en Bretagne, que je sache, mais dans d'autres pays, dont l'Irlande et l'Ecosse, elle fait l'objet d'une exploitation quasi-industrielle, ne serait-ce que pour donner son goût au whisky.

Moudenn.

Singulier irrégulier du précédent, mais le traduire par

"motte" serait dans le cas présent inexact, au moins en partie.

Si l'on voit une objection à appeler un chat un chat, le mot *moudenn* en breton du Léon désigne une partie du corps de la femme que l'évolution du déshabillage estival n'a pas encore amené la majorité d'entre elles à découvrir par temps ensoleillé, au moment où j'écris, loin s'en faut.

Je soupçonne d'ailleurs, sans risque, qu'il y ait à l'origine une métaphore à base de mottes d'herbes, lesquelles présentent comme chacun sait un côté pile, herbu, et un côté face qui ne l'est pas.

Par extension, le mot peut, dans certains contextes où le puritanisme traditionnel tend à fondre à la chaleur de l'été, désigner l'être féminin dans son entièreté. Maintes jeunes filles se sont ainsi vu appeler *moudenn*, par exemple à l'occasion des fenaisons.

Dans le cas présent, bien qu'un peu passé, c'est un collégien d'un établissement réputé de St Pol de Léon, qui éprouvait un intérêt légèrement obsessionnel pour les femmes en général et, en elles, pour la dite région cachée en particulier.

Moul.

Un valet de ferme au langage légèrement relâché.

Il était parfois amené à s'occuper de chevaux, et décrivait ce qui s'ensuivait en ces termes : *Ha me kregi en he moui, ha daka daka ar wiasenn* (et moi l'attraper par sa crinière et vlan vlan la cravache). Mais il déformait, ce faisant, deux mots : *moui* (crinière) est en fait *moue*, et *gwiasenn* est *gwialenn*. Le premier avait été choisi pour stigmatiser un comportement assez peu acceptable qui fait comprendre pourquoi il ne s'occupait des chevaux qu'occasionnellement.

Mouligenn druilou;

Mouligenn (pluriel *Mouliged*) est le surnom collectif donné à Ouessant à toutes les femmes qui ne sont pas de l'île, c'est-à-dire la majorité des Léonardes, sans parler des étrangères, bretonnantes ou non, que l'on dit être encore plus nombreuses. L'origine en est inconnue, mais ce n'est probablement pas un hasard si le radical du mot *moul*, (suivi du suffixe diminutif *-ig*, et du *-enn* de féminisation) est le même

que celui du nom de l'île Molène, en breton *Moul-enez* (*enez* = île), la concurrente ancestrale, cise entre Ouessant et la Grande Terre.

Une étrangère donc, et mal habillée de surcroît, d'où la deuxième partie du surnom, *truillou* (il y a mutation *t/d*, après *mouligenn*), qui veut dire "guenilles, vêtements en loques". Il semble qu'à son excentricité native évidente s'ajoutait seulement le fait qu'elle portait un bonnet et non une coiffe. Comportement parfaitement inacceptable même chez une étrangère de la part de laquelle on est prêt à tout.

Moustachou orjal.

Moustaches de fil de fer.

Ceux qui auront suivi mon exposé jusqu'à présent tireront d'eux-mêmes les conclusions qu'impose cette nouvelle bizarrerie linguistique, appliquée à un homme aux moustaches provocantes.

Moutig Eusa.

Comme tous les jeux de mots, celui-ci est difficile à traduire, mais une explication permettra d'en cerner la problématique.

C'était un instituteur originaire de l'île d'Ouessant. Celle-ci, maints exemples l'ont déjà prouvé, occupait une place très à part dans le Léon. De même d'ailleurs que le reste du Léon occupait une place quasi-mythologique dans la culture îlienne.

Une première traduction pourrait être : le "*moutig* d'Ouessant", car le jeu de mots porte sur *moutig*. Nous avons vu (cf. *Jan ar Maoutou*) que les Ouessantins sont de longue date surnommés les "moutons". Il est donc normal qu'un homme d'Ouessant soit éventuellement appelé le bélier, sans les attributs du vainqueur (cf. *Samm ar Maout*). Mais "petit bélier" donne en breton *maoutig*.

En fait *moutig* est un terme affectueux utilisé pour tous les animaux familiers pourvu qu'ils possèdent une toison abondante que l'on ait plaisir à caresser. C'est un nom assez souvent donné aux chiens que l'on accepte dans la maison, par exemple.

Moutoñ.

A première vue le mot est français, et il s'agit bien, à un détail orthographique près, du mot "mouton" désignant l'animal à quatre pattes bien connu dont la réputation d'originalité n'est plus à faire.

Et le breton, malgré ses déficiences innombrables et les nombreux snobismes qui lui font remplacer celles-ci par d'autres déficiences d'origine allogène, a bel et bien gardé non pas un, mais deux mots pour parler de l'animal.

Cet homme, convié un jour à s'attabler devant un plat de nourriture où trônait un lapin, probablement braconné vu la localisation, s'était exclamé : "oh moi, je suis pas mouton sur le lapin".

Phrase à première vue française mais sans doute peu compréhensible aux francophones d'outre-Queffleuth. Il s'agit de l'adaptation d'une expression d'excellent breton *beza maout war...* (être mouton, ou "bélier", sur... une nourriture, c'est-à-dire la savourer tout particulièrement). Ses talents de francophone du dimanche ne lui en avaient pas proposé d'équivalent acceptable.

Mouzer (Cheflg ar Mouzer).

Petit Joseph le Boudeur.

Un marin pêcheur très renfermé. Le verbe *mouza* n'est pas ressenti comme spécifique au comportement des enfants, ce qui en dit long sur le caractère taciturne d'une proportion non-négligeable de la population. Ni plus ni moins qu'ailleurs, je présume.

Moyod (Feñch ar Moyod).

François le Moyotte.

La majuscule de "Moyotte" a ici une importance certaine, et ce surnom servira de contre-exemple authentifié à tant d'autres qui resteront mystérieux à jamais. Il démontrera peut-être qu'à défaut d'une explication orale, vraie ou fausse d'ailleurs, le jeu des devinettes est assez vain en la matière.

Ce surnom figurait au fichier des entités mystérieuses non-réduisibles à un sémantisme évident. Le mot n'existe pas en breton civilisé, ni dans ses innombrables dialectes barbares.

L'explication obtenue, à savoir qu'il avait un gros ventre, ne faisait qu'augmenter la perplexité qui sied au chercheur sérieux, ou se voulant tel.

Jusqu'au jour où un informateur d'une localité voisine apporta le maillon manquant de la chaîne. Il y avait eu dans une grosse bourgade voisine un notaire du nom de Moyotte, qui présentait la ventrosité excentrée sus-notée.

Ce jour-là la science linguistique fit un pas en avant.

Muzell (Fefich e Vuzell).

François sa lèvre.

Mot d'origine française à rapprocher de "museau".

Sa lèvre inférieure était complètement déformée, comme repliée à l'extérieur. Ce qui ne l'empêchait pas d'être un citoyen fort respectable.

Muzellou Gwrah.

Lèvres de vieille.

La "vieille" (*Labrus bergylta*) est un poisson de taille moyenne, remarquable en particulier pour ses grosses lèvres.

Il était assez normal que la métaphore soit utilisée, ici sur deux personnes au moins, dans deux îles du Léon, en milieu maritime. Elle semble même faire partie de la culture spécifique.

Il y a concordance dans la dualité des sens des mots *gwrah* et "vieille". En breton *gwrah* désigne tout d'abord une vieille femme, mais plutôt la catégorie des vieilles sorcières de contes de fée. Accompagné de l'adjectif *koz*, qui n'est pas forcément un pléonisme puisque le sens originel était peut-être "fée", c'est carrément une insulte à manier avec beaucoup de précautions et en particulier en dehors du champ d'action possible du bâton de la personne en question.

Muzellou Touseg.

Lèvres de crapaud.

La même caractéristique physique que pour les précédents a amené une métaphore plus terrienne pour cet habitant de l'intérieur.

Muzik (Cheun ar Muzik).

Yves la Musique.

Il jouait de l'harmonium dans l'église paroissiale.

Un mot sur la place de la musique dans le Léon traditionnel. Les chants et danses populaires étant mal vus par les prêtres ont été considérablement réprimés. Tout ce que le Léon a gardé, d'une façon autre que marginale jusqu'à notre époque, ce sont une poignée de cantiques, et un certain goût pour le chant solennel, choral en particulier. Mais celui-ci, comme en Pays de Galles, a été sous la coupe de la musique classique et des arrangeurs polyphoniques dont le caractère breton est tout sauf évident.

Muzurer silzig (ar Muzurer silzig).

Le mesureur de saucisses.

Avait été observé à loisir un jour où il mesurait minutieusement la part de saucisse allouée à chacun de ses nombreux enfants, suite probable à des disputes fréquentes de ceux-ci à propos de la nourriture en général.

N

Nadoz broda (an nadoz broda).

L'aiguille à broder.

Une très jolie image pour désigner une femme grande et maigre, car les aiguilles à broder, destinées à un travail de grande précision, sont plus fines que les autres.

Naer (Job an Naer).

Joseph le Serpent.

Avait grande réputation pour guérir les morsures de serpent. Malheureusement mes informateurs n'avaient aucune idée quant à la méthode suivie, ce qui semble indiquer un certain secret.

Nahewa.

Son "propos", abrégé de la phrase *an dra-ze 'oa* (c'était ça); Propos de simple ponctuation parlée visant à enfoncer un clou dans le mur de l'incompréhension entre les individus.

Ce surnom a un caractère très euphonique qui a dû aider à son succès.

Napoleon.

Un tenancier de débit de boissons alcoolisées dont la femme se prénomait Joséphine, et qui de surcroît avait une personnalité à tendance directoriale assez marquée.

Neh (Salg an Neh).

Petit François Le Haut.

Voisin d'un *Salg an Traoñ* (Petit François Le Bas), à cause de leurs situations géographique respectives.

Précisons qu'ils n'avaient pas le même nom de famille. L'avantage de nombre de surnoms sur les noms officiels est

d'être très parlant, de situer l'individu ou d'en faire le portrait en un mot. Qu'il soit ou non acceptable de prendre la partie pour le tout, c'est-à-dire un aspect de l'individu pour lui donner sa carte d'identité parlée, est un autre problème.

Mais comme l'alternative administrative est un patronyme qui n'a rien à voir avec l'individu lui-même, sinon que c'est le surnom d'un de ses ancêtres, parmi des milliers d'autres, il y a de cela au moins cinq siècles dans la plupart des cas...

Negus.

Le négus d'Ethiopie a été un grand favori de l'imagerie populaire dans les années 30 de ce siècle. Je l'ai entendu dire de cinq Léonards, quatre d'entre eux pour une vague ressemblance physique avec son portrait photographique que l'on voyait fréquemment dans les journaux de l'époque.

Le cinquième était un supporter enthousiaste du personnage.

Ceci dit, le nom a également une possible "lecture" léonarde, par l'adjectif *heguz* précédé de l'article *an*, mais le sens qui est "déplaisant, désagréable, taquin" ne concordait guère avec l'image positive du Négus.

Neiz Trouhanig (an Neiz Trouhanig).

Le nid de Troglodyte.

Très belle image prise par comparaison dans le paysage rural d'avant remembrement. Le nid de troglodyte n'est pas une sorte de bol plus ou moins aplati comme la plupart des nids. Il ressemble plutôt à un chausson accroché à la verticale, avec une toute petite ouverture située en haut.

Un barbu à la pilosité abondante et non taillée, autour de la bouche en particulier. De sorte que lorsqu'il l'ouvrait on devinait plutôt qu'on ne la voyait une ouverture qui offrait quelque ressemblance avec l'entrée d'un nid de troglodyte.

Nemed Pemp (Oller Nemed Pemp).

Olivier Moins Cinq.

La gare de Landivisiau est très en dehors de cette petite ville. L'une est au fond d'une vallée, alors que l'autre est sur une colline. Ce qui fait que, de longue date, différentes formu-

les de transport des passagers entre la gare et la ville ont existé.

Il fut un temps où Olier remplissait cette fonction, et conduisait l'autocar spécialisé, qu'on appelait l'omnibus. Les futurs passagers se rassemblaient devant le véhicule, et, peu avant le départ, Olier venait annoncer à la cantonnade qu'il était *nemed pemp*, temps de se tenir prêt, pendant que lui rentrait à l'abri, probablement pour finir un petit verre.

Neñv (an Neñv).

Le ciel.

Non pas l'azur ennuagé ou l'ennuyeux ciel bleu, mais le ciel mystique, abri cotonneux dans lequel niche le paradis. D'une situation géographique assez imprécise mais présumé en général se trouver en surplomb du point où l'on se trouve, par opposition à un en-dessous qui sentirait le soufre.

Et surnom d'un homme de très grande taille, la tête dans les limbes en question.

N'eus ket a zale (Marl N'eus ket a zale).

Marie il n'y a pas de retard.

Adeptes d'une philosophie domestique qui était tout le contraire de certains relâchements ultérieurs. Le faire ne suffisant pas, elle avait pris le parti de le dire.

Neuze.

Une des grandes oppositions entre le breton écrit, plus proche en principe des formes anciennes, et les dialectes parlés, actuels, est le traitement des sifflantes à l'intervocalique. Le mot *neuze* ("alors"), d'usage très courant dans la conversation quotidienne, est un de ces indicateurs (voir *Soazig Ahe*).

Le z ne se maintient que dans de très rares coins du Léon et d'ailleurs. Mais il est de rigueur dans le breton religieux puisque la ville de St Pol, où se trouvait l'évêché, l'utilisait vraisemblablement jusqu'il y a peu. Et le breton de l'évêché actuel, quand il faisait l'objet d'une politique linguistique, était du léonard.

Surnom d'un prêtre dans une région à diction plus relâchée:

la transformation incriminée n'a en effet pas d'autre raison d'être qu'un moindre effort des organes de la parole.

Nikfursten.

Je ne comprends pas.

D'un homme qui, après plusieurs années d'emprisonnement en Allemagne, avait rapporté cette expression (*Nicht Verstehen*).

Nono.

Les générations catéchisées depuis le passage aux langues vernaculaires, qui incidemment a laissé le breton de côté parce qu'il n'était probablement pas assez vernaculaire en Bretagne, auront du mal à imaginer la situation linguistique des offices de l'Eglise catholique, apostolique et romaine, à l'époque de leurs parents et grands-parents.

L'avantage des offices en latin était que les fidèles avaient une perception globale intuitive, qui ne s'embarrassait pas de pudeurs déplacées, ni du sens des mots individuels. Ainsi on pouvait accélérer le déroulement des opérations sans que la majorité s'en offusque, quand elle ne préférait pas que les choses soient ainsi (voir *an Dever Goulou*).

Nono était la version personnelle que le quêteur des morts prononçait à chaque pièce mise dans son plat, de la phrase, bretonne à vrai dire *Doùe a bardono d'an anaon* (Dieu pardonnera aux âmes), dans une petite commune rurale. Disons aussi, qu'à la différence des autres fabriciens, celui qui quêtait pour les morts gardait cette charge et pouvait donc se lasser de la formule.

L'accent principal porte sur ... *pardono*..., ce qui, après quelques élagages sommaires et une assimilation consonantique régressive donnait *nono*.

Noz (Feñch an Noz).

François la Nuit.

Faisait chaque jour deux journées de travail, ou plutôt... une journée de travail au service des autres comme valet de ferme, et une demi-nuitée sur sa propre ferme trop petite pour subvenir aux besoins de sa nombreuse famille.

O

Oged (Saig an Oged).

Petit François la Herse.

Une herse est une sorte de très gros râteau aux longues dents recourbées, que l'on passait sur une terre nouvellement labourée, pour en briser les mottes et en égaliser la surface un tant soit peu. Et Saig était une manière d'hérétique : on l'avait observé passant la herse dans ses champs le jour du Seigneur.

Jusqu'à il y a peu, le repos dominical était observé très rigoureusement en Léon pour ce qui est de ne pas travailler, sauf situation exceptionnelle telle que seule la moisson à rentrer pouvait éventuellement en créer. Mais le hersage ne présente en aucune façon un caractère d'urgence telle.

Ounner (an Ounner).

La génisse.

Un homme de grande taille et d'une apparence rude, un peu sauvage.

J'ai un soupçon que la rime involontaire entre *ounner* (génisse) et *pounner* (lourd) n'est pas étrangère à cette connotation un peu inattendue du mot. Car enfin si l'on veut des symboles de taille et de poids, les vaches, bœufs et autres taureaux semblent plus indiqués. Et pour ce qui est de la sauvagerie, les vaches bretonnes n'ont pas cette réputation, à plus forte raison les génisses, d'humeur souvent folâtre, mais sans méchanceté aucune.

Ourouler (Pèr an Ourouler).

Pierre le déconneur.

Force est de prendre un mot de français familier, car comment traduire un mot dialectal sauf à en prendre un autre que les francophones moyens, totalement ignorants des dialectes

d'oïl s'ils ne les ont pas parlés dans l'enfance, ne comprendraient alors pas?

Ourouler appartient au breton du pays Pagan au sens strict, et signifie "bêtises, conneries".

Et Pierre parlait vraiment pour ne rien dire, autant que les autres pouvaient en juger.

Otel (Cheun an Otel).

Yves l'hôtel.

Avait pénétré dans un hôtel de sa commune. Mais involontairement, assis sur son tracteur, et ailleurs que par la porte.

Oto (Blél an Oto).

Gabriel l'Automobile.

Premier propriétaire local de ce genre de véhicule de transport. Là encore une révolution technologique dont beaucoup ont du mal à comprendre qu'elle date du début de ce siècle. L'effet des premières d'entre elles entrant dans un bourg de campagne à l'époque dépassait celui d'un homme marchant sur la Lune dans les années 80.

Surnom commémoratif donc, comme tant d'autres.

Ouezez da vad.

Tu sais bien.

Propos constant d'un optimiste, qui avait l'amabilité, ou l'inconscience de présupposer une certaine connaissance de la part de ses interlocuteurs.

P

Pab (ar Pab).

Le Pape.

Le titulaire de ce surnom se l'était attribué de son propre chef et il avait été suivi par ses ouailles, je veux dire ses voisins. Car cet agriculteur exerçait bénévolement une fonction plus souvent virtuelle que réelle: c'était le grand surnommeur de son secteur. Il semble avoir joui à la fois d'un robuste sens de l'humour et de suffisamment de considération pour que nombre de ses créations soient homologuées par la voix populaire. *Ar Wesklefiv*, que nous avons déjà vu, à la lettre G, est un exemple où le Pape avait été parrain.

La raison pour laquelle il s'était appelé le Pape n'a pas été retenue.

J'ajouterai que son exploitation agricole était appelée *Ar Vatikan*.

Pabor (Fañch ar Pabor).

François le paon.

Il semble que l'usage local soit ici divergent de la majorité des parlers, dans lesquels *ar pabor* est le nom du chardonneret (*carduelis carduelis*).

Un orgueilleux, dans un paysage humain qui n'en est pas avare.

Pakou (Soaz ar Pakou).

Françoise les "enveloppements".

Traduction très hasardeuse et difficile car il s'agit d'un mot, me semble-t-il, créé pour l'occasion.

Soaz était nourrice, c'est-à-dire qu'elle élevait, contre rémunération, un certain nombre d'enfants qui n'étaient pas les

siens. Er, entr'autres servitudes, ce délicat métier implique celle d'habiller les jeunes enfants.

Mais, là où la plupart des bretonnants diraient *gwiska eur bugel* (habiller un enfant), elle disait *paka (ar bugel)*, alors que le verbe *paka* signifie en principe "attraper, prendre". Peut-être par contamination avec le français "paquet"; d'autant plus que la pratique courante consistait à ficeler très soigneusement les bébés pendant près d'un an. Paquet que l'on ne défaisait et refaisait que lorsque le degré hygrométrique le justifiait.

Paganad Loued (ar Paganad loued).

L'ensemble "Léon" est formé d'un certain nombre de sous-ensembles dont certains ont des limites très précises et un nom, et la plupart ni les unes ni les autres.

Le sous-ensemble mythologique, ou presque, le plus avéré, est le pays dit "Pagan" que certains ont traduit par "païen" (possible... mais les pluriels sont différents). L'un, au sens restreint, est assez structuré ethnographiquement. L'autre, beaucoup plus flou, existe négativement: les habitants d'une région donnée qualifient ainsi leurs voisins, qui à leur tour rejettent plus loin la peu glorieuse étiquette. Seul le pays "Pagan" maritime patenté au sens étroit se revendique comme tel et est fier de cette identité qui, dans ce cas, concerne six ou sept communes, selon les informateurs. Alors que pour d'autres il comprend jusqu'aux trois-quarts d'un Léon qui contient quelques 110 communes.

Symbole pervers de la vision négative de ce sous-ensemble fuyant que ce surnom fréquent de "(habitant du pays Pagan) moisi".

Donné à un des premiers paysans de la région de St Pol à avoir franchi la Penzé (rivière qui en constitue une des frontières), à la recherche de terres agricoles, et à avoir commencé la colonisation des terres de l'Est qui a abouti à une semi-Léonardisation du Trégor finistérien. L'adjectif "moisi" n'est pas un compliment.

Paletog (Chob ar Paletog).

Joseph le Paletot.

Nom donné dans le pays Pagan, au sens le plus restreint du

mot, à un tricot de laine sans manches.

Et à un de leurs compatriotes en particulier qui semble avoir été remarquable par le sien.

Paotr (ar Paotr).

Le gars, ou le "garçon", selon le contexte.

Un bagarreur irascible (est-ce un pléonasme?) qui se retenait quelques brefs instants pour les sommations d'usage : il ouvrait grand sa main et, en présentant les doigts en éventail pour une éventuelle vérification, s'exclamait rageusement : *Eñ, paotr, pemp biz, paotr!* (Hein, gars, cinq doigts, gars!).

La politique internationale dite des grandes puissances n'a progressé que dans la sophistication technologique de la main ouverte qui n'est qu'un poing virtuel.

Paotr (Soaz ar Paotr).

Françoise le garçon.

En aucune façon garçonnière, elle était tout simplement la fille de son père, chose très fréquente en Léon. Et ce père était appelé *ar paotr* parce que fils unique et héritier d'une ferme assez conséquente.

Dans ce contexte malthusien, il était de pratique courante d'avoir recours à cette appellation, là où d'autres auraient dit *ar mab* (le fils), du moins dans certaines régions.

Il n'en reste pas moins qu'à première vue le surnom est paradoxal.

Paotr al lostenn.

(Le) gars (à) la robe.

Un travesti qui s'équipait de robes empruntées à sa mère pour aller épouvanter les femmes de par les chemins creux de la campagne des environs de Brest. Car il va de soi que seul un habitant de la grande métropole dépravée, peuplée à l'époque d'une faune interlope de Cornouaillais et de Français attirés par la marine de guerre, radicaux et francs-maçons de surcroît, pouvait avoir ce genre d'idées. A-t-on jamais entendu parler d'un homme en robe? Ah, ma pauvre dame, y a plus de religion parmi les gens'.

Paotr an Dorz Vara.

(Le) gars (à) la miche (de) pain.

Le mot *torz* (miche, avec mutation, dite adoucissante, parce que le mot est féminin) est à rapprocher du vieux mot français "tourte", et l'emprunt s'est fait du celtique au français.

Surnom peu charitable pour un bossu.

Mais il est évident que l'esprit charitable n'est pas la préoccupation principale des créateurs et des utilisateurs de surnoms. Ceci les a fait classer de tout temps par les morales officielles au magasin des accessoires du diable, et sous nos climats parmi les innombrables choses qui faisaient larmoyer abondamment le petit Jésus. D'où les conséquences que l'on sait pour notre climat.

Paotr ar brug.

(Le) gars (de) la bruyère.

Un ouvrier d'usine originaire des lointaines contrées de la montagne cornouaillaise, où ne poussent que la bruyère, l'ajonc, les transmetteurs de télévision, les centrales nucléaires en panne et autres chiendents.

Paotr ar hrampouez.

Le Gars au crêpes.

Archétype de l'instituteur parfait d'une certaine époque, c'est-à-dire poussant sa perfection jusqu'à un certain sadisme.

Chaque matin il faisait la tournée des mains de ses écoliers. Il faut vous dire que les Léonards, comme en cela la plupart des Bretons, se souciaient assez peu d'une propreté qui leur paraissait un luxe superflu, bon pour les bourgeois et autres pète-dans-la-soie. D'où la dureté du sacerdoce de ce missionnaire laïque.

Et quand l'une des mains ou, en général, les deux, étaient sales, il sortait sa badine, et vlan! Que voilà de saines méthodes clairement pédagogiques qui ont admirablement transformé notre pays en un tour de main.

Et en donnant généreusement son coup de badine, il disait, apparemment en breton : *Eun taol krampouez dit* (un coup de crêpes à toi) formule finement humoristique que les écoliers cinglés de la sorte appréciaient à sa juste valeur.

Paotr ar zae stamm.

Le gars au pullover.

Il en portait un, mais à l'époque c'était une rareté que les vêtements tricotés portés au-dessus de tous les autres.

Paotr e gl bihan.

(Le) gars (à) son petit chien.

Un percepteur des contributions d'une nature intrépide. Il allait lui-même chercher les impôts à recouvrer, dans les fermes des alentours. Or celles-ci, au bout de leurs chemins creux, étaient autant de places fortes où n'entrait pas qui voulait.

Lorsque sa personne était identifiée, une main mal intentionnée venait souvent détacher le chien de garde. Le fonctionnaire ne trouvait donc comme interlocuteur qu'une paire de crocs très impressionnants. Et les paysans gagnaient ainsi un sursis appréciable et une bonne occasion de rire.

Mais ils avaient affaire à un fonctionnaire futé : sa parade avait consisté à faire l'emplette d'un petit chien, ou, plus vraisemblablement d'une chienne, qui amusait les chiens de garde et les occupait pendant que le fonctionnaire zélé gagnait le seuil des maisons.

Paotr Melchon.

(Le) gars (au) trèfle.

Un fainéant doué d'une incroyable imagination; Lorsqu'il était fatigué de travailler, surtout s'il travaillait chez les autres, il s'excusait en disant : *ale, poent eo din mond da gerhad melchon evid va zaout* (allez, il est temps que j'aille chercher du trèfle pour mes vaches).

Et il partait chez lui se reposer.

De tels agissements sont assimilés localement à du sabotage économique et pour ainsi dire de l'immoralité.

Paotr Moh.

(Le) gars) (aux) porcs.

Un directeur d'école qui ne perdait pas le nord, sans quoi il n'eût pas été directeur d'école. Il élevait, largement, un porc de bonne taille avec les restes de la cantine. Et le profit n'en était pas pour la caisse des écoles, mais pour lui-même, à ce qu'on

dit.

Paotr Plnvidig.

(Le) gars riche.

Personnage assez inhabituel à mi-chemin entre le mendiant et le touriste. Il passait la belle saison à aller d'une ferme à l'autre où il demandait l'aumône du coucher dans le foin des granges.

Il n'était probablement pas riche, mais il ne mendiait ni argent ni nourriture, et était vêtu convenablement. Peut-être même ne parlait-il pas breton, ce qui suffisait à le classer dans une frange sociale supérieure.

Paour (Glodin baour).

Claudine pauvre.

Une de ces personnes exaspérantes qui passent leur temps à expliquer à leurs voisins qu'il ne faut pas se fier aux apparences et qu'elles sont en fait très pauvres.

Il est des accumulations de signes extérieurs qui rendent les gens très sceptiques et presque imperméables à la compassion. Tout au plus acceptait-on, de l'affubler d'un surnom moqueur.

Paour kéz (ar Paour kéz).

Le pauvre vieux.

Autre sujet d'exaspération surnommable : les gens qui parsèment leurs propos de références diverses à la crétinerie profonde, héréditaire et indélébile, de leurs interlocuteurs.

On a beau se sentir la huitième merveille du monde, ou, à tout le moins, la neuvième, le fait de s'entendre appeler "mon pauvre vieux" à tous les virages de la conversation finit par saper légèrement le moral et par nécessiter des représailles.

C'est ce qui était arrivé à ce paysan riche qui écrasait les autres de sa superbe à tout propos.

Papa (Chanlg Papa).

Jeannette Papa.

Dans sa prime enfance elle faisait une très visible fixation amoureuse sur son père, qu'elle essayait de suivre partout.

Paper (Saig ar paper).

Petit François le Papier.

S'occupait d'assurances agricoles. Il était obligé de remplir lui-même les papiers. Détail qui semblera préhistorique à des générations dévoreuses de formulaires en trois exemplaires et de tournez la page s.v.p..

Et là encore il n'est que d'interroger les gens dont l'enfance date des années 1930 pour apprendre une très utile leçon de relativité historique. Ou encore de parler avec n'importe quel assistant de Service social de nos jours...

Paperlou (Manuel ar Paperlou).

Manuel les papiers.

Son passe-temps consistait à arpenter à pied les routes de la commune, armé d'un bâton, au bout duquel se trouvait un clou. Et quand il voyait un bout de papier, il l'épinglait. De plus il avait un comportement un peu différent de la normale : il ne travaillait pas le jour, et la nuit personne n'était debout pour le voir...

Parachud (Marl Parachud).

Marie Parachute.

1ère explication collectée : convaincue par les explications des jeunes gens, elle avait voulu expérimenter le fonctionnement théorique du parachute. Elle avait donc ouvert son parapluie et s'était jetée par la fenêtre. On ne m'a pas précisé ce qu'il était advenu du parapluie, mais Marie avait survécu.

Aux dernières nouvelles, cependant, tout ceci ne serait que basse calomnie sur sa crédulité à l'égard des technologies de pointe.

Plus prosaïquement, elle avait voulu se débarrasser au plus vite d'une poule qu'elle avait trouvée en promenade au premier étage de chez elle. Et l'avait jétée par la fenêtre.

Malheureusement elle avait accompagné trop loin le geste et s'était retrouvée au sol.

Par Diou.

Le mâle de deux.

Encore faut-il préciser que certains chiffres (deux, trois et

Saig ar paper.





HYA

Mari Parachud

quatre) ont en breton un masculin et un féminin. Nous avons ici affaire au féminin.

Se disait d'un veuf que le démon de la luxure avait poussé à se remarier.

Parloched.

(A) quatre pattes.

Un soldat allemand rendu très infirme par le gel de ses membres inférieurs en Russie, et qui s'était retrouvé garde-côtes à l'île d'Ouessant.

Malgré ce surnom peu aimable, il semble avoir laissé un souvenir plutôt positif. Ceci concorde d'ailleurs avec la teneur générale de l'Occupation dans le Léon, relativement exempte de conflits ouverts. Il est certain que, mise à part la proportion habituelle de profiteurs de tout poil, tout le monde aurait préféré les voir ailleurs. Mais des raisons, trop longues à expliquer ici, font qu'il y a un assez net contraste avec ce qui se passait à la même époque dans les provinces bretonnantes voisines.

Pastezler (ar Pastezler).

Le "pâtissier", encore qu'il s'agisse plutôt du sens d'homme spécialisé dans la confection de "pâtés", pour, lequel le français courant ne paraît avoir de mot (pas plus que le breton courant n'en a pour désigner un pâtissier, d'ailleurs).

Un homme qui, se trouvant en compagnie de quelques autres, avait refusé de boire un coup et s'était vu ainsi traité par le maître de céans. Son attitude étant de celles que la civilité traditionnelle du Léon accepte mal.

Mais j'ignore totalement l'origine de la connotation défavorable qu'a le mot *pastezier* dans cette commune.

L'hypothèse la plus vraisemblable est qu'il y a eu dans la région un *pastezier* qui ne buvait pas d'alcool et que, étant le seul de sa profession, celle-ci soit devenue synonyme d'anti-alcoolisme.

Patatez (Ogust ar patatez).

Auguste les patates.

Consommateur fervent, il en avait mangé une pleine potée à lui tout seul, ne laissant aux autres que la possibilité de

constater et de le surnommer.

Paterlou (Roz ar Paterlou).

Rose les paters.

Elle remplissait une fonction qui a disparu depuis quelque temps et que l'on retrouvait dans maintes pratiques religieuses. Lors des veillées funèbres on l'invitait pour réciter des prières et faire l'éloge funèbre du mort.

La veillée traditionnelle en question consistait à ne pas laisser le corps passer tout seul la nuit, voire les nuits, avant son enterrement. La famille et les voisins se relayaient donc, et pour éviter que les veilleurs dorment, on chantait des cantiques et on récitait des prières. Et lorsque quelque spécialiste amateur existait localement, on faisait appel à ses services pour lesquels étaient nécessaires une vaste mémoire et un talent pour l'improvisation, car le plus souvent l'éloge du défunt consistait à broder sur un canevas qui restait identique.

Celle-ci était du Bas-Léon, et j'ai collecté le surnom d'une **Nastaz ar pedennou** (Anasthasie les prières) dans le Haut-Léon. Mais il y en avait un peu partout, avec ou sans surnom.

Patris.

Du Père.

Ce n'est pas du breton mais du latin d'église. Se disait d'un homme à la dévotion un peu trop ostentatoire. Non seulement il se signait en passant devant l'église, mais s'il était à vélo, il lâchait le guidon de la main droite et là aussi il faisait le signe de la croix. A pied c'est de la religion, à vélo c'est du fanatisme.

Inutile de préciser ce qu'il en est de nos jours où la voiture roule dès qu'on doit faire plus de deux cents mètres, histoire de ne pas mourir trop fatigué.

Et *patris*? Et bien, les paroles latines accompagnant le signe de croix sont "in nomine patris, et filii, et spiritus..." et dans le premier élément, où la main vient toucher le front, le mot accentué est *patris*, le seul qu'on entendait clairement quand un prêtre avait hâte d'aller dîner chez un confrère.

Pebr hag holen.

Poivre et sel.

Image assez classique qui est peut-être un emprunt au français pour désigner un homme aux cheveux parsemés de gris.

Peder (Yann Beder).

Jean Quatre.

Nous avons affaire ici au "quatre" féminin.

Un habitant d'une petite ville qui avait été marié quatre fois.

Comme disent les journaux anglais "foul play is not suspected". Et qu'on ne me reproche pas cette phrase en anglais, c'est exactement le même snobisme qui est à la base de la décadence acceptée de la langue bretonne. J'en profite d'ailleurs pour signaler que l'anglais a, dans la société française actuelle, une fonction qui ressemble de plus en plus à celle du français en Basse-Bretagne il y a cent ans. Non que je m'en réjouisse, mais je ne saurais décemment verser une larme sur la déqualification d'une langue qui a allègrement effacé celle de mon pays, qui reçoit de la sorte la monnaie de sa pièce et n'est pas en position forte moralement pour attirer la commisération.

Pég.

Colle.

Un brave infirme, heureux propriétaire d'une jambe de bois d'un modèle un peu archaïque. Il semble avoir passé de longues heures à chercher de la colle pour éviter d'avoir à s'en séparer en temps inopportun.

Pel (Chani Pel).

Jeannette "Pays".

C'est le mot français et, là encore, le snobisme linguistique a marché à plein.

Elle détestait cordialement son pays natal, l'esprit étroit des gens, le climat, le travail dur, et tout et tout, ce dont elle avait parfaitement le droit. Et répétait à qui voulait l'entendre "*me 'zo 'vond kuit euz ar pei-mañ*", (moi je vais partir de ce "pays"-ci).

Ayant réussi à partir vers les terres paradisiaques de l'Est, elle en était revenue assez vite et plutôt déçue. Mais sa com-

munauté d'origine n'avait pas oublié son dédain.

Pemoh Gouez (ar Pemoh Gouez).

Le Sanglier (mot-à-mot : le cochon sauvage).

Ce surnom avait eu le maximum de publicité nécessaire le jour de son attribution.

Le recteur avait parlé de lui en ces termes choisis, dans son sermon. Sans le nommer, mais tout le monde avait compris.

Il faut vous dire que la situation n'était guère exemplaire, eu égard au climat rigoriste. Sa belle-sœur vivait avec le couple, mais il était de notoriété publique que le "sanglier" en question la préférait de loin à sa légitime épouse et qu'on les soupçonnait fort de... mais je n'en dis pas plus.

Le recteur lui-même prenait très au sérieux sa mission de directeur spirituel de sa paroisse et le faisait avec un manque de tact des plus remarquables.

Pemp Biz.

Cinq Doigts.

Nombreux sont les agriculteurs d'un certain âge qui regrettent un peu l'époque du travail avec des chevaux. A juste titre ils se plaignent de ce que les tracteurs ne donnent pas de crottin réutilisable pour la terre. Et puis ces tracteurs sont très bruyants. Où sont les conversations impromptues d'antan lorsque l'on rencontrait presque par hasard un voisin. Certains cependant s'obstinent à chanter des cantiques sur fond de moteur de soixante chevaux.

Celui-ci avait trouvé un geste pour saluer les voisins qu'il rencontrait, sans s'égosiller inutilement : il ouvrait grand la main droite et la tendait vers eux, en leur montrant la paume.

Pemp bloaz.

Cinq ans.

Un tenancier d'établissement de boissons qui avait une réplique imparable à toutes les prétentions de ses clients lorsque ceux-ci soutenaient avoir raison contre lui.

Il leur assénait sa phrase secrète dévastatrice : "*Pa 'po great pemp bloaz, moñ vyeu, te hello kaozeal*" (quand tu auras fait cinq ans, mon vieux, toi tu pourras causer).

Et de quels cinq ans historiques s'agit-il donc? De ceux qu'il avait lui-même passé en captivité en Allememagne de 1940 à 1945.

On imagine à tout le moins qu'il y avait découvert Kant ou Schopenhauer pour être si fier de la circonstance.

Pempoull (Ivonig Pempoull).

Petit Yvon de Paimpol.

Les détails ont été oubliés. Le fond stable et sûr est le suivant : il s'agit d'un naufrage où il avait sauvé un équipage.

Le reste cependant est moins net : était-ce au large de Paimpol, à Paimpol même, ou un équipage de Paimpol?

Par commémoration encore on l'appelait aussi *Pempoullig*. (petit Paimpol).

Penn an Tour (Feñch Penn an Tour).

François Le Bout du clocher.

Il y habitait.

C'est-à-dire que sa maison se trouvait directement en face du porche situé au pied du clocher.

Mais la confusion possible n'est pas forcément involontaire, d'autant plus qu'on utilise le mot *penn* (tête) pour dire "bout". Une lecture facétieuse est donc "François Tête du clocher".

Et l'élément facétieux est rarement absent des surnoms autres que totalement neutres. Ceci dit, on s'habitue très vite à utiliser les surnoms en question comme de simples étiquettes au même titre que les patronymes officiels. Quelle que soit leur drôlerie initiale, la plupart des surnoms de ce livre s'utilisaient d'une façon très ordinaire et sans penser à mal. Il était convenu le plus souvent qu'on ne s'en servait pas pour s'adresser directement à la personne, mais c'est tout. On n'y pensait pas plus que lorsqu'on parle breton à quelqu'un et que, une seconde après, on parle français à quelqu'un d'autre.

Penn Askorn (Jefñig Penn Askorn).

Jeannot bout d'os.

L'idée en est que l'os est ce que l'on donne au chien à grignoter et qu'il ne faut pas compter y trouver beaucoup de viande.

Et Jeannot était pauvre, et un peu demeuré. Donc, qu'il s'agisse de richesse ou d'éducation, il n'avait que les os à ronger.

Penn Kaled (Jamarl Penn Kaled).

Jean-Marie Tête Dure.

Démontre a contrario que la réputation collective que les Français font aux Bretons n'est pas acceptée par nous-mêmes comme une de nos caractéristiques vraiment fondamentales.

Car n'oublions pas que ce livre est une galerie d'excentriques totalement atypiques.

Penn Koueor (Marl Penn Koueor).

Marie Tête (de) cuivre.

Surnom traditionnel, dans le Léon à tout le moins, des personnes à la chevelure rousse.

Penn Divalo (Jamarl Penn Divalo).

Jean-Marie Tête Laide.

Dans la région de Brest, c'est une rallonge virtuelle, au caractère ludique évident, employable aux dépens de tous les garçons prénommés Jean-Marie (et ils sont légion, c'est un des prénoms les plus courants, après François, parmi les hommes nés avant 1930).

L'explication en est simple. Ce surnom figure dans une chanson brestoïse "typique", évidemment composée en français, appelée "Le crime de la rue Suffren", sur un fait divers des plus sanguinolents. Or une très grosse partie de la population brestoïse comprend le breton. Ce surnom humoristique dans une chanson apparemment tragique ne pouvait que frapper l'imagination de bon nombre d'auditeurs. Rien d'étonnant à ce que ceux dont je l'ai entendu dire n'aient en aucune façon été laids.

Penn Du (Bl ar Penn Du).

Jean-Marie la Tête Noire.

Un marin bronzé et rebronzé par des années et des années à bourlinguer sur toutes les mers du globe.

Penn Faout (Blél ar Penn Faout).

Gabriel la Tête Fendue.

Correspondant exact de ce que le français appelle une "Tête fêlée". Il se mettait en colère pour des riens et n'avait guère de cervelle, au sens d'une certaine modération dans ses actes et ses jugements.

Penn Gwer.

Tête Verte, mais en fait c'est un des noms donnés au canard "colvert" (anas platyrhynchos).

Tout simplement quelqu'un qui passait le plus clair de son temps les pieds dans l'eau, à se promener et à chercher des coquillages, alors que, selon toute vraisemblance, on attendait de lui un comportement plus besogneux.

Penn he Daoulin (Soaz Penn He Daoulin).

Françoise agenouillée.

Mot-à-mot, l'expression "*beza war benn an daoulin*", équivalent au français "être agenouillé(e)", pourrait se traduire par "être sur le bout des (deux, exemple de "duel" ancien) genoux".

Personne d'une grande dévotion.

Pennher (Jilber ar Pennher).

Gilbert L'Héritier.

Comme une bonne partie de la noblesse et de la bourgeoisie qui faisaient prêcher au petit peuple des comportements dont ils se sentaient eux-mêmes dispensés, les paysans cossus du Léon, petits noblaillons recyclés, anciens commerçants, tisserands, acheteurs de biens nationaux, ou maquignons ayant réussi, faisaient souvent leur possible pour n'avoir qu'un enfant. C'était risqué s'il venait à mourir, mais sinon il y avait là une garantie que le patrimoine ne soit pas partagé à la génération suivante.

d'où l'importance parmi ces "julots" du *pennher*, c'est-à-dire de l'enfant unique, qui se trouvait à la tête (*penn*) de l'héritage

(her(ez)).

Mais par le système des surnoms neutres prolongés d'une génération à l'autre, celui-ci, malgré son surnom, n'était pas fils unique. C'est son père qui l'avait été et qu'on appelait en conséquence *ar pennher*.

Pennher Fin (ar Pennher Fin).

L'Héritier rusé.

Jusqu'il y a peu, les élections locales en Léon rural n'avaient que très rarement des thèmes véritablement politiques. Lorsqu'il y avait deux listes cependant, l'une d'entre elles regroupait en général des gens disposant d'une assise financière supérieure à ceux de l'autre.

C'est à l'occasion d'élections locales que celui-ci attrapa son surnom qui, honneur rare, fut diffusé par l'intermédiaire d'un bref couplet, à allure de dicton : "*Ar pennher fin ne oa ket Petra 'sir'*" (l'héritier rusé ne sait pas ce qu'il signe).

Car la liste des opposants avait fait circuler une pétition demandant que la liste en place cesse ses agissements sur un certain nombre de points précis.

Et il avait signé la pétition, ne prenant pas garde au fait qu'elle était opposée au parti qu'il était lui-même censé défendre.

Penn Marh (Michel Penn Marh).

Michel Tête de Cheval.

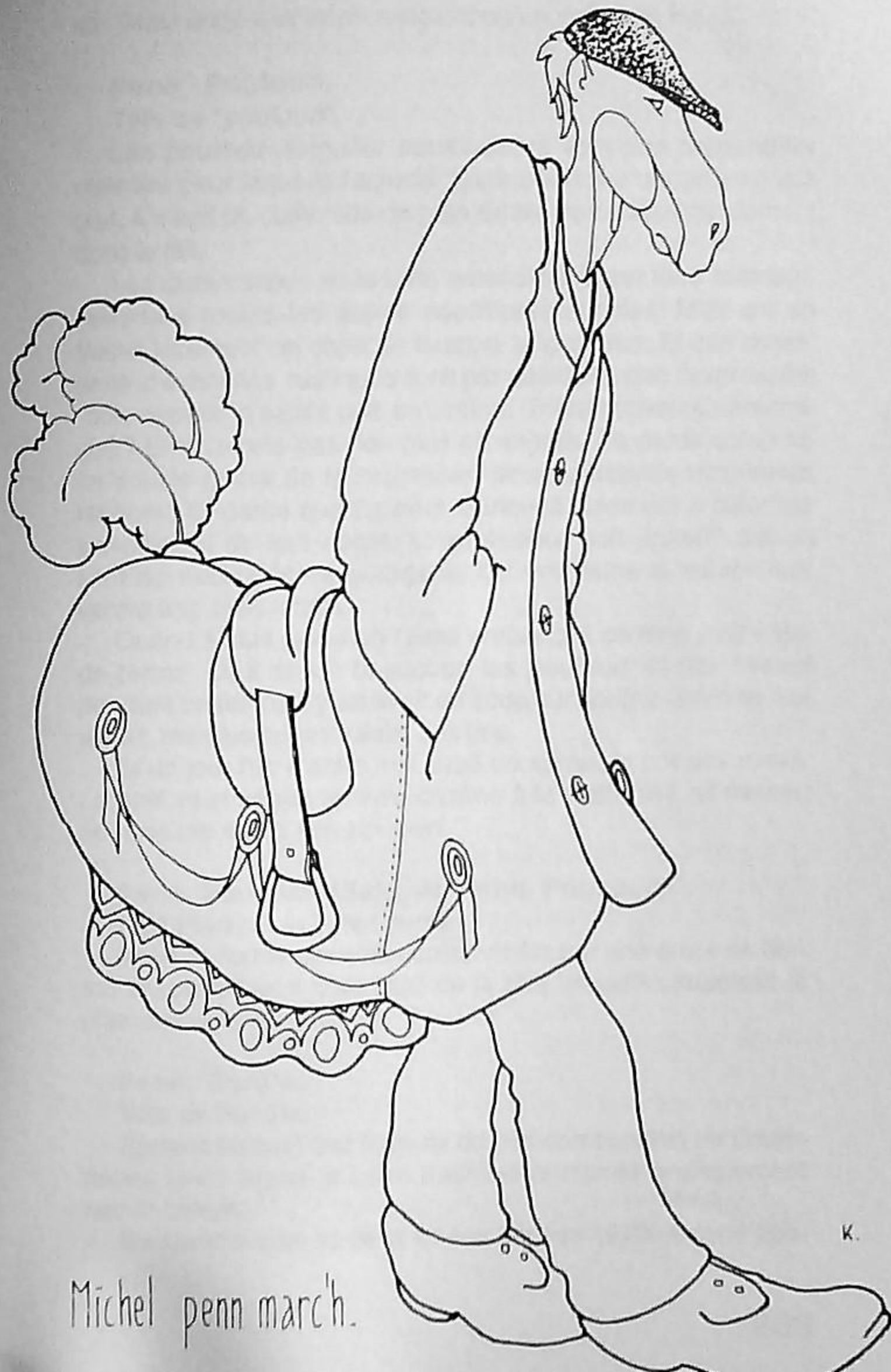
Le propriétaire restaurateur du "Cheval Blanc", nom ultra-classique de ces restaurants qui avaient, par transitions insensibles, pris la place des anciennes auberges où l'on recevait "à pied et à cheval". Et il y avait une enseigne en forme de tête de cheval au-dessus de sa porte.

Pennog.

Têtu.

Quand il allait à l'école, il restait obstinément dans son coin, timide et effacé par tout, refusant de s'intégrer aux jeux et aux conversations.

Il y avait une certaine propension pour une partie des enfants à être un peu sauvages à l'égard des étrangers, bien



Michel penn march'h.

sûr. Mais entre eux ils ne restaient pas aussi renfermés.

Penn Pouloud.

Tête de "pouloud".

Les *pouloud* (singulier *pouloudenn*) sont une préparation culinaire pour laquelle l'adjectif "gastronomique" serait emphatique. Il s'agit de cuillerées de pâte de blé noir cuites rapidement dans le lait.

Les durs travaux de la terre amenaient à leur faire honneur, comme à toutes les autres nourritures simples. Mais on en faisait rarement un objet de fixation amoureuse. Et ces conditions d'existence rustiques font par exemple que l'expression "bon appétit" n'existe pas en breton. Triste faiblesse sémantique? Elle n'existe pas non plus en anglais. Là parce qu'on ne se soucie guère de la nourriture, diront certaines mauvaises langues. Ici parce que l'appétit manquait rarement à ceux qui travaillaient de leur corps. L'expression "bon appétit" est un luxe de nobles et de bourgeois qui ont peine à traîner leur ventre trop bien rempli.

Quand il était jeune on l'avait embauché comme petit valet de ferme. Or il aimait beaucoup les *pouloud*, et par hasard pendant un temps il y en avait eu coup sur coup à la ferme. Lui aimait, mais les autres valets, pas trop.

Et un jour l'un d'entre eux avait découvert le pot aux roses. Le petit valet venait faire du charme à la maîtresse de maison pour qu'elle fasse des *pouloud*.

Penn Pounner (Salg ar Penn Pounner).

Petit François la Tête Lourde.

Valet de ferme, accablé constamment par une envie de dormir irrépressible, il dodelinait de la tête lorsqu'il conduisait la charrette de son maître.

Penn Sardin.

Tête de Sardine.

Surnom collectif des femmes du port cornouaillais de Douar-nenez avec lequel le Léon traditionnel n'avait pratiquement aucun contact.

Ce surnom date ici de la fin des années 1970. A cette épo-

que, avait été publié un livre appelé « Du termaji chez les penn sardines », livre de bandes dessinées utilisant un parler hybride de Douarnenez, où pendant quelques décennies on parsemait le français de mots et d'expressions bretonnes.

Ce livre avait eu un certain succès en Bretagne puisque les ploucs guéris et vaccinés ne dédaignaient pas de rire d'eux-mêmes dans la mesure où ils ne se reconnaissent plus dans le tas de fumier et les gros sabots. C'est donc le rire rétrospectif classique de celui qui estime s'en être sorti.

Donné par les clients d'un bistrot d'une petite ville à une jeune serveuse qui avait été vue pendant une pause dans son travail lisant l'album en question.

Comme dans le cas de *Jean-Marl Penn Divalo*, un mot breton en contexte francophone, mais compris par une majorité de présents, avait créé l'incongruité de départ nécessaire à un surnom. L'autre mot breton *termaji* (en fait, du français "lanterne magique") n'est pas compris localement des bretonnants passifs que sont les jeunes ruraux de moins de quarante ans.

Penn Touz.

Tête Tondue.

Un soldat allemand au crâne rasé lui donnant une allure peu rassurante.

Pesk (ar Pesk).

Le Poisson.

Un pêcheur professionnel en rivière. Il approvisionnait, en truites surtout, tous ceux qui n'avaient pas le temps ou estimaient au-dessous de leur dignité d'aller eux-mêmes en chercher.

Presque une sinécure quand on compare les prises de l'époque pré-industrielle avec celles que l'on peut espérer faire de nos jours dans les mêmes cours d'eau, régulièrement lessivés par des épandages massifs de produits tout à fait indigestes pour les poissons. Mais le prix qu'on lui en donnait était une misère.

Petapeho?

Qu'est-ce que tu auras?

Forme parlée qui serait en breton écrit littéraire *Petra hopezo?*

Un bistrotier qui accueillait tous ses clients par la formule traditionnelle, équivalent du français "Qu'est-ce que vous prenez?"

Se retrouve également sous une forme bilingue légèrement différente dans le surnom d'une concurrente de l'autre bout du Léon : *Madame Petapo*.

Petra 'ri?

L'expression *petra 'ri* est de celles dont une langue parlée est constamment émaillée, et dont le sens s'est tellement érodé parfois qu'elles sont devenues de simples formulettes automatiques.

Mot à mot c'est "Que feras-tu?" ou "Qu'est-ce que tu feras?", mais en fait la question est de pure forme car son énoncé présuppose une réponse qui elle n'a pas besoin d'être dite puisqu'elle est évidente. L'équivalent français en est "Que veux-tu?", ou "Qu'est-ce que tu veux?", mais là encore non pas au sens propre mais dans le sens d'un fatalisme quotidien des plus débilissants.

Je l'ai entendu dire de quatre Léonards dont c'était la devise quotidienne en quelque sorte.

Petrol (Jamarl Petrol).

Jean-Marie Pétrole.

Se refusant à utiliser le mot "absinthe" qui lui paraissait trop pédant, trop urbain, Jamari répondait à la question inévitable *Petra 'po?* par *Eur banne petrol* (une goutte de pétrole).

Peuka (Ivon Peuka).

Yvonne Tousser.

Mot dialectal pour désigner cette action involontaire. Yvonne était connue pour ses éternels toussements.

Peul (Feñch ar Peul).

François le Piquet.

Était rentré chez lui un soir avec sa charrette incomplète. Il avait oublié dans un champ la partie dite *peul karr* (piquet de

charrette), qui est un piquet que l'on peut rajouter des deux côtés dans l'intervalle vide entre les ridelles (sur les côtés) et la fourragère de devant. Ils permettent d'éviter l'évasion concertée ou non d'une partie de la charge.

Pevar Lagad (ar Pevar Lagad).

Les Quatre Yeux.

Vous ai-je dit que le breton est une langue où la notion de pluriel n'est pas redondant? A tout le moins l'est-elle beaucoup moins qu'en français. Ainsi dans le cas qui nous intéresse, la présence du numéral suffit à indiquer la pluralité, et de ce fait le substantif *lagad* reste au singulier. Et, de même qu'en anglais, les articles et autres adjectifs sont invariables. Comme quoi un grain de linguistique comparée, sans même sortir d'un hexagone bien connu, peut être éminemment instructif sur ce que certains appellent unilatéralement la "logique" d'une langue, par quoi ils veulent dire la leur.

Les quatre yeux était le premier monsieur dans une petite bourgade qui ait porté des lunettes.

Pevar Real.

Quatre "réaux".

Une somme infime, quasi-microscopique si on tient compte de l'inflation, mais sa valeur symbolique était grande dans le cas présent.

Pevar real était ouvrier dans ce qui est aujourd'hui le grand Brest. Et il réussissait tout juste à joindre les deux bouts : une telle richesse lui avait tourné la tête et il s'était fiancé.

Or ce jour-là, jour de kermesse ou de pardon, un problème lui trottait dans la tête : il n'avait même pas de quoi payer une bague à sa fiancée, se trouvant en tout et pour tout propriétaire de *pevar real*.

Déambulant ainsi dans la foule joyeuse, il s'était arrêté devant un des stands : un tas de sciure où, moyennant *pevar real*, on acquérait le droit à un des objets emballés cachés dans la sciure. Le responsable du stand avec qui il avait lié conversation lui assura qu'il y avait quelques bagues.

Pevar Real paya et trouva une bague, et sans plus tarder l'apporta à sa fiancée.

L'histoire ne nous dit s'ils furent heureux et eurent beaucoup d'enfants.

Pik (Von ar Blk).

Yvonne la pie (*pica pica*).

L'image est la même que celle de la pie bavarde en français : une grande causeuse.

Pikeñ.

Pendant plusieurs décennies de l'histoire de France, tous les jeunes gens valides ne partaient pas faire de service militaire. Plusieurs formules se sont succédé et plusieurs durées.

A une certaine époque et dans le cadre de ce surnom, la règle était la suivante. Celui qui partait devait faire sept ans. Mais en faisant deux ans de plus, il dispensait un de ses cadets de l'obligation. Si par contre le cadet était séminariste, cet éventuel sacrifice supplémentaire n'était pas nécessaire. Ceci nous ramène avant 1870, à tout le moins.

Le cas de conscience d'un brave garçon du pays Pagan était le suivant : son cadet faisait des études pour être prêtre, mais hésitait à poursuivre dans cette voie. S'il décidait de revenir à l'état civil, son frère était prêt à faire pour lui les deux années supplémentaires. Et c'est précisément ceux qui partaient ainsi pour un autre qu'on appelait en français des ... pékins.

Au moment où la décision devait être prise, son jeune frère avait renoncé à la prêtrise, et lui avait donc signé pour neuf ans. Et peu de temps après, il recevait une lettre lui annonçant que la décision était changée. Mais il avait quand même dû faire ses neuf ans.

Le surnom existe toujours sur ses descendants en ligne directe.

Picherad.

A la différence du français classique, le breton fait toujours, plus ou moins selon les dialectes, la différence entre le contenu et le contenant. Ainsi une bouteille, c'est *boutaill*, mais une bouteille d'eau, si on s'intéresse à son contenu, ou disons plutôt de vin pour que la chose parle mieux, le contenu de la bouteille sera dit *boutaillad*. C'est aussi la différence que le

français fait toujours entre "jour" et "journée", bien qu'elle s'estompe de plus en plus.

Picherad c'est le contenu d'un pichet, d'une cruche.

Et c'est aussi le surnom d'un homme qui au lieu de demander *eur banne* (une goutte) quand il allait dans un débit de boissons, demandait *eur bicherad win* (une cruchée de vin), ce qui n'est pas la formule classique.

Piflg (Paol ar Piflg).

Paul l'os de seiche.

Exemple dans lequel les besoins linguistiques d'une communauté maritime ont créé un mot concis là où la communauté centripète voisine dont l'expression linguistique optima consiste à pouvoir parler de Paris, ne dispose que de deux vocables, dont l'un (os) est pour le moins inadapté à la réalité biologique, puisqu'il n'entre guère dans ses priorités intellectuelles de s'intéresser à un environnement marin.

L'"os" de seiche (*sepia officinalis*) est une structure calcaire que l'on donne aux oiseaux en cage et dont la fonction est double : ils usent leur bec en le mettant en pièce et ils y font provision de calcium.

Paul était spécialisé dans le ramassage pour commercialisation subséquente.

Pillou (Marl ar Pillou).

Marie les guenilles.

Surnom facétieux d'une commerçante qui tenait un petit magasin d'antiquités dans une localité envahie par les touristes en été. Ceci pour le plus grand bénéfice de son compte en banque.

Pilpidoull.

Mot créé par lui-même et sans signification évidente. Il s'en servait pour parler du jeu collectif d'hiver favori des Léonards : les dominos. Il disait : « *Deom da hoari eun taol pilpidoull* » (allons jouer une partie de *pilpidoull*).

Piltrotlg (Marl Biltrotlg).

Marie Petit Trot.

Affectée par une constante activité des membres inférieurs que ne semble pas justifier la taille du bourg où elle habitait. Cette trépidation avait pour objet la collecte du maximum de stimuli oculaires et auditifs et leur retransmission ultérieure sous forme de messages oraux accompagnés de fréquentes aspirations buccales du rebord légèrement penché d'un récipient rempli d'un liquide noir d'origine exotique.

Ou, comme nous disons dans notre langue au goût sauvage et à la faible sophistication : *Pebez fri kiriuz e oa hi!* (c'était une sacré curieuse!).

Pint (Priiant ar Pint).

Prigent le pinson.

Prigent est un nom de Saint local non homologué par la hiérarchie catholique, mais avec lequel les prêtres bretons ont dû composer pendant des siècles.

Quant au pinson (*fringilla coelebs*), c'est un petit oiseau que la tradition francophone dit "gai", mais qui en breton, a donné son nom à un verbe léonard *pinta*, qui veut aussi dire "rester recroquevillé".

Priiant appartenait à une communauté centrée sur le travail du goémon et son utilisation pour les terres. Or, des règles très précises présidaient au ramassage, avec en particulier l'obligation d'une heure de début du travail, en général le lever du jour (pour éviter les accidents de nuit, très fréquents). Bien avant cette heure, de très nombreuses personnes se pressaient donc sur la dune pour attendre et ne pas perdre leur droit au partage. C'est dans ces circonstances que l'attitude de Prigent avait été remarquée pour sa similitude avec celle du pinson occupé à "pinta".

Pintlg.

Petit Pinson, mais en fait dans la plupart des usages seul le diminutif est utilisé et a donc perdu ce sens.

Celui-ci avait une démarche très sautillante, à l'image du mode de déplacement à terre de l'oiseau.

Piroun (Salg ar Piroun).

Petit François la Dorade.

Deux pêcheurs se rencontrent en mer et l'un demande à l'autre ce qu'il a pris. Le premier répond : *pirouned* (des dorades, enfin, une des espèces de dorade, "pagellus bogaraveo" pour tout dire).

L'autre reprend en disant : *pegen mad ar pirouned* (c'est bon les dorades), et s'entend répondre : *ya, pa zo lakeet eun tamm saoz ganto* (oui, quand il est mis un peu de sauce avec).

Pourquoi ce dialogue qui n'a rien d'immortel a abouti à faire surnommer les deux protagonistes, l'un *Salg ar Pirouned*, l'autre *Jil Saoz*, ça, je ne saurais vous le dire.

Et si vous ne me croyez pas, allez-y voir.

Pistrakig.

Petit Traquet.

Il m'a été impossible de déterminer s'il s'agit du *pistrak* (*saxicola torquata*) : "traquet pâtre" ou du *pistrak aod* ("traquet de plage", *cœnantha cœnantha*, en français "traquet moteux") pourtant très différents, parce que ce surnom vient du bord de l'eau.

Surnommé ainsi à cause de sa petite taille. Mais ce qui est intéressant à noter c'est que son propre père lui avait donné ce surnom, de même qu'à tous ses frères il en avait attribué un.

Piterig.

Un jour de foire il avait fait l'acquisition d'un jeune poulain et le ramenait chez lui au bout d'une corde. Mais les poulains sont des animaux assez imprévisibles et joueurs, et celui-ci lui en avait fait voir de toutes les couleurs. Il l'avait, entre autres, entraîné dans une mare puisque l'heureux propriétaire ne voulait pas lâcher prise.

En rentrant, ils étaient passés par le bourg où il avait fait une pause rafraîchissante. Et là, un verre à la main, il avait raconté sa mésaventure à la cantonade, et en l'expliquant avait dit avoir été dans l'eau jusqu'à son *piterig*. D'où une certaine perplexité des interlocuteurs, car le mot ne fait pas partie du vocabulaire local.

Il est cependant vraisemblable qu'il s'agit d'une variation personnelle sur le thème *piti* que nous allons traiter sous peu.

Piteur Jonl.

Pierre Jeannot, si l'on veut, puisqu'aussi bien il s'agit de deux prénoms anglais, "Peter" et "Johnny", dont le premier est vraisemblablement la version de son prénom dans cette langue, alors que le deuxième est le surnom générique des fameux "Johnnies" de Roscoff.

Nous avons vu (cf. *Bara Gwenn*) dans quelles circonstances le commerce d'oignons avec la Grande-Bretagne s'institua au départ de Roscoff. Sans être une épopée, ce circuit commercial est à lui seul toute une histoire que nous n'avons pas la place d'évoquer. Qu'il soit dit cependant que c'est par centaines que des habitants d'origine modeste de la région dite de la "Ceinture dorée" passaient jusqu'à la moitié de leur vie de travail à écouler des oignons. Ils étaient tellement connus en Grande-Bretagne qu'on les y appelait les "Johnnies" ou les "Onion Johnnies", surnom collectif qui existait également en gallois et en gaélique écossais, et qu'ils étaient devenus l'image typique du ... Français moyen, alors que pendant très longtemps ils parlaient à peine cette langue. Par contre par leur intermédiaire l'anglais fit son apparition dans le breton de la région par l'injection d'un assez fort contingent de mots. Car ils apprenaient très vite l'anglais, voire, pour certains, le gallois.

L'un d'entre eux au moins fut surnommé en anglais de ce fait.

Piti (Pèr ar Piti).

Pierre le pénis.

Dans le dialecte du Léon, le mot *piti*, sans doute d'origine française (pétis?) comme tout ce qui est éminemment culturel, désigne, entre autres termes plus ou moins métaphoriques, le pénis du mâle.

Ceci dit, à la différence de "pénis", c'est un mot d'utilisation courante, tout comme *lost* et *ibil* par exemple. Car l'avantage des langues "grossières" qui ne servent pas les intérêts contradictoires de nombreuses classes sociales très différenciées, est que l'on y a moins de fausses pudeurs et de snobismes réels. Elles présentent cependant, d'une manière plus ou moins embryonnaire, les phénomènes d'argots qui tendent à séparer considérablement le français et l'anglais parlés réelle-

ment des langues écrites correspondantes.

Donc un chat est un chat, en breton, et *Pèr ar Pitt* était un chaud lapin.

Piti Plad.

Pénis Plat.

Surnom d'un impuissant sexuel ou présumé tel.

Et croyez-moi, ce style direct du breton parlé est très rafraîchissant et équilibrant après les contours et détours de certains usages français policés à l'excès.

Pitod.

Bon(nne) Ami(e).

Se disait, par l'absurde, d'un homme d'une grande laideur, car le sous-entendu cruel était qu'il ne serait sans doute jamais l'objet de l'amour d'une bonne amie.

Pitwayab.

Un certain nombre de mots français, ici "pitoyable", a été emprunté assez localement, voire par des individus, dans des sens qui n'ont rien à voir avec celui qu'ils pouvaient avoir dans la langue d'origine. Il s'agit en particulier de toute une série d'augmentatifs sans grande signification, à mi-chemin entre le sémantisme plein et les simples mots ponctuation.

Surnom d'une religieuse qui avait adopté cet adjectif qu'elle utilisait à longueur de phrase, comme certains fument à longueur de journée, ou d'autres ne peuvent manger un morceau de viande sans condiment.

Plou 'bay me?

Qui me paiera?

Comme beaucoup d'autres surnoms, celui-ci est extrêmement symptomatique, du point de vue de la sociologie basse-bretonne. Il porte en effet témoignage d'une convergence de plusieurs faits.

Le premier est une réalité historique que d'aucuns voudraient effacer de la mémoire des Bretons eux-mêmes. A savoir que le français, eu égard à l'histoire, est un parvenu récent en Bretagne dans la masse de la population. Les deux

guerres mondiales ont marqué chacune une accélération considérable de ce phénomène, mais le fait demeure. En 1900, mis à part les villes importantes, le français n'était la langue quotidienne que d'une très faible partie des Bretons, tant du Haut que du Bas pays, d'ailleurs.

L'autre fait est que, face à ce monolinguisme global, basé sur le monolinguisme individuel d'une proportion très importante des habitants, un certain nombre de "messieurs", dont la langue est bel et bien le français depuis des siècles (les élites bretonnes qui combattirent l'impérialisme français avant la perte de l'indépendance étaient en majorité de langue française, au moins entre elles), étaient obligés de parler breton pour mener à bien leurs affaires.

Pour certains, qui l'avaient appris dans l'enfance, auprès de serviteurs ou de jeunes voisins, pas de problème. D'autres, par contre, devaient en apprendre d'indispensables rudiments pour défendre leurs intérêts. Ainsi ce médecin qui, avant de soigner ses clients, demandait, avec une faute de breton, qui le paierait. (La forme correcte serait *Piou 'bayo ahanon?*, localement). Inquiétude légitime d'ailleurs car les médecins, rares, et chers, étaient souvent appelés trop tard.

Plakou.

Plaques.

Un artisan ambulant commu dans tout le Léon, et par ailleurs écrivain mineur de langue bretonne. Il vivait de la confection de plaques gravées, faisant le tour des marchés et des foires avec son matériel.

Le surnom est dû en partie au slogan commercial qu'il chantait à tous les vents :

Plakou bihan plakou braz,

Evid ar hirri, ar veliou hag ar chas.

(Petites plaques, grandes plaques, pour les charrettes, les vélos et les chiens),
plaques sur lesquelles il gravait le nom du propriétaire.

Plah (Mon ar Plah).

Maryvonne la servante.

Le sens premier de *plah* est tout simplement *filie* (par oppo-

sition à "garçon", car par opposition à "fils" on utilise *merh...* vous avez dit logique?).

Le problème sociologique était que dans la commune où elle travaillait il y avait des douzaines d'autres *plahed*.

Mais elle était employée dans le seul magasin du bourg qui eut alors quelque prétention à un niveau plus relevé que la vente de vin d'Algérie, d'allumettes et de savon de Marseille.

Plah he sah.

(La) fille (à) son sac.

Surnom utilisé dans un stage de perfectionnement en langue bretonne, stage dans lequel le breton était précisément une langue véhiculaire, à St Renan, vers 1975.

L'allitération en *-ah* et la brièveté du surnom s'étaient conjuguées à deux autres facteurs pour en assurer le succès immédiat qui ne s'était pas démenti de la semaine. A la fin de celle-ci, seules deux ou trois personnes connaissaient l'identité officielle de la jeune femme en question, alors que tout le monde connaissait *Plah he sah*.

Les deux autres raisons étaient les suivantes. *Plah he sah* était une de ces Celtes d'Outre-Manche dont un certain nombre vient, chaque année, surtout du Pays de Galles et de Cornouaille Britannique, apprendre le breton ou se perfectionner. Elle avait, de ce fait, un nom d'un type très peu familier à la majorité des autres participants.

Mais la raison essentielle est que pendant tout le début du stage le sac où se trouvait son argent liquide ne la quittait en aucune circonstance, que ce soit à table ou pendant les ateliers de danse traditionnelle.

Or ce n'était pas un sac à main, mais une sorte de sac à provision assez ample.

Plasenn (Feñch ar Blasenn).

François la place.

Sa maison avait été démolie, dans le bourg, pour agrandir l'espace et permettre d'y faire une place, devenue parking depuis, d'une taille qui ne fasse pas honte aux habitants par rapport à celles des localités voisines.

Plijadur (Marl Plijadur).

Marie Plaisir.

Il est avéré que la proportion d'hommes surnommés dépasse de loin celle des femmes. A cela plusieurs raisons dont l'essentielle est que celles-ci restaient davantage à la maison.

Il y avait pourtant un endroit, équivalent des bistrotts pour les hommes, où les femmes se retrouvaient entre elles. On n'y servait pas à boire mais les conversations y allaient bon train. C'étaient les nombreux lavoirs dispersés un peu partout à la campagne.

Ce surnom est un surnom donné entre femmes, parmi la coterie d'un lavoir bien précis, même si, comme la plupart des surnoms, il s'était répandu plus loin.

Elle se plaignait constamment à ses commères de son état général de fatigue dû à la fréquence des rapports sexuels que son mari lui imposait. Tout ceci dit avec un vocabulaire un peu détourné mais non moins efficace, et compris.

Les femmes, en général, étaient réservées sur les problèmes de sexe, sauf lorsqu'il s'agissait d'obstétrique qui était elle discutée en long et en large, et dont le vocabulaire, assez précis, pouvait à la rigueur servir à autre chose.

Ce surnom est par ailleurs traditionnel en Léon, dans un mauvais sens, et quel que soit le prénom réel des femmes ainsi désignées.

Poan GeIn.

Mal (au) dos.

Un ouvrier d'usine qui se plaignait constamment de souffrir du dos.

Poan Gov (Niflig ar Boan Gov).

(Le) Petit Yves le mal (au) ventre.

On le soupçonnait fortement d'avoir échaffaudé un stratagème très dramatique pour tirer au flanc quand il était fatigué d'un travail collectif quelconque.

Tout d'un coup il se repliait sur lui-même, se couvrant l'estomac des mains, puis détalait aussi vite que le permettait ce genre de position.

Je l'ai entendu dire de trois autres Léonards, dont deux au

moins éprouvaient des coliques diplomatiques à l'école.

Ceci dit, on n'allait pas vérifier.

Porz Don (Cheun ar Porz Don).

Yves la cour profonde.

Un grand nombre de fermes étaient situées volontairement dans des espaces présentant un creux par rapport à l'ensemble du paysage. Cela permettait d'éviter le vent et ses rigueurs en hiver. Et puis l'un des seuls engrais possibles était l'engrais vert : plantes que l'on laissait pourrir dans l'eau stagnante de la cour.

Mais la cour de ferme de Cheun était beaucoup plus nettement en contrebas que la généralité.

Potl.

Il servait de souffre-douleur à ses petits "camarades", terme souvent ironique, dans la cour de récréation et surtout en chemin, loin de la vue du maître d'école.

Et quand on le poussait à bout, ce qui n'était pas difficile, il se mettait à hurler *poti zod*, c'est-à-dire l'expression classique *paotred zod* déformée (mot à mot: "garçons bêtes", l'équivalent français étant plutôt "bande de crétins"). Hurllement qui avait pour effet de faire redoubler les taquineries.

Potye.

Poitiers.

Toute une famille d'une commune de la Montagne dont un lointain ancêtre avait fait son service militaire dans cette lointaine ville des pays de l'Est au climat continental légendaire.

Nous verrons ultérieurement *Soaz an Tribble*, dont le surnom familial traditionnel était *Soaz Potye*.

Poull (Jef ar Poull).

Josèphe le lavoir.

Poull signifie en premier sens "mare", mais il s'agit en fait ici de l'abréviation de l'expression *poull kann* (mare à laver), qui n'est pas exactement un lavoir au sens où on entend par ce mot une structure permanente solide avec un toit.

Habitait auprès d'un *poull-kanna*, qu'elle fréquentait assidu-

ment puisqu'aussi bien elle semble avoir exercé la profession de lavandière mercenaire : métier très dur d'ailleurs, surtout en hiver.

Poull an Hañvouez.

La mare à purin.

Il était une fois un fringant jeune homme du pays Chelgenn qui avait trouvé une occasion de "rouler les mécaniques" comme certains disent en français. Il avait en effet acheté une moto et escomptait bien sur un succès appréciable le jour où il l'étrénerait devant les yeux ébahis de ses compatriotes moins favorisés.

Le jour J il avait donc chevauché le véhicule en question, avait démarré et, devant les yeux ébahis de ses compatriotes moins favorisés il était allé se planter dans une mare à purin. Mésaventure mémorable s'il en est.

Pouloud (Pèr ar Pouloud).

Pierre les *pouloud*.

Nous avons déjà vu à *Penn Pouloud* la signification de ce mot. Redisons donc qu'il s'agit d'une préparation très rapide.

Pierre était veuf et, l'eût-il même souhaité, n'avait guère de temps à consacrer à la cuisine. En conséquence de quoi il ne mangeait pour ainsi dire que des *pouloud*.

Et, encore une fois, ce n'est pas l'appétit qui manquait dans une dure journée de travail agricole.

Pouloudig.

Petit grumeau.

Le mot *pouloud* a en fait un deuxième sens, aussi courant que le premier, qui est celui de boules de pâte qui se forment pendant le délayage d'une farine. On le dit également lorsque cette même farine présente des agglomérats comme encolés, dès avant toute intervention de la ménagère.

C'est dans ce sens de grumeau qu'on le donnait comme surnom à un meunier de mauvaise réputation (pléonasme?) parce que la farine qu'il rendait en contenait presque invariablement, et qu'il y avait donc nécessité absolue de la retamiser dans son entier.

Poultrenn (Chob ar Boultrenn).

Joseph la Poussière.

Un paysan qui se démenait dans ses champs, avec quelle efficacité nous l'ignorons, de sorte que ses vêtements étaient recouverts d'une couche de poussière à base de terre séchée.

Poum Hini Koz.

Vlan, le Vieux.

Il est certaines personnes que l'ensemble de leurs concitoyens ne voit que pratiquant une activité précise. Lorsque cette activité est identique à celle de la majorité, aucun problème. Mais lorsqu'il y a la répétition constante de quelque geste très accessoire, pour ceux-ci, nous nous trouvons devant une situation éminemment surnommable.

Ainsi de cet homme déjà âgé que les écoliers sur le chemin entre la maison et l'école, et vice versa, semblaient ne voir que coupant du bois.

Le calibrage du bois de chauffe était souvent une des prérogatives des anciens une fois qu'ils étaient dispensés des travaux les plus durs par un fils ou un beau-fils qui avait pris la relève.

Mais celui-ci devait le faire sur le pas de sa porte, au lieu de rester à l'abri.

La forme linguistique du surnom est assez curieuse et d'un type rare. *Poum* est une onomatopée représentant le bruit d'un bûche violemment frappée contre un billot pour y être fendue.

Pour.

Poireaux.

Surnom de toute une famille de la côte, depuis que l'un d'entre eux avait été connu pour son appréciation immodérée de ce légume qu'il cultivait lui-même.

Le courtil, ou jardin potager, était très embryonnaire dans la plupart des exploitations agricoles, et le poireau n'y faisait pas partie des légumes assez fréquemment représentés, loin de là.

Pozer (Chamar ar Pozer).

Jean-Marie Le Poseur.

Il travaillait sur la voie de chemin de fer Paris-Brest à la rénovation et à l'entretien des rails et des traverses. Et, à la différence de la majorité des cheminots des équipes volantes, il était originaire de la commune même, ce qui ne veut pas dire qu'il ne travaillait pas ailleurs lui aussi.

La pose en question est celle, bien réelle, des rails.

Predour (ar Predour).

Un certain nombre de surnoms sont en fait d'authentiques patronymes officiels, mais ils deviennent surnoms dès lors qu'on les utilise pour désigner des personnes dont ils ne constituent pas l'identité administrative.

Celui-ci s'était vu affublé, dans son village natal, du nom d'un de ses professeurs pour lequel il éprouvait une grande vénération, ou bien dont, à tout le moins, il parlait très souvent.

Prefed mogeder (ar Prefed mogeder).

Le préfet fumeur.

Surnom composé par juxtaposition de deux éléments sans lien évident.

Préfet parce qu'il se vantait beaucoup.

Et "fumeur", par adjonction d'un suffixe d'agent au mot *moged* (fumée), parce qu'il fumait constamment.

Le mot "fumeur" courant en breton est en fait *butuner* (racine *butun* = tabac, de l'ancien mot français "pétun → pétuner).

De même que la consommation d'alcool, celle de tabac à fumer, par opposition au tabac à chiquer remplacé par le chewing-gum, a fait un bond spectaculaire depuis le début du siècle. Ceci pour des raisons de mode et de plus grande aisance financière.

Priñs Bihan (ar Priñs Bihan).

Le petit prince.

Un propriétaire terrien à la démarche particulièrement conçue pour asseoir une image de marque de fierté, mais à la taille très petite.

L'ensemble ne semble avoir impressionné le bon peuple que très modérément.

Preñv (ar Preñv).

Le ver.

Lui aussi d'une taille le rendant particulièrement apte au camouflage dans un plant de chou.

Prezidant (Iv ar Prezidant).

Yves le Président.

Un des assez nombreux anciens émigrés revenus au pays. Il se vantait d'avoir vu le Président de la République française à Paris.

Circonstance qui, à ses yeux, démontrait sa supériorité personnelle et qu'il entendait que personne n'ignore.

Le Léon a moins souffert que les autres provinces bretonnantes de l'émigration sur le Proche Orient et en particulier de l'écroulement des cerveaux et des esprits entreprenants. Ceci explique en partie sa population assez nombreuse et à l'origine locale massive, ainsi qu'un dynamisme économique certain.

Pri Prad.

Terre Glaise.

Il s'était fait une spécialité de la recherche de cette matière première assez importante, à l'époque de l'économie traditionnelle de subsistance.

On s'en servait comme ajout dans le mortier des murs de maison, comme liant principal dans ceux des bâtiments annexes, et dans la confection des poteries, entre autres.

Prometer (Bl ar Prometer).

Jean-Marie le Prometteur.

Parsemait ses discours de promesses aussi nombreuses qu'anodines; Là où tout un chacun disait "il fera beau demain", lui énonçait "je te promets qu'il fera beau demain".

Comme en plus il utilisait la forme verbale emphatique, à sujet rejeté en début de phrase (la seule pratiquée en français), son insistance rhétorique avait fini par amuser.

Propig (Marl Bropig).

Marie Proprette.

Une adorable grand-mère qui s'arrangeait avec un soin vestimentaire rare à l'époque. Négligence majoritaire que bien des obstacles matériels expliquaient.

Pruslan (Salg ar Pruslan).

Petit François le Prussien.

L'époque de la guerre de 70, qui vit la défaite de la France par une confédération germanique menée par la Prusse, fut assez dure en Bretagne.

Il y eut en particulier un début de disette dans certaines régions. Mais, face à ce genre de problèmes, les populations maritimes avaient quelques atouts supplémentaires et souffraient relativement moins.

C'est ce qui explique une "invasion", très limitée d'ailleurs, de l'île de Batz par un certain nombre de continentaux, aussi bretons et bretonnants que les autochtones, à la recherche de moyens de survie supérieurs.

Nombre d'entre eux s'y fixèrent alors que d'autres, passée la période difficile, regagnèrent la grande terre.

La coïncidence historique de ces phénomènes, puisque la France, au moins en partie, était occupée par les "Prussiens", fut la cause du choix de ce surnom mi-facétieux, mi-mécontent.

Pruslan Koz.

Vieux Prussien.

Application typique d'un principe vieux comme le monde, ou plutôt la parole des humains : l'amalgame, qu'il soit ou non humoristique, basé sur une méconnaissance plus ou moins grossière de la géographie, dans bien des cas.

Un maître d'école originaire de la Haute-Marne, contrée lointaine s'il en est.

Le même principe veut que tous les touristes dont le lieu de résidence habituel est à l'Est du Couesnon soient des Parisiens.

Puchela.

Pendant la période incertaine où une langue en évince une

autre, rien n'est réellement neutre dans le choix de l'une ou l'autre. Et ceux qui s'imaginent que parler une langue est un phénomène naturel doivent comprendre que nous autres Bretons baignons dans l'artificiel depuis déjà longtemps.

Ainsi de la langue dans laquelle la majorité des bretonnants du Léon, chez lesquels la honte du breton est souvent un peu moins forte qu'ailleurs, mais néanmoins très réelle, parlent à leurs animaux familiers. Situation, a priori, où personne ne devrait s'encombrer de snobisme. Eh bien, détrompez-vous.

Cette femme s'adressait à son chien dans un mélange de français et de breton, destiné sans doute à élever le niveau culturel de l'intéressé.

Son ignorance de certains aspects du français égalait sa volonté de s'en servir à tout prix, et ne sachant lui dire "accroupissez-vous", elle lui disait "puchez là", utilisant la racine verbale bretonne *puch(a)* sous un camouflage linguistique qui ne satisfaisait qu'elle-même, et divertissait ses voisins.

Pudiski (Loul Pudiski).

Louis les putois.

Grand destructeur de ces animaux devant l'Éternel et la tradition orale de son pays.

Mot breton, pluriel à alternance vocalique de *pudask*.

Punter (Fañch ar Punter).

François le Pousseur.

Son passe-temps favori dans la cour de récréation consistait à faire tomber ses "petits camarades", comme disaient les instituteurs, avec de grandes bourrades.

Le problème est que les autres goûtaient fort peu d'être brutalement intégrés à ses jeux, de la sorte.

R

Ragod Plean.

Ragoût simple, c'est-à-dire sans assaisonnement.

Tristement réputée pour le ragoût que trouvaient à manger chez elle ceux qui y avaient affaire : elle n'y incorporait jamais de viande.

Ramas Kaoh (Mari Ramas Kaoh).

Marie Ramasse Merde.

Non pas vidangeuse, profession qui n'avait nulle raison d'être étant donné la profusion des talus. Mais brave personne ayant la manie de ne rien laisser perdre, en particulier sur les chemins.

Ramaser bouchonou.

Le ramasseur de "chondrus crispus".

"Chondrus crispus" est un petit goémon dont l'habitat se trouve à l'étale de basse mer de vive eau uniquement; il fait l'objet d'une récolte et est particulièrement abondant sur les côtes rocheuses du Léon. On l'utilise, entre autres, dans l'industrie alimentaire sous le nom irlandais anglicisé de "carrageen" (à rapprocher du breton *karreg* : roche en pleine mer, accessoirement "récif"); c'est un gélifiant de très bonne qualité dont les propriétés sont connues empiriquement depuis des siècles. Le nom *bouchonou* n'est qu'un de la demi-douzaine de noms différents sous lesquels on le connaît localement, rien qu'en léon, et ce n'est pas le plus cellique.

Surnom d'un commerçant qui centralisait les récoltes dans une localité du Haut-Léon maritime.

Ramp partoud.

Le mot *ramp*, probablement emprunté au français, a changé de sens en passant au breton.

Comme base d'une série d'adjectifs (*rampig, rampog, rampet*), il qualifie des personnes dont les jambes sont plus ou moins fortement arquées, avec l'arrondi vers l'extérieur. De là également le verbe *rampa*, qui désigne une progression se faisant avec cette démarche.

"Arque partout", en quelque sorte, était le surnom d'une mendicante qui avait l'habitude de ne tenir aucun compte du tracé des chemins. Elle coupait toujours au plus court, à vol d'oiseau, à ceci près qu'elle devait constamment enjamber des haies, des talus, des ruisseaux et autres obstacles. Une autre traduction pourrait donc être "enjambe tout".

Elle n'était pas la seule à dédaigner les chemins à charrettes. En hiver, seuls quelques cavaliers ne craignant pas la boue s'y risquaient. Tout le monde passait par les champs au-dessus. Car l'habitude de ramasser la boue pour engraisser les champs sus-jacents, avait créé petit à petit les fameux chemins creux d'où l'eau ne s'échappait guère à la saison des pluies.

Raoulet (Kola Raoulet).

Nicolas enroué.

A la suite d'une maladie, sa voix était restée très endommagée!

Rapig (Loul ar Rapig).

Louis était forgeron, c'est-à-dire le spécialiste local de l'utilisation du métal en général. De ce fait il était fréquemment amené à fabriquer des instruments de travail de toutes sortes.

Or il déformait, en l'appelant *rapig*, le nom d'un de ces instruments, appelé dans la région *raklig*, du français "racler"; sa fonction consiste à sarcler. C'est ce qu'on appelle en français une binette.

Rata (Eujen Rata).

Eugène Rata.

Pendant son service militaire, il avait recouvert d'une platée de rata le visage d'un autre vaillant défenseur de la République

qui les avait appelés. Les circonstances précises ont été oubliées, comme c'est très souvent le cas : eussent-elles été précises, d'ailleurs, qu'il y aurait lieu de s'en méfier. L'imagination supplée volontiers, à chaud, à un manque de mémoire.

Une des anecdotes qui courent d'un bout à l'autre du Léon, dans des versions légèrement différentes, raconte comment des conscrits bretonnants ne pouvant supporter les moqueries incessantes des "Parisiens", ni y répondre, par manque de connaissance du français, finissaient invariablement par se venger on ne peut plus *manu militari*.

Le "rata" est un mets très raffiné, puisqu'appartenant à une civilisation raffinée, mais dont la composition est toujours un objet de perplexité rétrospective des bretonnants ayant eu l'occasion de communier à ses délices indicibles, voire l'obligation d'y avoir recours pour survivre à un encasernement provisoire.

Rata Yen.

Rata froid.

Un ouvrier d'usine qui ne réchauffait pas sa gamelle pour son repas de midi.

Il s'agit bien entendu d'un surnom utilisé à l'intérieur de l'usine, par les autres ouvriers, qui mangeaient à la cantine, ou y faisaient réchauffer leur gamelle.

Raz dour.

Rat d'eau.

Rongeur aquatique dont la présence joyeusement destructrice dans les berges d'un ruisseau ou d'un étang a pour effet leur effondrement rapide.

Elle paraît avoir été surnommée pour la rapidité avec laquelle elle faisait toutes choses, ne finissant une tâche que pour se jeter à corps perdu dans une autre.

Reor bantet (ar Reor bantet).

Le cul bandé.

Avait été fréquemment observé pendant quelques saisons dans la région de Lannilis, habillé de vêtements de coupe militaire d'une couleur face à laquelle la population éprouvait une

certaine répugnance.

Que voulez-vous, les soldats allemands que voyait débarquer le Léon rural vers la fin de leur présence étaient souvent des éclopés du front russe. Celui-ci en était revenu avec son cul à la traîne. Ce qui vaut peut-être mieux que *Fri koad* qui sur les mêmes lieux avait laissé une partie de son individu.

Restell (Job ar Restell).

Joseph les Râteaux.

Fabriquait des râteaux en bois dans une petite ville du Bas-Léon. Et comme il fabriquait aussi des balais, on l'appelait *Job ar balaennou*. Et pour une fois ce n'est pas le breton qui a emprunté un mot au français, puisque "balai" vient du mot *balan*, traduit parfois par "genêt à balai" précisément.

Riklig.

Petit Glissé.

Un homme très friand de pommes de terre "sautées", c'est-à-dire cuites à l'eau une première fois, puis dorées sur une poêle avec de la graisse ou du beurre qui les empêche de coller.

Le choix de l'image est un peu différent dans les deux langues. Là où le français voit les pommes de terre sauter de temps en temps, à moins que ce soit volontairement d'un geste de la main tenant le manche de la poêle, le breton les voit glisser (*rikla*) dans l'élément fondu.

Rikluz.

Glissant.

Pendant les années vingt, une partie de la belle jeunesse léonarde avait réappris à danser, mais cette fois-ci des danses exotiques. Les refus d'absolution à l'église n'y firent pas grand chose.

C'est ainsi qu'un jour ce jeune homme s'était trouvé sur le parquet bien ciré d'une salle de danse. Et ce qui devait arriver arriva, il fit une glissade involontaire.

Mais dans ce genre d'incidents, la victime éprouve souvent une certaine gêne dont elle se défait en quelques mots indiquant le plus souvent la cause de sa mésaventure.

Ce qu'il fit, à ceci près qu'il bégayait et que le diagnostic eut du mal à sortir.

Rider (Pèr ar Rider).

Pierre le Rider.

Employé en breton pendant quelque temps par l'intermédiaire du français. C'est un mot anglais ("to ride", ici "monter à cheval"), qui signifie un jockey, amateur en principe.

Il s'était fait une certaine réputation dans la région de Landivisiau où il eût été bien étonnant que la forte concentration de chevaux ne donne à certains l'envie de comparer leurs performances.

Rigadell (Soaz ar Rigadell).

Françoise les Coques (*Cerastoderma edule*).

Les coques sont un coquillage assez abondant par endroits et que l'on trouve dans le sable.

Soaz était spécialisée dans cette "pêche", terme général qui rend imparfaitement le breton *rigadella* (en fait le nom de tous les animaux susceptibles d'une chasse ou d'un pêche, et de tous les végétaux susceptibles de cueillette peut servir de racine à un verbe simple). Après quoi elle venait les proposer à la vente dans les marchés des alentours.

Ro berr.

Jeu de mots bilingue à propos d'un homme dont le prénom n'était pas "Robert" que je sache.

il était d'une avarice notoire et son surnom pourrait se traduire mot à mot par "Donne Court".

Robig.

Du nom du coureur cycliste breton, Jean Robic, vainqueur du Tour de France en 1947, et bien connu dans les années d'après-guerre.

Le sport cycliste a en Bretagne une vogue assez grande, et un assez grand nombre de champions cyclistes français sont bretons.

Inutile de dire que leur origine leur assurait d'autant mieux la faveur de leurs compatriotes.

Donné ici à un quinquagénaire à qui était venue l'envie, un dimanche matin après la messe, de "faire la course" à vélo dans le bourg de sa commune.

Il était tombé en pleine action, et au vu de toutes les personnes présentes. Ceci assure immanquablement le succès d'un surnom pour peu que quelqu'un ait alors la présence d'esprit d'en proposer un qui colle à l'événement.

Rod (ar Rod).

La Roue.

Une vieille femme toute déformée par les longues années de dur labeur. Son corps, considérablement penché en avant, lui donnait une démarche très caractéristique qui rappelait plus l'avance de cette vieille invention que l'altière foulée de l'homo erectus, quel qu'en soit le sexe.

Roison et le revenant.

Phrase française, à première vue, bien que mystérieuse.

Elle avait été prononcée à la gare de Landivisiau par un marchand de chevaux de la région; Il voulait se rendre à Rennes pour affaire, mais n'ayant pas l'intention d'y rester, se proposait d'acheter un billet aller et retour, qu'il avait demandé en ces termes.

Le mot "roison" n'est en fait qu'une très légère francisation de la phonétique du nom breton de Rennes : *Roazon*. Quant à la formule "et le revenant", elle était l'adaptation improvisée qui lui paraissait correspondre à la formule bretonne "*hag an distro*" (et le retour).

Rom (Marl Rom).

Marie Rhum.

Elle en faisait une grande consommation, malgré l'introduction du vin rouge en Basse-Bretagne, suite à la Grande Guerre. Alors qu'avant le rhum était la boisson alcoolisée la plus répandue dans le Léon, non-producteur massif d'alcool de pommes comme les autres provinces bretonnantes.

Les femmes n'étaient pas censé boire d'alcool, si ce n'est soigneusement caché dans de grandes bolées de café. Et, en tout état de cause, en quantités suffisamment limitées pour

n'avoir aucune incidence notable sur leur motricité et leur coordination.

Rouzard (Jakig ar Rouzard).

Petit Jacques "accenteur mouchet", c'est-à-dire "prunella modularis", très courant dans le Léon où on traduit souvent son nom par "fauvette". C'est un oiseau de petite taille, dont les caractères se trouvent dans toute faune spécifique.

Lorsqu'il était gamin, sa distraction favorite dans la cour de récréation était tout simplement de sauter. Et il faut croire que les autres écoliers rattachaient plus particulièrement cette activité au comportement des *rouzarded*.

Rouzerez (Mimi ar Rouzerez).

Le verbe *rouza* peut être traduit par "faire la cour" mais en fait il n'est pas du domaine des relations transsexuelles. *Rouza* c'est peut-être "ronronner" auprès de quelqu'un, mais davantage faire tout pour être bien vu. C'est être diplomate, voire un peu hypocrite.

Et Mimi s'y entendait à merveille dans son enfance, ce qui fait que ce sont ses frères et sœurs, chacun d'entre eux ayant un surnom propre par ailleurs, qui l'appelèrent ainsi tout d'abord.

Comme une forte proportion des surnoms d'enfants, celui-ci ne se prolongea pas dans l'âge adulte. A l'inverse, *Jakig ar Rouzard* était un solide retraité quand je l'ai rencontré. Et pour trouver où il habitait, j'avais dû utiliser son surnom, ses voisins ne le connaissant que sous celui-ci.

Rusl (Yann ar Rusl).

Jean la Russie.

Habitait la "Russie". Mais ne nous méprenons pas... la Russie est le surnom que l'on donne à Roscoff à un secteur de la commune. Je pense que c'est le plus éloigné de la ville, et que, à une époque, la Russie était un peu symbolique de ces contrées lointaines dont on entendait parfois parler.

Ce genre de surnom, donné à des villages entiers pour des raisons très diverses, était relativement courant. Pour le Léon je peux citer le cas de la "Judée" à Lampaul Guimiliau, et de la

"Sibérie" à Plouzané. Et il y en a sans nul doute bien d'autres.

Ruz boutou.

Traîne Chaussures.

Le prototype même de l'ouvrier de l'arsenal de Brest, qu'il était, aux yeux des campagnes alentour : un fainéant dont le rêve est une planque où personne ne viendra vérifier s'il travaille effectivement, ni le réveiller. Revoir *Grill* à cet égard.

Assez curieusement, un bistrot brestois s'appelle toujours le *Ruz Boutou* vers 1980, mais j'ignore s'il y a un lien entre les deux.

Ruz Koad.

Traîne Bois.

Semble avoir passé ses hivers entiers, en rognant sur les saisons connexes, à travailler le bois : l'abattre, l'ébrancher, le transporter surtout, ce qui n'était pas une sinécure à l'époque où les charrois se faisaient avec des animaux domestiques.

Ruz Tan.

Rouge sang.

En fait le breton dit, mot à mot, "rouge (de) feu", mais comme la plupart des langues parlées, y compris le français, on n'y a guère le sens des nuances de toute façon.

C'était la couleur de sa peau, du moins ce qu'on en voyait, sans qu'aucune raison à cela ne m'ait été proposée.

S

Sako.

Sacko.

Terme d'argot de la marine de guerre où il désigne actuellement les fusiliers marins, corps d'élite chargé, entre autres choses, de l'ordre en général.

Avait été surnommé ainsi par ses frères qui avaient fait leur service militaire dans la marine, parce qu'il se préoccupait constamment de remettre chaque chose à sa place. Et de là le surnom avait été popularisé.

Sah (Kou ar Zah).

Jacques le Sac.

Un "piqueur de pierres", c'est-à-dire un carrier itinérant, de la région de St Pol. De même que les couvreurs, ceux-ci transportaient leurs outils, des coins, des burins et des marteaux, dans un simple sac de toile.

Sah an arhant.

(Le) sac (de) l'argent.

Propriétaire et conducteur d'un autocar dans un bourg de la côte Nord, il accueillait ses clients d'un : *Deuit amañ da baea, me eo sah an arhant* (Venez ici payer, c'est moi le sac de l'argent).

Bonnes paroles qu'il accompagnait d'un tapotement de la sacoche.

Et exemple extrême d'un certain nombre de personnes dont la tradition orale n'hésite pas à dire qu'elles se sont surnommées elles-mêmes.

Sah Fars.

Sac (à/de) fars.

C'est-à-dire le sac de grosse toile très solide et très serrée

dans lequel on fait cuire l'élément *fars* du *kig-ha-fars* (voir ce surnom). Ce sac peut contenir vers un kilo de *fars*. En général on le vide avant de consommer et on écrase le contenu, susceptible ainsi d'être surmonté de beurre que l'on y met à fondre.

Elle avait mangé le contenu d'un plein sac de *fars*, vraisemblablement de blé noir, ce qui suppose à la fois un robuste appétit et un égoïsme certain.

Sah Hir.

Long Sac.

Un officier de l'armée allemande d'occupation, reconnaissable à sa longue sacoche. Il a laissé un souvenir détestable dans la région de Ploudalmézeau où il était en poste. Nous devons ajouter que tous ceux qui s'en souviennent précisent : ce n'était pas un Allemand, mais un "Russe". Inutile d'en demander davantage, mais cela concorde avec d'autres rapports de soldats originaires du Caucase qui, eux aussi, ont laissé un mauvais souvenir.

Sal Lèr.

Sac (de) Cuir.

L'économe d'un collège religieux. Il ne se déplaçait pas sans son sac à finances.

Sacha (Ivonig Sacha).

Petit Yvon "tirer".

Il exprimait dans un mot d'ordre bref, constamment répété, l'idéologie qui a fait de sa région, celle de St Pol, le phare d'un certain modèle de progrès agricole.

"*Poent sacha*" était son mot, sa devise. Cela veut dire "il est temps d'en donner un coup".

C'est une incitation au travail sérieux, qui ne saurait qu'être forcené, dans toute la région légumière.

Sacha Hir (ar Sacha Hir).

Le long trait.

En fait une version calibrée de la même formule, de l'autre

côté de la Penzé.

Au moment des sarclages, opération qui consiste à débarasser le sol des végétations indésirables susceptibles d'empiéter sur le développement des cultures souhaitées, il stimulait les autres travailleurs de cette phrase par laquelle il les invitait à sarcler large, en commençant leur trait le plus loin possible du corps; pour une meilleure résistance et un meilleur rendement.

La forme verbale employée est un infinitif substantivé suivi de l'adjectif. La civilité bretonnante traditionnelle dispose d'une sorte d'impératif impersonnel dans cette utilisation de l'adjectif. Il est beaucoup moins direct et brutal que l'impératif simple.

Sach e Dreld (BI Sach e Dreld).

Jean-Marie Tire ses pieds.

On pourrait également dire "Jean-Marie qui se tire". Réputé a contrario pour sa grande incapacité à travailler, et plutôt que d'imposer aux autres le spectacle désagréable de son désœuvrement il préférerait s'en aller quand il n'en pouvait plus.

Il semble d'ailleurs avoir eu des raisons de santé pour ce faire.

Saillad peñtur.

Plein seau (de) peinture.

Une femme qui ne se résignait pas à avoir dépassé depuis longtemps l'âge de la ménopause, et se fardait outrageusement.

Le mot *sail* (seau) a été emprunté à un dialecte d'oïl.

Samm ar Maout.

Soulève le bélier.

Un très beau surnom, ethnographiquement parlant du moins, pour désigner un homme d'une grande force physique.

Le bélier en question n'a rien d'un exploit lorsqu'il ne s'agit que de le soulever. En fait il s'agit de l'enjeu traditionnel de la lutte dite bretonne (voir *Chob ar Maout*).

Même après abandon du sport lui-même, suivi d'une actuelle renaissance, l'expression existe toujours dans le breton du Léon. Voir également *Moutoñ* pour une évolution divergen-

te inattendue de ce mot.

Sane (Mari Sane).

Marie Sané.

Exemple d'un modèle très classique de surnom dans lequel le prénom d'une femme est suivi du prénom de son mari.

Ici il s'agit d'un prénom très local, celui du Saint éponyme de la paroisse de Plouzane dans le Bas-Léon, dont l'étymologie est précisément "(la) paroisse (de) Sané".

Alternativement on trouvait le modèle inversé du prénom du mari suivi de celui de la femme. Ceci dans un petit nombre de cas bien précis : maris complètement dominés par leur légitime épouse, ou originaires d'ailleurs et venus, d'assez loin, s'établir dans leur belle famille.

Beaucoup plus rarement les deux se disent, de l'un comme de l'autre, en inversant la construction.

Sañset (Bastian Sañset).

Sébastien censément.

Un mot d'origine française qui a connu une grande fortune en breton, alors qu'en français il a été évacué de la langue véhiculaire, sauf en Basse-Bretagne précisément.

C'était son "propos", son mot favori, même s'il n'en avait guère conscience. En principe le fait de l'utiliser indique une assez forte dose d'incertitude dans ce qu'on affirme.

J'en profite pour indiquer que, quels que soient ses démerites aux yeux de ses détracteurs, le breton a quelques avantages sur le français. En particulier pour ce qui est de la syntaxe où il est d'une plus grande souplesse, d'une plus grande légèreté, voire digestibilité. Il n'a ni adverbes, qui alourdissent souvent les périodes françaises, ni pronoms relatifs.

D'où il ne faut tirer aucune conclusion sinon celle-ci, à mon avis. Comparer des points précis d'une langue à l'autre est intéressant, mais il serait absurde d'en tirer un jugement péremptoire d'ordre général, du style "le français est une langue logique..." Il n'y a que des niveaux de "réussite sociale" différents d'une langue à l'autre. Cette réussite a nécessairement des conséquences linguistiques mais ce ne sont pas les mérites linguistiques qui établissent la supériorité politique d'une



Samm armaout.

langue sur une autre.

Sañ Sut (Pèr Sañ Sut).

Pierre Sans Sifflet.

Assez bizarrement le mot français "sans" se trouve dans plusieurs surnoms dont l'encadrement est par ailleurs breton. Mais on peut également en faire une lecture franco-centriste, car on rencontre maints usages où des mots bretons sont utilisés en français, localement.

La raison avérée en est que sa femme avait eu une "mauvaise surprise" le soir de leurs noces. Explication peut-être un peu facétieuse car le point de savoir si les jeunes mariées léonardes "savaient" ou ne "savaient pas" reste en suspens. Il y avait d'un côté l'exemple constant des animaux de la ferme, encore qu'ils étaient bien moins nombreux que de nos jours. Mais de l'autre côté la chape de puritanisme religieux était un redoutable éteignoir sexuel. Donc, à défaut de statistiques et autres sondages...

Le mot *sut*, ou plus courant *sutig* est une des métaphores utilisées pour désigner le pénis, en particulier celui des jeunes garçons.

Sant (Chamarl ar Zant).

Jean-Marie Le Saint.

Un laïque d'une grande dévotion, ou peut-être tout simplement un homme qui cherchait effectivement à mettre sa religion en pratique, non au pied de la lettre, mais avec quelque intelligence.

Sant Alar (Salg Sant Alar).

Petit François Saint Eloi.

Encore que, à vrai dire, il y ait eu tentative réussie de remplacer un "Saint" breton (Alar) par un saint "français" (Eloi) à cause d'une vague ressemblance phonétique.

Saint "Alar" est, en Basse-Bretagne, le patron des chevaux, et les pardons à ses chapelles étaient le rendez-vous des propriétaires qui y venaient montés sur leurs chevaux de travail, dûment pomponnés et enrubannés.

Je ne sais pas pourquoi celui-ci avait pris le surnom, ou

plutôt pourquoi on le lui avait donné. Mais ce n'est certainement pas par hasard qu'il faisait le *chalboter*, c'est-à-dire le transport routier à charrette attelée.

Sant Kaer.

Saint "Chieur", à moins que "Sant" ne soit l'abréviation d'un prénom, que ce soit Alexandre ou Sezni.

Encore une rareté puisque ce surnom est basé sur un rêve qu'il avait fait, ce qui est une chose, mais que, surtout, il avait raconté.

Dans son rêve, il se voyait tout d'abord arriver à la porte du Paradis, rêve léonard typique. Mais là, déception, Saint Pierre refusait de le laisser entrer.

Notre brave homme décidait donc de s'en retourner sur terre puisque les autres options de l'au-delà catholique et apostolique ne l'intéressaient pas. Et le voilà flottant dans les nuages, se demandant où il allait atterrir parce qu'il ne reconnaissait pas le paysage. Fatigué de chercher ses horizons familiers il décidait donc d'une méthode adaptée à sa situation en surplomb de la terre pour laisser le sort agir. Et de débou-tonner son pantalon.

Auparavant il avait recommandé à sa femme, mystérieusement surgie à ses côtés, d'aller l'attendre sur terre, avec un linge. Sans doute pour éviter d'éclabousser par trop son futur point d'atterrissage.

Sant Ke (Ivonig Sant Ke).

Petit Yvon Saint Ke.

Il y avait des variations considérables en Basse-Bretagne dans le culte des Saints non homologués au Vatican. Chaque paroisse avait son propre tableau d'honneur, et tel saint pouvait être le protecteur attitré de deux choses différentes dans deux paroisses séparées d'une rivière.

Saint Ke était le patron des porcs, et s'il n'avait de ce fait le culte spectaculaire de Saint Alar, il n'en était pas moins prié. Car les chevaux aidaient aux travaux des champs et autres charrois. Mais les porcs fournissaient l'essentiel de la viande.

Ivonig était un "étranger", c'est-à-dire qu'il venait d'une commune des environs, et assistant à la messe dominicale, il avait

été rapidement frappé par l'importance des dons pour la quête faite au nom de Saint Ke, dans sa paroisse d'adoption. Dons qui étaient subséquemment "proclamés" par les prêtres.

Il avait eu peu après ces paroles : *Me 'garje beha Sant Ke* (j'aimerais être Saint Ke).

On n'avait pu résister à l'envie de l'exaucer sur le champ.

Santez Doue (Job Santez Doue).

Joseph Sainte Dieu.

Un marin pêcheur de l'archipel de Molène qui semble avoir eu des notions assez peu orthodoxes sur le sexe non pas des anges mais de notre père qui est aux cieux.

Santez Doue était une exclamation créée de toute pièce et qu'il affectionnait.

On peut également y voir l'effet tardif d'un traumatisme dû au matriarcat léonard, à coloration religieuse très forte.

Santez Pri (Chan ar Zantez Pri).

Jeanne la Sainte (de / en) boue.

Encore un problème de confusion linguistique, dû ici à une légère méconnaissance des beautés de la langue française.

Se disait d'une vieille femme qui, à l'inverse de la plupart, insistait pour s'adresser à la Sainte Trinité dans cette langue, mais déformait les mots "Saint-Esprit" par une lecture bretonne faisant intervenir une fausse coupure.

Saint-Esprit → Saintes pri(t) → Santez Pri.

Santez égale "Sainte" et *pri* est la boue.

Sant Jozef.

Saint Joseph.

Il était charpentier et portait ses cheveux longs. Je ne pense pas que son prénom soit Joseph, par ailleurs.

Sant Nazer.

Saint Nazer.

Ne figure pas, strictu sensu, au parnasse local.

D'ailleurs c'est d'une femme que l'on parlait en ces termes. Elle avait eu une nombreuse progéniture, et le destin d'un certain nombre avait été l'exil intérieur à la recherche d'un

travail.

L'un d'entre eux avait été travailler à Saint Nazaire, et elle était si fière de cette réussite qu'elle en rebattait les oreilles de ses commères.

Sao er harr (Lom Sao er Harr).

Guillaume monte dans la charrette.

Ce n'est que graduellement que l'on prit conscience des possibilités d'un aussi joli surnom.

Lom était une rareté dans le paysage humain : il était bien vu de tous. Sans doute d'un caractère égal, il supportait gaiement sa pauvreté relative.

C'est ainsi que là où les autres avaient une charrette, lui devait aller à pied, et était amené à faire de longues marches.

Mais lorsqu'un de ses compatriotes mieux nantis le rattrapait dans un chemin, il ne manquait pas de lui proposer sans détour de s'asseoir dans sa charrette. "*Sao er harr*" est l'expression automatique dans ces circonstances, que tous étaient habitués à utiliser à son égard.

Ce genre de charrette-stop, voire sans sollicitation de la part de l'éventuel passager, n'avait rien d'exceptionnel en soi, mais il était rare qu'une personne fit une telle unanimité.

Saoz (Salg Saoz).

Petit François *Saoz*.

Le mot, substantif et adjectif, *Saoz* présente un problème de traduction non-négligeable, et il n'est pas étudiable sans référence à un long contentieux historique.

Il est de notoriété publique qu'une partie de ceux qui occupèrent en "Grande"-Bretagne la place laissée par les Celtes, dont certains émigrèrent en "Petite" Bretagne, étaient des Saxons, que le français appelle indifféremment anglais. Peuples germaniques dont les relations avec les Celtes furent tout, sauf amicales. Depuis longtemps, ils ne forment plus qu'un seul peuple, mais à l'époque il n'en était rien, et Celtes et Francs n'étaient pas en contact avec les mêmes, tout simplement.

Dans toutes les langues celtiques, les Anglais sont appelés des Saxons (en gallois "*sais*", en gaélique écossais "*Sasan-*

nach" par exemple).

Or une des caractéristiques phonétiques de la langue anglaise par rapport au breton est l'utilisation du son "th", sourd ou sonore. Ceux-ci existent toujours en gallois et ont eu cours en breton mais sont oubliés.

Par contre, ils existent parfois au titre de déformations individuelles, tant en français qu'en breton, lorsque quelqu'un a un "cheveu sur la langue".

On pourrait donc traduire par "Saig qui zézaie" ou "qui zozote". Ce qu'il faisait.

Assez bizarrement ce surnom a été traduit, chose rare, par les jeunes francisés de la commune, par "François l'Anglais". Par facétie ou par ignorance, je ne sais.

Skarnll.

Vent desséchant, ou vent glaçant.

Une femme que la maladie avait amaigri considérablement et qui était restée longtemps d'aspect fort mal en point.

Skeul (ar Skeul).

L'échelle.

Un homme grand et maigre.

Skoazog.

Type ancien de surnom qui se retrouve constamment dans la formation des patronymes actuels de bon nombre de Bretons. Le plus souvent la finale en est en *-ec*, sauf ici dans le Bas-Léon où a été préservée une forme *-oc* plus ancienne et qui se retrouve en gallois.

Skoaz est une épaule, et *Skoazog* un pêcheur à la belle carrure. Mais *skoazog* est également dans la région immédiate le nom donné à un poisson (*squatina squatina*) de la famille des raies.

Il n'y a là aucune contradiction puisque la raie est remarquable en particulier par ses ailerons latéraux très développés par rapport à la majorité des poissons.

Skol (BI Skol).

Jean-Marie Ecole.

Pour nulle autre raison que d'y avoir habité, puisque ses parents lui-même le faisaient.

Skolaer red (ar Skolaer Red).

Le maître d'école courant.

Les circonstances historiques ont fait en Bretagne que l'alphabétisation s'est fait attendre et l'école obligatoire de monsieur Ferry n'a pas transformé cette situation du jour au lendemain. D'autant moins que les langues considérées comme allogènes, de même que les Amérindiens sont des étrangers de l'intérieur aux Etats-Unis, n'y avaient aucune place.

Il y avait cependant un certain nombre de circonstances où il était souhaitable qu'un individu puisse signer. On pouvait bien sûr faire une croix, se plaçant ainsi sous protection divine. Mais, sans même savoir lire ni écrire par ailleurs, un certain nombre de gens apprenaient à signer leur nom.

Et dans une commune du pays Chelgenn un homme s'était fait une spécialité d'enseigner aux gens à signer leur nom. L'apprentissage se faisait pendant les veillées et le tableau utilisé consistait en une couche de cendre répandue également sur un coin du foyer, dans laquelle on "écrivait" avec un bout de bâton.

Ses capacités académiques nettement au-dessus de la moyenne l'avaient également fait appeler *ar maout* (voir ce mot).

Skouarn boumper.

Oreille (de) défonceur.

Traduction délicate. L'oreille en question est celle d'une charrue, encore appelée "versoir". Quant au *poumper* c'est une variété de charrue qui a pour particularité d'avoir un grand soc. Sa fonction consiste à retourner une épaisseur de terre plus importante.

Surnom d'un homme qui avait de très grandes oreilles fortement décollées.

Skrab (Marl Skrab).

Marie gratte, ou "qui" gratte (le breton n'a aucun pronom

relatif, et la particule verbale, qui devrait précéder le verbe est le plus souvent escamotée dans la langue parlée).

Elle était très occupée à se gratter le visage, pour une raison qui n'a pas été retenue, ou qu'à tout le moins je n'ai pas réussi à savoir.

Skrij (ar Skrij).

Skrija c'est "trembler" (de peur, par exemple), et l'adjectif *skrijuz* signifie en français "terrible, affreux". Nous avons ici affaire à la racine verbale qui est rarement utilisée seule. Sa substantivation (article *ar*) est due au fait qu'il s'agit d'un surnom, mais aussi et surtout d'un "propos". Qu'il s'agisse du temps qu'il faisait, ou de celui qui passait, ou de quoi que ce soit d'autre, il disait : *eur skrij eo!*, dont l'équivalent français serait "c'est affreux".

Le breton pratique beaucoup moins que le français l'inflation verbale qui a laissé exsangues et insignifiants tant de mots au sémantisme de départ très fort. *Skrij* est dans le sens plein, non érodé.

Skrimper (Pèrig ar Skrimper).

Pierrot le grimpeur.

Utilisation très métaphorique du mot pour un recteur de la "montagne". Il semble que le but de ses promenades sportives ait été la connaissance intime de quelques-unes de ses paroissiennes plutôt que celle des montagnes toutes proches.

La Montagne en question est d'ailleurs un excellent exemple d'adaptation d'un mot à un contexte géographique nouveau.

En gallois, pays de massifs montagneux impressionnants, "mynydd" a le sens fort. Mais en Bretagne, où seuls des angles de vision très rasants permettent d'avoir l'illusion de la chose, le mot n'est pas pris au sérieux par les touristes qui ont fréquenté les Alpes ou les Pyrénées.

La décadence du vocable est telle que les gens de la côte du Bas-Léon appellent *Menezlarded* (Montagnards) les paysans de l'intérieur qui habitent à deux kilomètres de là et plafonnent à 30, voire 40 mètres au-dessus du niveau de la marée basse.

Seh (Feñch Seh).

François Sec.

D'un tenancier qui se refusait à payer sa tournée, ce pourquoi il était très mal vu. La majorité des consommateurs d'alcool considère que ce métier est d'un excellent rapport financier. D'autant plus que sévit au maximum le système des "tournées", dans lequel chacun paie la sienne, y compris le propriétaire des lieux dont on attend à son tour une tournée gratuite. Et voilà ce qu'il ne faisait jamais.

Selaou.

Ecoute.

Répétait sans cesse *e! paotr, selaou* (eh! gars, écoute).

On suppose qu'il avait parfois autre chose à dire.

Disons aussi qu'il prononçait la forme classique, alors que dans le dialecte local, ainsi que dans la plus grande partie du Léon, on prononce en fait *chilaou*.

Seller (Job ar Zeller).

Joseph le regardeur.

Ses compatriotes n'appréciaient guère l'insistance de ses regards pesants.

Une visite chez un opticien lui aurait peut-être évité ce débordement mineur.

Seller Uhel (ar Zeller Uhel).

Le regardeur haut, ou "celui qui regarde en haut".

Il était très grand et affectait un regard horizontal qui ne faisait qu'effleurer la partie supérieure de la plupart de ses interlocuteurs.

Señgapour.

Singapour.

Les services du Ministère de la guerre l'avaient convoqué et envoyé en Asie, et ce alors qu'il avait plus de cinquante ans.

C'était une erreur mais ils avaient affaire à un homme timide et respectueux des lois. Il était parti pour l'endroit où il avait un ordre de mission. D'où on l'avait rapatrié dès que l'erreur avait pu être corrigée.

Ceci dit, que diable faisait l'armée française à Singapour?

Señtou.

Etant à l'école il avait été prié par l'instituteur d'écrire son prénom (Toussaint) au tableau noir.

Et dans la confusion de cet instant solennel il en avait inversé les deux syllabes.

J'ai entendu cette anecdote dans plusieurs communes, mais il est avéré que dans une d'entre elles au moins il y a toujours une famille entière que l'on surnomme ainsi par référence à un ancêtre qui a quitté l'école depuis fort longtemps.

Serpant (Len ar Zerpant).

Hélène le Serpent, ou le Dragon, car le mot français peut être utilisé par opposition au breton *naer* (voir ce mot) pour désigner des animaux mythiques.

Il ne semble pas que ce soit le cas puisque nous avons le sens français ici.

Sa démarche ondulante justifiait l'appellation.

Seur (Chak ar Seur).

Jacques la Religieuse.

Encore un mot français adopté en breton mais dans un sens spécialisé; voir également *Bl ar Frer*.

Surnom paradoxal dont l'explication est bien prosaïque. Jacques avait une sœur surnommée *ar seur*, et dont la place était plus centrale que la sienne dans la communauté : elle faisait le catéchisme.

Sifohell (ar Zifohell).

La Sarbacane, sorte de jouet d'enfant fabriqué à partir de baguettes, de sureau en particulier.

Surnom d'une femme grande et maigre. Encore et toujours le choix des métaphores se faisait par comparaison avec l'environnement familial immédiat, en premier lieu.

Silet (Jan ar Zilet).

Jeanne la Filtrée.

Traduction approximative. C'est le participe passé passif du

Seh (Feñch Seh).

François Sec.

D'un tenancier qui se refusait à payer sa tournée, ce pourquoi il était très mal vu. La majorité des consommateurs d'alcool considère que ce métier est d'un excellent rapport financier. D'autant plus que sévit au maximum le système des "tournées", dans lequel chacun paie la sienne, y compris le propriétaire des lieux dont on attend à son tour une tournée gratuite. Et voilà ce qu'il ne faisait jamais.

Selaou.

Ecoute.

Répétait sans cesse *e! paotr, selaou* (eh! gars, écoute).

On suppose qu'il avait parfois autre chose à dire.

Disons aussi qu'il prononçait la forme classique, alors que dans le dialecte local, ainsi que dans la plus grande partie du Léon, on prononce en fait *chilaou*.

Seller (Job ar Zeller).

Joseph le regardeur.

Ses compatriotes n'appréciaient guère l'insistance de ses regards pesants.

Une visite chez un opticien lui aurait peut-être évité ce débordement mineur.

Seller Uhel (ar Zeller Uhel).

Le regardeur haut, ou "celui qui regarde en haut".

Il était très grand et affectait un regard horizontal qui ne faisait qu'effleurer la partie supérieure de la plupart de ses interlocuteurs.

Señgapor.

Singapour.

Les services du Ministère de la guerre l'avaient convoqué et envoyé en Asie, et ce alors qu'il avait plus de cinquante ans.

C'était une erreur mais ils avaient affaire à un homme timide et respectueux des lois. Il était parti pour l'endroit où il avait un ordre de mission. D'où on l'avait rapatrié dès que l'erreur avait pu être corrigée.

Ceci dit, que diable faisait l'armée française à Singapour?

Señtou.

Étant à l'école il avait été prié par l'instituteur d'écrire son prénom (Toussaint) au tableau noir.

Et dans la confusion de cet instant solennel il en avait inversé les deux syllabes.

J'ai entendu cette anecdote dans plusieurs communes, mais il est avéré que dans une d'entre elles au moins il y a toujours une famille entière que l'on surnomme ainsi par référence à un ancêtre qui a quitté l'école depuis fort longtemps.

Serpant (Len ar Zerpant).

Hélène le Serpent, ou le Dragon, car le mot français peut être utilisé par opposition au breton *naer* (voir ce mot) pour désigner des animaux mythiques.

Il ne semble pas que ce soit le cas puisque nous avons le sens français ici.

Sa démarche ondulante justifiait l'appellation.

Seur (Chak ar Seur).

Jacques la Religieuse.

Encore un mot français adopté en breton mais dans un sens spécialisé; voir également *Bl ar Frer*.

Surnom paradoxal dont l'explication est bien prosaïque. Jacques avait une sœur surnommée *ar seur*, et dont la place était plus centrale que la sienne dans la communauté : elle faisait le catéchisme.

Sifohell (ar Zifohell).

La Sarbacane, sorte de jouet d'enfant fabriqué à partir de baguettes, de sureau en particulier.

Surnom d'une femme grande et maigre. Encore et toujours le choix des métaphores se faisait par comparaison avec l'environnement familial immédiat, en premier lieu.

Sillet (Jan ar Zillet).

Jeanne la Filtrée.

Traduction approximative. C'est le participe passé passif du

verbe *sila* qui signifie d'une chose qu'on la fait passer au travers d'une passoire à trous de faible diamètre, par exemple.

On le dit en particulier d'une soupe de légumes lorsque les morceaux en ont été écrasés, pilés du mieux que l'on pouvait.

Et Jeanne ne supportait sa soupe que totalement liquide, le moindre morceau de légumes indisposait.

Tant de raffinement dénotait un peu et ne pouvait qu'attirer la moquerie.

Sillenn (ar Zillenn).

L'anguille.

Un écolier tout en timidité farouche et en méfiance : il rasait les murs de la cour de récréation, rappelant en cela le déplacement du poisson le long des berges d'une rivière.

Silzig.

Saucisse.

Surnom de trois Léonards au moins dans la région de St Pol. Deux d'entre eux parce que dans leur enfance on savait que toute leur gourmandise allait vers ce plat. Et la troisième était charcutière.

Sistem Lambaol.

(Le) Système (de) Lampaul (Guimiliau).

Il y a quatre Lampaul dans le Léon, dont trois sont communes et l'autre est le bourg de l'île d'Ouessant. Mais localement on n'utilise pas les rallonges administratives qui, comme les rajouts publicitaires, restent du domaine de l'écrit.

Le machinisme agricole, qui avait mis assez longtemps à pénétrer le Léon, y est entré d'un coup dans les années 1950 à 1960 qui ont vu une transformation sans égale à cet égard. Là où seules quelques moissonneuses existaient et déplaçaient les foules, sont arrivées des masses d'engins.

Dans la région de Landivisiau, un concessionnaire d'une des machines les plus cotées à l'époque se trouvait habiter Lampaul et d'une ferme à l'autre on ne parlait que du "système de Lampaul".

Vers ces années-là une jeune fille de Lampaul se maria avec un agriculteur d'une commune des alentours et vint y résider.

Or, quelque temps après le mariage, son homme se trouvait dans un café, et, la discussion venant sur les machines agricoles, il fit la remarque, facétieuse, pensant à sa femme, que lui aussi avait acquis le "système de Lampaul".

Mais un de ses voisins n'avait pas saisi, ou alors trop bien, et avait répliqué, faisant référence aux groupes traditionnels d'entraide : "oh! alors, tu me la prêteras".

Soaz.

Surnom breton dans un contexte totalement francophone : une classe de lycée à Brest vers 1965.

Dans cette classe se trouvait en particulier un garçon de la campagne. Or, un jour, ayant à faire une rédaction où il devait faire appel à son environnement familial, il avait écrit une citation en breton : *O! Soaz, me 'zo boud* peut-être parce que l'expression être *boud* (en fait du français "(à) bout" := être bloqué) n'a pas d'équivalent dans le français parlé par la plus grande partie des Léonards qui lui connaissent de riches connotations non-écrites.

La phrase avait été lue devant les autres par le professeur de français et avait mis en joie ses condisciples, dont d'autres bretonnants. Pour maint jeune Brestois, le nom *Soaz* évoquait quelque vieille tante poilue au fond de sa campagne.

Que dire de ce système absurde où tant de bretonnants ont dû faire comme si leur vie se déroulait en français et étaient bien en peine de trouver dans le français scolaire froid qu'on leur enseignait, et l'argot des cours de récréation, l'équivalent d'expressions pleines de chaleur et d'expérience humaine qui peuplaient leur esprit.

Soaz Kou.

Françoise Jacques.

Un des surnoms les plus récents de ce livre, puisqu'il date de la fin des années 1970. A ceci près qu'il s'agit d'un surnom plus ancien réutilisé.

La première personne ainsi appelée était une vieille femme dont le mari avait pour prénom Jacques : exemple donc d'un type extrêmement fréquent dans les pays celtiques.

Puis survint une noce vers 1977 au cours de laquelle un

jeune homme du pays, gagné par la gaieté un peu lourde qui règne facilement dans ce genre d'occasions, eut l'idée de se déguiser en se confectionnant une "coiffe" à base d'éléments divers trouvés sur place, tels que serviette...

Et lorsqu'il parut ainsi, un de ses camarades lui trouva une vague ressemblance avec **Soaz Kou** qui elle portait toujours la vieille coiffe traditionnelle, très simple, de la région.

Soroher (ar Zoroher).

Le grondeur.

Le recteur d'une grande commune rurale dans les années 1920, à cause de ses sermons dépourvus de complaisance et faisant appel à d'innombrables vertus.

Soubenn (Feñch Soubenn).

François Soupe.

Son excuse lorsqu'il lui prenait fantaisie de quitter la compagnie était toujours la même : *Poent eo mond da zrebi va zoubenn* (il est temps que j'aie manger ma soupe).

Soudard.

Soldat.

A l'occasion d'un repas de noce, il avait chanté une chanson de caserne, dont le propos, sans doute très différent de celui des cantiques largement pratiqués, avait dû détonner quelque peu.

Une curiosité linguistique est la rencontre de certains vieux bretonnants dont l'argot a pris un sacré coup de vieux et qui en sont toujours à celui d'il y a soixante ans. D'autres s'adaptent à celui des générations montantes qui ont depuis longtemps délaissé le français de leurs aïeux, celui de l'époque où il était une langue étrangère : mélange épique de français écrit un peu archaïque et d'argots divers.

Soudard (Mig ar Zoudard).

Petit Jean-Marie le Soldat.

Un des dizaines de milliers de Léonards qui revinrent du

front après la Grande Guerre en plus ou moins bonne condition physique et psychologique.

Ils s'en revinrent en uniforme, puisque leurs vêtements civils avaient été renvoyés chez eux.

Un bon nombre y mit le feu dès le retour, pour se purifier en quelque sorte d'une expérience dont ils se seraient à coup sûr passés. D'autres, plus pragmatiques, n'y virent que des vêtements à user, d'autant plus qu'ils étaient faits de bonne toile.

Quant à **Mig**, il semble ne pas même avoir pris soin d'alterner pièces d'uniforme et vêtements civils.

Soufflez (ar Zoufflez).

Le soufflet.

Le milieu traditionnel bretonnant connaissait très bien les soufflets, appelés *megin*, mais il s'agissait de gros objets que l'on ne trouvait que dans des forges. Le mot français a été lui adopté pour désigner les petits soufflets à usage domestique tels que les possédaient les bourgeois de langue française.

Donné à une servante dont on soupçonnait qu'elle était également la maîtresse de son maître célibataire. Un farceur qui avait voulu s'en assurer avait placé le soufflet de la maison dans le lit de la servante.

Une semaine après elle ne l'avait toujours pas retrouvé et le farceur n'avait pas manqué d'en souligner l'absence.

Le procédé semble avoir été connu de par le Léon puisque j'en ai entendu parler ailleurs. C'est d'ailleurs une histoire comique assez classique en particulier dans le cas où le célibataire endurci est le recteur de la paroisse.

Souprefed (ar Zouprefed).

Le sous-préfet.

Référence à un événement historique dont l'importance symbolique fut grande pour le Léon : la "prise" de la sous-préfecture de Morlaix au début des années 1960 par un commando d'agriculteurs, Léonards pour l'essentiel.

De ce mouvement de contestation des structures de distribution devait naître une grande prospérité pour toute la région de St Pol et une certaine prise de conscience régionaliste (celle-ci rapidement anesthésiée d'ailleurs).

Le Sous-préfet, personnage revendiqué par plusieurs communes, est un des manifestants, qui, au cours de leur occupation des lieux, avaient pénétré dans le bureau de ce personnage. Il avait poussé l'irrespect jusqu'à s'asseoir dans le fauteuil.

Soutanenn (Pèr e zoutanenn).

Pierre (à) sa soutane.

Semble avoir été un grand distrait, comme l'attestent deux de ses trois surnoms, dont celui-ci, qui commémorent des événements précis.

Il avait un beau-frère prêtre qui était venu pour quelques jours leur rendre visite. Et, un matin, s'étant levé, tôt, comme de juste, pour aller aux champs, il avait enfilé la soutane de son beau-frère, pensant avoir revêtu son propre manteau.

Sparlig ar Forest.

On appelle *sparlig* une des coiffes traditionnelles du Léon, mot formé sur un radical *sparl* qui signifie l'attache de tête d'un animal au pieu.

Mais la localisation très précise n'est pas chose facile, car ces appellations sont assez fluctuantes, le même mot servant dans deux communes différentes à désigner des choses différentes.

Surnom assez banal d'une femme venue de la commune de la Forêt-Landerneau (Ar Forest) et qui portait cette coiffe que l'on n'utilisait pas dans son nouveau lieu de résidence.

Stag Berr.

Attaché Court.

Sa légitime épouse avait réussi avec succès à lui éviter les innombrables tentations de consommer des boissons alcoolisées qui sont l'accompagnement obligé de la vie sociale léonarde.

Stager Lasou.

Attacheur (de) lacets.

Un contremaître dans une usine de transformation de goé-

mon, qui avait des talents de braconnier unanimement reconnus.

Stammerez (Chan ar Stammerez).

Jeanne la tricoteuse.

Elle en faisait une activité quasiment professionnelle.

Stemed.

Très prodigue de ses bons conseils, présentés sous une forme qui donnait aux autres l'impression d'être faibles d'esprit.

Il les précédait toujours des mots : '*Peus ket (ne)med* (tu n'as qu'à...) mais il prononçait '*te 'med*. Probablement l'expression lui était si familière qu'elle s'en était usée. Le groupe consonantique *st* fait usage d'un seul point d'articulation et exige un moindre effort des organes de la phonation que le *sk* de '*(peu)s k(et)* qui impose une certaine gymnastique.

Stèr (Mi Stèr).

Modèle courant de surnom où le prénom d'un homme marié (Jean-Marie) est suivi de celui de sa légitime épouse (Esther), tous deux raccourcis et adaptés, ce qui est la méthode la plus courante de bretonnisation des prénoms allogènes plus ou moins bizarres que les modes venues de l'Est ont apportés dans nos brumes.

Le fait que *Mi Stèr* se prononce, à très peu de chose près, comme le mot français "mystère" n'est sans doute pas entièrement innocent.

Le retailage des prénoms pour en faire des articles d'utilisation quotidienne n'est nullement une spécificité léonarde, ni même bretonne. Il se pratique dans maintes régions de langue d'oïl, en Wallonie par exemple, et est très répandu dans les pays dits anglo-saxons. Par contre il se pratique apparemment peu dans la vieille France où l'on semble lui préférer les diminutifs à redoublement du type "Nanard, Bébert" ou des formes hypocoristiques à l'esthétique discutable telles que "Riton".

Stoub.

Etoupe.

Un entrepreneur de travaux agricoles, personnage assez

nouveau dans le paysage économique mais à l'importance considérable : on loue ses machines et son travail pour l'accomplissement de tâches spécifiques lorsqu'on n'est pas outillé soi-même.

Celui-ci avait eu son surnom pendant une saison de triage de pommes de terre. Il utilisait une machine assez ancienne, rentabilisée depuis longtemps, et qui n'était pas en très bon état. La courroie de transmission avait en particulier tendance à se détendre plus que de raison quand elle chauffait.

En principe il fallait arrêter la machine pour la retendre, mais cela aurait brisé le rythme et reculé l'issue des opérations. Il préférait faire un tortillon de foin et le caler contre la poutre sans arrêter le moteur.

C'est ce genre d'aménagement de fortune qui était qualifié d'"étoupe" et, par extension, l'homme lui-même.

Stou da benn.

Baisse ta tête.

Donné par un instituteur et utilisé par des écoliers, à un d'entre eux, voire même à deux, alors que l'on jouait à saute-mouton dans la cour de récréation.

Explication très lacunaire. S'ils étaient deux, comment faisait-on la différence? Et puis, une phrase en breton dans ce contexte était en principe déplacée, surtout dans la bouche d'un francophone officiel.

Strobet (Loul Strobet).

Louis empêché des jambes.

Le sens du verbe transitif *stroba* est "empêtrer", le plus souvent les jambes, mais aussi la langue lorsqu'il s'agit de parler. Du fait d'un agent matériel extérieur, en général.

On l'utilise aussi pour désigner un infirme, qui a des problèmes pour se déplacer, tel que *Fefch an dlou harr gleiz*, ou que celui-ci.

Sull (Salg ar Zull).

Petit François le brûlé.

Ar zull c'est ce qui a brûlé d'un aliment que l'on a laissé cuire

trop longtemps. Et, en principe, on n'utilise le verbe *suilla* que dans ce sens.

Mais par extension métaphorique, on le disait aussi de Saig parce qu'il avait les cheveux roux.

Suter (Boun ar Zuter).

Yvon le siffleur.

Son passe-temps favori, tout à fait innocent sinon légèrement bruyant et en tout cas très bon marché.

T

Taka.

Surnom de toute une famille dont la maison se trouvait juste à côté de la voie de chemin de fer qui va de Brest à Morlaix et, paraît-il, continue plus loin encore.

Par simple onomatopée visant à imiter le bruit des roues du train passant d'un rail à l'autre.

Des écoliers qui avaient pour camarade l'un d'entre eux lui chantaient ce bout rimé composé en son honneur et qu'ils accompagnaient de gestes et de souffles : *Punta, sacha, Feñch an Taka* (Pousser, tirer, François le "taka").

Tach Toutourig (an Tach Toutourig).

Le clou petit-toutou.

Un surnom à deux éléments censés faire le portrait de cette femme pétrie d'orgueil de son rang social. Elle se tenait très droite (*an tach*). Mais par ailleurs elle était de petite taille et mariée à un homme assez grand. Ce qui fait que quand on les voyait marcher ensemble on avait l'impression très nette qu'elle devait faire un grand effort pour se maintenir à sa vitesse à lui (*toutourig*)

Tala (an Tala).

Un chasseur forcené qui avait une meute de chiens de chasse, chose assez rare dans son milieu.

Pendant la saison il arpentait la commune avec ses chiens, les encourageant constamment de la voix en poussant de grands cris "*Tala, tala*".

Talaregered. (an Talareged)

Surnom de toute une famille d'une commune maritime. C'est le nom du "lançon", qui est un poisson très effilé, habitant dans les fonds sableux où il se cache très facilement. On le

recherche pour en faire des fritures et il faut une grande vivacité pour le capturer. Ceci explique que, localement, une famille se soit spécialisée dans cette pêche et y ait acquis une grande réputation.

Il y a en fait deux lançons "hyperoplus lanceolatus" (dit "aussi "Amnodytes Lanceolatus") et "Amnodytes tobiamus" (ou encore "amnodytes lancea"). Ce qui prouve incidemment que les phénomènes para-dialectaux ne sont pas le fait de nous autres arriérés de breton, et autres ploucs, uniquement, puisque les scientifiques eux-mêmes n'ont pas réussi à se mettre d'accord pour uniformiser entièrement leurs nomenclatures néo-latines.

Tañbo.

Beau temps.

Entre le moment où l'ensemble des Léonards, confrontés à un Soleil régnant sans partage, diagnostiquait *amzer vrao* et celui où le français "beau temps" a été pratiquement imposé, il y a eu une période de flottement que certains individus, tels celui-ci, ont mis à profit pour des tentatives linguistiques audacieuses.

On peut également y voir une piètre connaissance de la syntaxe indélicate du français, par rapport à celle du breton où l'adjectif qualificatif de base suit le mot qualifié.

Tangl Prijant.

Tanguy Prigent.

L'homme politique trégorrois occupe une place de choix dans le panthéon laïque des agriculteurs léonards. Il y a cependant une restriction obligée à l'adhésion à sa loi sur le statut du fermage : "bien qu'il soit socialiste!"

Il a également laissé le souvenir d'un orateur de grande classe, tant en breton qu'en français et c'est ce qui a valu à ce Léonard lui aussi porté sur les discours, ce singulier parrainage.

Tantaslon.

Singulière raison, celle de ce surnom d'un personnage qui, de son fait, ne dépare nullement cette galerie d'atypiques léonards.

Il appartenait à la nombreuse confrérie des mendiants et vagabonds qui sillonnaient le pays par monts et par vaux, ne couchant pas deux nuits de suite au même endroit, toujours à la recherche du pain qui leur a donné leur nom breton : *klaskerien bara*.

Or il refusait le pain, demandant à la place un don de menue monnaie. A ceux qui s'en étonnaient, il répondait qu'il avait "trop de tension" et donc que le pain ordinaire, salé, lui était déconseillé.

A ceci près qu'il déformait l'expression française. Mais même déformé, du français dans la bouche d'un mendiant, ça n'arrivait pas tous les jours.

Taol Warni.

Mot à mot "Jette sur elle", mais ce féminin est en fait un neutre rhétorique et ne reprend aucun mot précédent. Disons plutôt "Jette dessus".

Il était à l'église le jour où il attrapa involontairement ce surnom, en ce lieu où tout manquement à la norme respectable se remarquait.

A l'occasion d'un cantique, il s'était mis dans l'idée de chanter plus fort que son beau-père. On ne me l'a pas dit, mais le beau-père devait être ce que nous appelons un "bon" chanteur, c'est-à-dire bruyant (voir *Loul ar Hantikou*, et si vous ne le trouvez pas, cherchez à *Kantikou*).

La compétition fut si évidente que le recteur la remarqua, et après quelque temps il s'écria lui-même, amusé ou agacé, à l'adresse du beau-fils ombrageux : *Taol warni*, là où dans d'autres circonstances les supporters d'un sportif criaient "vas-y, mon gars" ou bien "rentres y dans le lard!"

Taper Brohed (an Taper Brohed).

L'attrapeur de blaireaux.

Le garde-chasse d'un manoir, qui s'était fait une spécialité de la destruction systématique de ces animaux quelque peu encombrants et marginalement destructeurs lorsqu'ils folâtraient outrageusement dans les récoltes. C'est au moins la raison invoquée pour leur extermination, toujours tentée et jamais jusqu'ici menée à bout.

A part cela ils dévoreraient parfois des lapereaux. En somme les mêmes dommages que ceux que maints chasseurs eux-mêmes font subir à la nature, voire aux récoltes. A ceci près que les blaireaux, eux, font également bombance de petits rongeurs du type mulots que les chasseurs se mettent rarement sous la dent.

Tarkaz.

Matou, étymologiquement le mot est formé de *taro* (taureau) et de *kaz* (chat).

Celui-ci avait une sainte horreur de ces braves bêtes. Dès qu'il en voyait une il lui courait après avec des intentions rien moins que meurtrières.

Tarkaz Arh.

Matou (de) coffre (en bois).

Les folkloristes, et leurs lecteurs, ainsi que toute personne encore en prise avec la tradition pré-technocratique, savent que dans maints usages les nouveaux mariés bretons n'étaient pas laissés en paix au début de leur nuit de noce. A tout le moins on leur faisait avaler une surprenante soupe dite "au lait" où ce brave liquide n'était qu'une excuse pour un mélange fortement épicé de choses en principe contradictoires. Ceci n'étant qu'une des possibilités qui avaient de quoi terroriser certains, et surtout certaines jeunes mariées un peu farouches ou réservées.

Et bien celui-ci avait décidé d'échapper à de telles vexations le soir de son mariage. Il avait entraîné sa jeune épouse et ils s'étaient cachés dans un grand coffre à mettre le grain, probablement vide en partie.

L'épisode n'est pas tout récent parce que ces coffres ont été relégués d'assez longue date et, le plus souvent, ont servi de bois à brûler, fonction transitoire s'il en est.

Tarkaz ar presbital.

Le matou du presbytère.

Vos hypothèses les plus licencieuses ont de fortes chances d'être exactes. Il était recteur, et le mot *tarkaz* a des connotations sexuelles évidentes, et bien davantage en breton

qu'en français citadin. Précédemment il devait en aller de même des matous non-bretonnants, êtres d'une sexualité puissante et peu suspects de fidélité à l'ancienne mode, ou à ses avatars récents.

Taro (Chob an Taro).

Joseph le Taureau.

Une île qui se trouve dans l'estuaire de la rivière de Morlaix est appelée *Enez an Taro* (île du Taureau). C'est une toute petite île qui porte un château construit pour la défense de Morlaix contre les Anglais.

Un jour, un des prêtres enseignants dans un établissement secondaire de la ville voisine de St Pol emmena un groupe de pensionnaires en promenade. Et, se trouvant face à une vue dégagée de la mer, il leur indiqua cette île.

L'un des élèves, probablement pour plaisanter, lui demanda alors qui était le taureau. Et, toujours pour plaisanter, il répondit que c'était lui.

Taro (Feñch an Taro).

François le Taureau.

Il appartenait à ce groupe peu sympathique des avarés qui ne se privent pas eux-mêmes.

On l'avait appelé ainsi après plusieurs épisodes où sa femme était venue le chercher, alors qu'il se trouvait en plein travail sur ses terres parmi des voisins venus lui donner un coup de main, à charge de revanche, et des journaliers gagnant leur propre croûte. Elle lui disait de venir détacher le taureau.

Il laissait donc là les autres et retournait à la ferme détacher le taureau.

Jusqu'au jour où, trouvant ces absences répétées suspectes, quelqu'un le suivit et le trouva attablé devant un solide casse-croûte, alors qu'il laissait les autres sans manger.

Inutile de dire que le procédé ne plut guère.

Taro ruz (an Taro ruz).

Le Taureau rouge.

Ce surnom n'a pas à ma connaissance un cercle d'utilisation large mais il n'en est pas moins symptomatique de la tendance

à donner à certaines catégories professionnelles un surnom automatique susceptible d'être stabilisé sur certains individus répondant à ce critère.

Ce "taureau" est ce qu'on appelle un "inséminateur", en fait un travailleur rattaché à un centre d'insémination artificielle et qui fait la tournée avec ses tubes et ses éprouvettes. Par hyperbole donc on lui attribue le nom de l'animal qu'il "remplace", puisque l'insémination directe n'a plus cours dans une agriculture qui se veut moderne en tous points.

Et celui-ci était rouquin.

Tata kousked.

Tante "dormir".

Autre surnom restreint : il s'utilisait dans une famille francisée d'un faubourg de Brest pour désigner l'un de ses membres, une tante, affectée par des sortes de crises de sommeil inopportun à toute heure de la journée.

Le fait que le deuxième élément du surnom soit breton s'explique par la persistance de certaines phrases bretonnes dans des familles par ailleurs presque totalement acculturées. En particulier l'expression *da gousked* (mot à mot "à dormir") souvent préférée au puéril "au dodo" et aux autres possibilités du français ressenties comme trop longues ou trop solennelles.

Il est intéressant de noter que même dans ce milieu en principe francisé, la mutation (K → G) a été neutralisée puisque le mot *da* ne figure pas au surnom et que lui seul la justifie.

Telleg (an Telleg).

Les bons esprits qui voient dans les snobismes d'inflation verbale un utile substitut à leur manque d'idées ne manqueront pas de rire de la ridicule et anodine richesse d'une langue qui a des mots tels que ceux-ci, dont le français de Paris et de la cour se passe fort bien.

Teil c'est le fumier, ce bouc émissaire de la sensibilité olfactive et picturale des touristes venus au vert. Mais beaucoup plus sérieusement un maillon important dans le processus complexe qui remplit l'estomac de tous les citoyens français, pour ne citer qu'eux.

Avec terminaison classique en *-eg* nous obtenons un adjectif que l'on pourrait traduire par "riche en fumier", mais qui en fait se substantive le plus souvent et signifie un "orgueilleux". La métaphore est très générale en breton puisqu'il fut un temps où la considération sociale qu'un agriculteur était en droit d'attendre de ses concitoyens était fonction de la taille du tas de fumier devant sa porte.

Celui-ci était professeur dans un collège privé et on, c'est-à-dire ses élèves, lui prêtait une très grande suffisance.

Teir bronn (Chan an Teir bronn).

Jeanne les trois seins.

Une alcoolique notoire dont la bouteille qu'elle tenait pressée contre sa poitrine était le troisième sein.

Il y a ici utilisation facétieuse et variation sur un thème linguistique ancien puisqu'une des saintes de la légende dite dorée est connue sous le surnom de *Gwenn Teir Bronn* (Blanche Trois Seins), troisième sein qui lui serait venu pour pouvoir allaiter un troisième enfant, les deux premiers (des jumeaux) ayant épuisé sa dotation réglementaire.

Telefon (an Telefon).

Le Téléphone.

Piètre langue que celle qui ne peut qu'emprunter massivement à celle du voisin qui le domine... n'est-ce pas?

Et piètre voisin qui ne supporte pas de former des néologismes, je veux dire des mots nouveaux, à partir de ses racines indigènes.

Mais foin de ces polémiques et revenons à notre téléphone.

Il avait "fait" la guerre de 70 et en était revenu, ainsi que de son service militaire en général, avec une curieuse manie. Il se donnait des ordres à lui-même à voix haute sur un ton très impératif.

Tenner Dent (Salg an Tenner dent).

Petit François le tireur de dents, c'est-à-dire l'arracheur.

Il en avait appris la technique pendant son temps dans la marine de guerre et mettait cette technique au service de ses

compatriotes souffrants.

Termerez (Chan an Dermerez).

Jeanne la geigneuse.

Se plaignait constamment et de tout.

Tesigou.

Petits Seins.

Mais à vrai dire le mot *tez* désigne le "pis" d'une vache et il y a donc une ironie très nette dans ce surnom où la racine est suivie du suffixe de pluriel le plus courant. Il serait donc plus juste de traduire par "petits pis".

Donné à une adolescente dont la poitrine avait commencé à se développer et à former une courbe perceptible dans ses vêtements. Rien de remarquable à cela, mais elle paraît avoir conçu une fierté démesurée de son accession à la dignité de jeune femme. Et le surnom s'était maintenu jusqu'à sa vieillesse.

Tevenn (Saig an Tevenn).

Petit François la dune.

Mis à part les innombrables surnoms en *braz* et *bihan* et quelques autres, celui-ci est un de ceux que j'ai le plus collectés : cinq exemples attestés (et sans doute d'autres non collectés). A chaque fois il s'agissait de quelqu'un qui habitait sur cette zone intermédiaire entre les terres cultivables et le bord de mer immédiat, qui en fait ne correspond qu'occasionnellement à ce qu'on appelle une "dune".

Ti all (Job an Ti all).

Joseph l'autre maison.

Un des surnoms les plus universellement répandus mais avec à chaque fois un cercle d'utilisation très restreint.

C'est le nom que l'on donne traditionnellement aux voisins immédiats, à charge de revanche d'ailleurs, dans les très nombreux hameaux de la campagne léonarde toute en habitat dispersé.

On pourrait donner comme équivalent "Joseph le Voisin".

TI-Kêr (Jak an TI-Kêr).

Jacques la mairie (mot à mot «(la) maison (de la) ville ») était tout simplement un des premiers secrétaires de mairie permanents, dans une petite ville léonarde.

TI Kornog

Maison (de l'Ouest);

Dans l'île d'Ouessant, comme dans un bon nombre d'autres communautés, on trouve quelques noms de famille avec une assez grande fréquence. Ceci est particulièrement vrai dans un des villages : un grand nombre de familles appelées *Malgorn* y habitait il y a un certain temps.

La solution qui y fut choisie pour différencier ces familles fut de prendre une caractéristique de leur maison par rapport aux autres. Cela faisait un surnom collectif qu'il suffisait d'individualiser en le précédant du prénom des membres de chaque famille.

Les *Malgorns TI Kornog* habitaient dans la maison la plus à l'Ouest du village, par opposition aux *Malgorns TI Reter* qui habitaient à l'Est. Il y avait aussi les *Malgorns Trésor* dont la maison avait été une trésorerie quelconque de la marine. Les *TI Soul* (maison de chaume) et les *TI Nevez* (maison neuve).

TI Gwalarn (Marjan TI Gwalarn)

Marijeanne maison (du) Nord-Ouest.

Dans un autre village d'Ouessant on avait utilisé le même procédé. Mais là je ne saurais vous dire s'il s'agit de *Malgorns*, car mon informateur ne connaissait *Marjan* que sous son surnom. Ceci est très souvent le cas dans les populations maritimes et la cause de maints problèmes. Même de nos jours, lorsqu'un étranger cherche quelqu'un dont il ne connaît que l'identité officielle et qu'il demande où trouver la personne en question à un voisin ou un ami, il arrive parfois que ceux-ci ne voient pas de qui il s'agit.

Dans certains cas extrêmes les personnes elles-mêmes oubliaient pratiquement leur nom administratif, faute d'utilisation de celui-ci.

Disons aussi que ceci n'a rien de spécial au Léon, ni à la Bretagne et semble se retrouver, plus ou moins, un peu

partout.

Tlog (Chob an Tlog).

Joseph le Paysan.

C'est dans ce sens qu'il semble être compris de nos jours, mais le mot *tieg*, dérivé de *ti*, et qui lui-même dérivé en *tiegez*, utilisé dans le sens d'exploitation agricole de base, semble avoir signifié généralement « chef de famille ».

Il s'est spécialisé dans le sens d'un paysan exemplaire en tout point, excellent organisateur du travail de sa ferme et ne regardant pas à sa peine.

TI Plad (Katarin an TI Plad).

Catherine la maison plate.

Sa maison était ainsi faite, ce qui est une rareté, voire une aberration dans le paysage architectural où les pentes des toits sont en général de 45 degrés.

TI sklent (Dal an TI sklent).

Madeleine la maison (d')ardoises.

Heureuse propriétaire, ou à tout le moins résidente, de la première maison particulière recouverte d'ardoises dans l'île d'Ouessant.

L'ardoise a mis plusieurs décades à s'imposer à la place du chaume ou des roseaux, pour des raisons purement financières. Elle a vraiment commencé à apparaître assez fréquemment pendant la seconde moitié du 19ème siècle, mais elle ne s'est imposée que plus tard.

Pour ce qui est de l'île d'Ouessant, son arrivée a dû être plus tardive à cause du surcoût dû au transport par mer.

Mais ce progrès n'a pas été positif à cent pour cent, de même que les sabots ont certains avantages sur les bottes. Ils permettent une plus grande normalisation et font appel à un marché plus organisé. Et ils durent plus longtemps.

TI seh (Loul an TI seh).

Louis la maison sèche.

La mésaventure arrivée à Louis est le résultat du refus d'une tradition très ancrée dans la région. Il s'agit de l'ensemble de

circonstances où l'éthique exige d'une personne qu'elle paie une tournée à boire.

Les maçons en particulier étaient une corporation habituée à de fréquents arrosages lors de la finition de telle ou telle partie des travaux de construction d'une maison. A défaut ils se vengeaient assez facilement et pouvaient aller jusqu'à saboter une finition, rendant le confort moins grand.

Dans le cas présent, le refus de Louis de leur payer une tournée après que la maison soit terminée ne leur avait laissé comme vengeance possible que ce surnom susceptible de décourager d'éventuels imitateurs et transgresseurs de tradition.

Inutile de dire que ce genre de tradition a survécu sans problèmes à toutes les tentatives plus ou moins conscientes de génocide culturel visant à remplacer l'identité bretonne par une autre estimée plus souhaitable pour tous.

Tok (Lan e dok).

Alain son chapeau.

Ce n'est pas tant son chapeau qui était remarquable que le fait qu'il le perdait constamment des suites de libations continues. C'était d'ailleurs sa faute puisqu'aux premières bouffées de chaleur il lui donnait un angle audacieux.

Toenn (Biel an doenn).

Gabriel le Toit.

Le personnage est mentionné, avec force détails, dans le premier roman écrit en breton, *Emgann Kergidu*, un roman historique datant de la deuxième moitié du 19ème siècle et qui a pour cadre un épisode d'insoumission collective aux ordres de mobilisation de la Première République française. Insoumission qui s'explique moins par les idéaux de la Chouannerie, très étrangère au Léon, que parce que la Révolution avait supprimé les privilèges provinciaux; or, depuis l'Union à la France, les Bretons ne pouvaient être obligés de servir celle-ci militairement qu'en Bretagne même, sauf s'ils se portaient volontaires ou acceptaient d'aller ailleurs.

Le Gabriel en question était une sorte de squatter qui habitait l'île Sieck, au large de Santec, dans un renforcement de

terre recouvert d'un "toit" fait de branches de de mottes.

Si ce qu'écrit l'auteur est exact, et les bases historiques de son récit portent à le croire, Biel était un douanier en retraite, né par conséquent dans la première moitié du 18ème siècle.

Tomm e doull (Jullan Tomm e doull).

Julien chauffe son trou.

En toute humilité, il vivait dans la peau d'un des archétypes léonards, c'est-à-dire bretons, et donc universels, le fainéant intégral, au moins aux yeux de ses contemporains.

Dans le contexte de ce pays, la place que se réservait ce genre de saboteurs sociaux était aussi près du foyer que l'on voulait bien accepter qu'ils aillent.

Tonlg (an Tonlg).

La lingue.

C'est le nom d'un poisson long et mince, qui peut faire un mètre, "molva molva" appelé également "julienne, morue commune, poisson lune", etc...

Donné à la fille d'un pêcheur que l'on avait vu en décharger une, paraît-il.

C'est du moins ce qu'on a bien voulu m'en dire et si l'explication vous semble peu probante, nous en sommes bien d'accord.

Tonn (Feñch an Tonn).

François le Tonn.

Nous avons déjà rencontré cette grande laminaire (*laminaria hyperborea*), mais sous un des noms qu'on lui donne dans une partie du Bas-Léon (voir *Yann Galkudenn*, à la lettre K).

De même que son compatriote Yann, Feñch, ici à Roscoff même, était spécialisé dans la récolte de cette algue dans un secteur relativement pauvre en goémoniers professionnels.

Une nouvelle fois la comparaison de ce nom avec celui collecté localement par Alan ar Berr indique une divergence.

Selon lui, "*laminaria hyperborea*" y est dit *bezin avel* (mot à mot « goémon (de) vent », c'est-à-dire amené par le vent car il s'en détache de grandes quantités à la fin de l'hiver, que la mer amène à la grève). Par contre il donne *tonn ebrel*, c'est-à-dire

tonn d'avril pour l'île de Batz, en face, et *bezin tonn* pour Santec. Il est donc possible qu'il y ait eu de la part de Feñch utilisation d'un mot dialectalement marqué, mais encore une fois la rareté de la spécialité suffisait.

Le mot *tonn* est peut-être à rapprocher d'un homonyme qui est très utilisé en léonard maritime pour désigner les vagues.

Torcher (an Torcher).

L'essuyeur.

Le garde-chasse d'un des nombreux manoirs subsistant dans le Léon. Il affectionnait la compagnie de ses employeurs et de leurs invités. Il est probable qu'il devait ressentir une certaine promotion sociale en leur présence et une supériorité appréciable à l'égard de ses compatriotes à sabots de bois et tas de fumiers jusqu'au toit.

Or, on dit en breton, de quelqu'un qui suce la supériorité par osmose, en respirant le même air que ses modèles : *en em dorcha ouz...* (s'essuyer contre...).

Torloh (an Torloh).

Le grattement de gorge.

Encore un petit point où le breton a la supériorité tellement modeste (le fait qu'un seul mot, *torlohad* doive se traduire par quatre en français : « se gratter la gorge ») qu'elle est passée totalement inaperçue. Il faut dire que, face à l'ampleur de l'auto-dénigrement des bretonnants moyens par rapport au français, il y aurait besoin de remèdes beaucoup plus forts.

C'était le capitaine d'un bateau affecté à la navigation sur l'archipel de Molène, entre Ouessant et Le Conquet. Son gosier était affecté d'un encrassement chronique qu'il combattait pied à pied.

Tortiser (Marl an Tortiser).

Marie le tordeur.

Fille d'un *tortiser*, c'est-à-dire un fabricant de cordes faites avec le chanvre récolté localement.

Toull a-dreñv (Chamar an Toull a-dreñv).

Jean-Marie le Trou de derrière.

Dans un modeste bourg de l'extrême-orient léonard, Jean-Marie était né et habitait dans une maison en retrait de la rangée de celles qui se pressaient sur la rue unique (ce que les panneaux indicateurs, qui ne s'embarrassent pas de nuances, appellent désormais le « Centre Ville », situation amusante dans le cas de modestes bourgades).

Comme, de plus, la maison était plus petite et située dans un renforcement de terrain, on en parlait en ces termes dont l'équivoque était parfaitement voulue.

Jean-Marie sentait bien la moquerie contenue dans le surnom. Ce qui fait que ses tentatives pour s'en débarrasser se traduisaient par des remarques peu amènes ayant pour objet de faire prendre aux autres conscience que eux aussi avaient, en principe, un « trou de derrière ».

Toull boutin.

Trou commun.

Surnom non-équivoque d'une personne de sexe féminin que la rumeur publique et autres témoignages estimait s'adonner à la prostitution.

Je l'ai en fait recueilli dans deux communes du Bas-Léon, ce qui laisse soupçonner deux choses. La première est que ce surnom peut avoir été traditionnel dans la région.

La deuxième est qu'il y a eu au moins quatre prostituées à la campagne dans le Bas-Léon puisque *Deg Gwenneg* et sa sœur étaient du même secteur. Je n'en tire aucune conclusion n'étant pas du Bas-Léon, et ne suis pas responsable de celles que vous pourriez être amenés à faire.

Toull Douar (Anet an Toull Douar).

Annette le Trou de Terre.

Apparence qu'elle vivait dans un « trou de terre ». De toute façon un endroit extraordinaire par rapport à l'ensemble de ses contemporains, dont la plupart avaient au moins quatre murs autour d'eux et un toit par dessus, à tout le moins ceux qui étaient sédentaires.

Toull he Dor (Chanig Toull he Dor).

Jeannette (le) pas (de) sa porte.

Elle passait une bonne partie de son existence rivée au seuil de sa maison à observer le vaste monde, comme la plupart des gens regardent la télévision.

Usage très répandu dans certains pays de tradition urbaine ou de villages urbanisés, mais beaucoup moins sous nos cieux.

Le problème des curieuses qui regardent les autres au grand jour est qu'elles sont elle-mêmes très bien placées pour être vues.

Toull Izel (Chef Toull Izel).

Josèphe Trou bas.

Une petite bonne femme, ce qui, à l'époque, veut dire dans les environs d'un mètre cinquante. Le plus souvent la croissance s'arrêtait précocement à cause de la nourriture insuffisante et déséquilibrée conjuguée à un travail physique souvent très dur.

Toullou (Loul an Toullou).

Louis les trous.

Cantonnier de sa commune. L'impression de ses compatriotes sur son métier était qu'il passait son temps à remplir les trous des chemins.

Je ne sais s'il faisait aussi fonction de fossoyeur mais ça me paraît très probable.

De même que *Chamar an Toull a-dreñv*, il avait des vellétés de révolte contre son destin et s'exclamait alors : *Ar re all n'o-deus ket toullou ive marteze?* (les autres n'ont peut-être pas de trous aussi?).

Remarque fort juste mais qui n'eut jamais le moindre effet.

Toull ront.

Trou rond.

Il avait fait percer une lucarne dans un mur de sa maison. Or, à part quelques déversoirs d'éviers dans les maisons d'un certain standing on ne voyait jamais ce genre d'ouvertures, ni en toiture ni dans les murs. Toutes les fenêtres étaient à quatre

angles droits.

Toumper (Pèr an Toumper).

Pierre le *toumper*.

Toumpa signifie marcher lourdement, en faisant résonner fortement ses sabots, en raclant les pierres du chemin contre les clous.

Il en était l'illustration vivante, et bruyante.

Tour (Goulhan an Tour).

Goulven le clocher.

Nous nous retrouvons sur une grève avant le lever du soleil, ou plutôt l'extinction des feux du phare le plus proche, ici celui de Plouguerneau. Une partie appréciable de la population se trouve là à attendre le moment de la ruée sur le goémon, cet engrais de qualité d'une importance extrême dans l'économie du bord de mer.

On discute, on plaisante, on s'ennuie un peu. Et puis un homme se détache d'un groupe, il monte sur un rocher, se disant que de là il verra mieux le lever du soleil. Il se redresse de toute sa taille pour observer.

Et un plaisantin s'exclame : « *Sell 'ta, pebez tour!* » (Dis donc, quell tour!)

La présence d'une telle proportion de la population assura un succès immédiat au surnom.

Tour Berven.

(Le) clocher (de) Berven.

Berven est un des deux bourgs de la commune de Plouzé-védé, située au milieu du Haut-Léon. Et les circonstances ont fait que l'église de Berven ait un clocher beaucoup plus élevé que celui du bourg administrativement prédominant. De même la chapelle du Kreisker à St Pol est plus haute que la cathédrale.

Ce surnom a été donné dans une commune des environs à un homme très grand. Le plus étrange est que dans sa propre commune il y a une chapelle dont le clocher est encore plus haut.

Je soupçonne donc que, non content d'être grand, il devait

être carré d'épaules car la chapelle la plus proche a un clocher effilé alors que celui de Berven est carré.

Tourh

Verrat

Il avait une image de marque très négative en principe, celle d'un coureur de filles sans guère de finesse.

Touribell (Mona an Douribell).

Maryvonne la Tourelle.

Il s'agit d'un élément architectural constitutif de certaines constructions assez anciennes : une sorte d'avancée ronde dans laquelle se trouve un escalier dit "en vis". Elles sont caractéristiques le plus souvent de maisons ayant été construites pour des gens assez riches, nobles ou non, ne serait-ce que parce que seuls ceux-ci avaient des maisons à étage véritablement habitables.

Sa maison en comportait une, ce qui était une rareté parmi les gens ordinaires par ailleurs.

Tourter (Paol an Tourter).

Tourta signifie se servir de sa tête pour se battre, ou pour pousser brusquement quelque chose. On le dit en particulier de certains animaux coutumiers du fait, les bœufs et les taureaux surtout.

An Tourter par ailleurs est le néologisme par lequel nombre de bretonnants appellent l'instrument dit "bulldozer" en français, terme qui, comme chacun sait, leur vient directement de leurs ancêtres les Romains.

Et Paul avait une démarche très particulière : il semblait foncer devant lui tête baissée.

Tourtou (Salg an Tourtou).

N'ayant aucune compétence médicale, ce qu'on ne reprochera pas trop, je l'espère, au linguiste que je suis, j'ignore totalement si le français dit scientifique a un terme pour désigner ce désagréable phénomène. En tout état de cause je ne peux qu'expliquer.

Le mot *tourtou*, du radical *tourt(a)* que nous venons

d'étudier, signifie de brusques élancements douloureux dans les intestins, en général du fait d'une nourriture trop lourde ou insuffisamment digérée.

Or Saig, qui habitait sur la côte, se nourrissait presque exclusivement de berniques (patelles) et autres bigorneaux et ceux-ci, une fois ingérés, se rappelaient fréquemment à son mauvais souvenir.

J'ignore si c'est par choix ou simplement pour survivre qu'il se nourrissait ainsi.

Touseg Treaz (Lom an Touseg Treaz).

Guillaume le Crapaud de Sable.

Dans son enfance, Lom se voyait souvent confier une tâche qui reposait le plus souvent sur ceux de son âge : garder les vaches, ou la vache, de la famille.

Il habitait une commune maritime où toute la dune était considérée comme pâture communale, libre d'usage à tous. C'est donc là qu'il se rendait, de même que nombre d'autres petits pâtres.

Mais alors que ceux-ci cherchaient la compagnie les uns des autres pour s'amuser tout en gardant en principe un œil sur leurs animaux, Lom avait pris l'habitude de se creuser un trou dans le sable de d'y rester accroupi.

Tousipa.

Point n'est besoin de faire du misérabilisme pour reconnaître que la francisation brutale des jeunes bretonnants sans aucune défense collective, du fait de leur culture d'origine, a été traumatisante pour un bon nombre d'entre eux. Il n'est que de s'imaginer combien certains enfants sont perturbés au départ lorsqu'ils vont à l'école dans leur langue. A plus forte raison donc lorsqu'ils étaient totalement incapables de comprendre celle-ci et que les méthodes d'alors reposaient sur une stricte discipline.

Celui-ci en tout cas n'avait pas trouvé à l'école un milieu où ses potentialités avaient pu s'épanouir harmonieusement. Il restait prostré, se refusant à tout contact avec les "camarades" qu'on lui imposait. Et lorsque ceux-ci, qui avaient vite remarqué son léger handicap psychologique et trouvaient très amusant

d'en jouer venaient le bousculer un peu, il criait *tousipa*, ce qui était la façon dont il prononçait les paroles française "ne me touchez pas".

Comme disent les enfants et petits-enfants de cette génération : « oppression culturelle? N'exagérons rien! »

Trabasou (Mari an Trabasou).

Une femme très pénétrée de sa religion et qui prenait en charge psychologiquement les problèmes de tout un chacun. Mais tout le monde ne souhaitait pas son aide fraternelle.

Trakteur (Choplg Trakteur).

Petit Joseph Tracteur.

Encore un écolier, mais pas traumatisé du tout par ses origines bretonnes et rurales. Alors que les jeux les plus courants dans la cour de récréation des garçons consistaient en variations sur des thèmes guerriers culturellement susceptibles de former des mâles, lui préférait « faire le tracteur ».

Trafik (Chan an Trafik).

Jeanne le Trafic.

Une marchande de bétail qui parcourait la campagne du Bas-Léon. On utilise en breton le mot *trafika* dans un sens nettement moins péjoratif qu'en français.

Trafiker kezeg (an Trafiker kezeg).

Le maquignon (mot à mot : « le trafiquant (de) chevaux »).

Un prêtre originaire de Landivisiau et dont le dada était de discuter de chevaux.

Le commerce des chevaux était une des spécialités du pays de Landivisiau, et en particulier de la ville même et des communes les plus proches, grâce à la gare. On allait acheter des poulains dans le Bas-Léon, le Trégor ou la montagne de Cornouaille, et après les avoir nourris, voire parfois instruits, on les vendait à l'extérieur par wagons entiers, (voir *ar vagon*, mais aussi *Rolson et le revenant*).

Traou bapa (Yannig an Traou bapa).

Jeannot les poupées.

Verbalement du moins la société traditionnelle léonarde acceptait mal les mélanges culturels entre les sexes. Donc lorsque Yannig se mit à jouer à la poupée, on s'étonna et on fit ce qu'il fallait pour que cela cesse. Mais il persista un certain temps.

Ne dramatisons pas, l'homosexualité masculine semble avoir été particulièrement absente du paysage culturel léonard et n'a donc pas "nécessité" la répression brutale que d'autres pays ont connu. On chuchote bien parmi les anciens élèves de certains collèges religieux que... mais il suffit d'un exemple ou deux pour qu'on en cause.

Trapa (Mari drapa).

Marie pipette, ou "causette". Une *trapa* est une bavarde impénitente. Ce qui était bien sûr son cas et ne nécessite pas de plus amples développements.

Trede son (Tangl an Trede son)

Un personnage comique en puissance est celui qui arrive toujours en retard, quels que soient les efforts apparents qu'il fait.

Ainsi Tanguy, toujours en retard à la grand-messe.

Les trois sonnaillles sont celles que l'on fait faire aux cloches de l'église à des intervalles précis et connus de tous, et qui annonçaient à la communauté chrétienne que l'heure de la messe approchait.

Le surnom est assez classique et typique du Haut-Léon; j'en ai entendu un autre exemple, ce qui laisse supposer qu'il a pu y en avoir d'autres.

Dans une autre paroisse du Haut-Léon, le retardataire inguérissable était surnommé *ar stanker* (le remplisseur), l'idée étant que lorsque lui était là, l'église avait fait le plein des fidèles.

Treld diarhen (an Treld diarhen).

Les pieds nus.

Quasiment un pléonasme. Car *treid*, ce sont les pieds, et

diarhen signifie "pieds nus". La précision est en principe inutile, puisque l'adjectif ne sert que dans ce contexte. Mais le breton parlé, comme sans doute la majorité des langues, est très facilement redondant et rempli de répétitions inutiles.

Personne qu'on ne voyait jamais en sabots, ni bien sûr en chaussures. Car par ailleurs, et en particulier en été, les gens les plus pauvres à tout le moins allaient pieds nus pour éviter d'user leurs sabots. Le spectacle de gamins allant au bourg à travers champs avec leur sabots pendus au cou, ou leurs galoches à la main, était très fréquent.

Treid plad Kristof an treid Plad).

Christophe les pieds plats.

Tout commentaire serait superflu.

Trelzer (Païke Trelzer).

Païke Passeur.

J'ignore si Païke est un prénom ou un premier surnom ou quoi que ce soit d'autre.

Il était, en tout cas, passeur de métier, entre St Pabu et Landeda. Le radical de *treizer* est *treiz* qui veut dire "traversée"; le mot est donc "traverseur".

Trempa soubenn (Marl Drempa Soubenn).

Celle-ci aurait admirablement fait la paire avec *Tangl an Trede Son* s'ils avaient habité dans la même commune.

Bien obligée d'aller à la messe pour éviter de rôtir à grand feu en enfer, et surtout par conformisme, elle n'avait qu'une hâte : que la cérémonie s'achève.

Et régulièrement, si le sermon durait un peu, des voisins l'entendaient maugréer qu'elle n'avait pas que ça à faire, qu'elle avait sa soupe à tremper.

Sans en faire une règle générale, en porte à faux de la réputation de religiosité léonarde, force est de reconnaître que bon nombre d'entre eux, sans contester le principe de la religion, prenaient avec légèreté certaines de ses recommandations. L'assiduité à la messe était impérative, mais par grignotement progressif, elle avait fini, en certains endroits, par être une caricature.

Un guetteur sous le porche faisait signe aux "fidèles" qui remplissaient les bistrotts les plus proches qu'il était temps d'arriver pour "avoir leur messe", bien après que celle-ci ait commencé. C'était alors la galopade.

De même ils se défilaient bien avant la bénédiction finale.

Treñ (Feñch an Treñ).

François le Train.

Était tout bonnement cheminot dans une commune entièrement rurale par ailleurs.

Treñ div eur hanter.

Le Train de deux heures et demie.

Il fut un temps où l'un des principaux trains qui, de Brest, gagnait Paris, partait un peu avant quatorze heures trente.

Un peu plus loin sur la ligne, son passage, réglé comme une horloge, indiquait aux populations riveraines l'heure qu'il était, à peu de choses près. Sans avoir l'utilité de l'angélus qui marquait souvent des arrêts du travail, il remplissait ainsi une fonction aussi utile que gratuite, puisque la grande majorité des travailleurs ne disposait pas de montre personnelle.

Dans une de ces localités on surnomma ainsi un artisan qui, sur la route de son travail et de retour, se dépêchait plus que de coutume, à l'image des trains pour Paris dont la vitesse a très peu changé en un siècle.

Treñ nav eur (an Treñ Nav eur).

Le train de neuf heures.

Selon le même principe qui veut que le passage d'un train se fasse toujours à la même heure, il y avait un passage à cette heure en un point de la ligne secondaire entre Morlaix et Roscoff.

Des ouvriers agricoles avaient surnommé ainsi, par dérision, une journalière habituée à commencer sa journée de travail beaucoup plus tard que la pratique locale ne l'exigeait, alors que les autres étaient depuis longtemps aux champs.

C'est elle qui, par vengeance pour ce surnom, fut la "marraine" entr'autres, du *Sacha hlr* que nous avons déjà vu.

Treuz Kamm (Reun an Treuz Kamm).

René le boiteux de travers.

Il avait les membres inférieurs totalement disgraciés : une jambe plus courte que l'autre, et de surcroît arquées, du type appelé *ramp(og)* (voir ce mot).

Mais il n'en marchait pas moins pour si peu.

Treuziad (an Treuziad).

Le mot *treuziad* est un terme technique d'agriculture, utilisé lors des grands travaux en équipe, tels que défrichage ou fauchages. C'est la largeur sur le front de travail qui est impartie à chacun des travailleurs.

Celui-ci se plaignait constamment, lors de ces travaux collectifs, que son *treuziad* était plus large que celui des autres, à preuve le fait qu'il prenait toujours du retard.

Il n'avait apparemment pas soupçonné que c'était lui qui travaillait moins vite.

Trible (Soaz an Tribble).

Françoise le *tribble*.

Nous l'avons déjà rencontrée par le biais de son surnom familial traditionnel *Potye*.

Egalement appelée donc *Soaz ar Potye*, mais aussi *Soaz ar Vlou* (Françoise les Œufs), elle vivait du commerce d'œufs qu'elle faisait à pied avec un grand panier, dans toute la montagne du Haut-Léon, d'où elle descendait les vendre sur Landivisiau.

Et sa propension à jurer à tout bout de champ était proverbiale. *Tribble*, abréviation, voire auto-censure mineure, du *tribbledie* que nous allons voir de suite, est l'archétype du juron haut-léonard, dont elle faisait un grand emploi.

Tribledie (Visant Tribledie).

Voncent Triple Dieu.

Le juron léonard achétypal, forcément à base de mots français, n'est en fait typique que du Haut-Léon.

Mais un coup d'œil sur une carte vous apprendra que le Bas-Léon n'a de frontière terrestre commune qu'avec le Haut-Léon, alors que celui-ci est directement en contact avec Cor-

nouaillais et Trégorrois.

De plus le commerce des chevaux d'une part et l'invasion de l'Ouest-Trégorrois par les gens du pays de St Pol ont fait que le seul Léonard identifié à l'extérieur, c'est-à-dire à l'intérieur de la Bretagne, est celui du Haut-Léon. D'où également quelques erreurs de jugement en particulier sur l'"avarice" des Léonards, qui n'est le fait que d'une partie d'entre nous, au niveau collectif.

Ce Vincent, grand proféreur de jurons, est un Léonard du Haut-Léon venu s'établir dans le Bas-Léon, où il ne s'était pas fait aux pratiques locales en la matière.

Disons aussi pour en terminer que l'un des surnoms collectifs des Léonards parmi nos voisins cornouaillais est précisément *Paotred an Tribledie* (les gars du Tribledie).

Tri rummad Bouzellou.

Trois séries de boyaux.

Que dire d'elle sinon qu'elle était très grosse, et qu'un tel surnom se passe d'exégèse.

Trist (Feñch an Trist).

François le Triste.

Réputé ne jamais avoir souri de sa vie.

Trizeg (Job an Trizeg).

Joseph les treize.

Père de treize enfants.

Ceci dit, à une certaine époque, il n'y avait là rien de bien exceptionnel et les exemples ne manquent pas de familles autrement nombreuses.

Troad (Marl an Troad).

Marie le pied.

Se plaignait constamment de l'un de ses pieds qui lui faisait mal. Et les malheurs de celui-ci avaient fini par casser ceux de ses voisins.

Troadig Kamm.

Petit pied boiteux.

Ne semble pas en avoir été affecté outre mesure, malgré sa jambe de bois.

Le surnom me semble traditionnel dans le Bas-Léon, où on le retrouve à tout le moins dans un faubourg de Brest parmi une population en principe francophone de longue date.

Troh (an Troh).

La coupure.

Dans sa folle jeunesse il s'était entêté dans l'amour d'une jeune femme qui, elle, n'avait aucune envie de le fréquenter. Et plus il s'entêtait, plus elle le repoussait.

Jusqu'au jour où il avait cherché à l'embrasser malgré ses mises en garde répétées : elle lui avait alors allongé un coup de couteau en travers du visage.

La cicatrice en était fort spectaculaire.

Troher Lann.

Coupeur d'ajonc.

Surnom facétieux d'un homme dont les pieds n'étaient pas parallèles l'un à l'autre, mais divergeaient considérablement.

Troïou (Olier an Troïou).

Ollivier les tours.

Des circonstances non recensées avaient amené Olier à s'exiler. Non pas qu'il ait eu à quitter la Bretagne : il avait fait un saut d'une dizaine de kilomètres au maximum. Mais dix kilomètres à pied, et retour, il n'avait guère le loisir de les faire aussi souvent qu'il aurait voulu.

Pourtant, dès qu'il avait quelques moments, il se mettait en route dans la direction de sa paroisse natale pour une promenade. Et quand quelqu'un le rencontrait et lui demandait par politesse où il allait, il répondait simplement *d'ober eun dro* (faire un tour).

On avait assez vite remarqué que c'était toujours dans la même direction.

Trompill (an drompill).

La Trompette.

Elle avait une voix forte, claironnante, ceci dans un pays où les gens parlent souvent très fort.

Trompler (Olier an Trompler).

Ollivier le trompeur.

Vers l'année 1890 il était allé à une foire à Landivisiau avec la ferme intention d'y vendre un cheval. Or celui-ci avait un vice caché, de ceux qu'on ne décèle qu'à l'usage.

Notre Olier avait fait affaire avec un étranger non-bretonnant, Haut-Breton ou Normand, à qui il s'était bien gardé de mentionner le défaut. Et il avait trouvé un moyen un peu détourné d'apaiser sa conscience en déclinant comme suit son identité :

"Ollivier le Trompler", Kêrc'hoari, Lampaul, c'est-à-dire "Ollivier le Trompeur, du "village pour rire", à Lampaul. Or il n'était pas de Lampaul, où il n'existe aucun village du nom de Kêrc'hoari.

Trotig (Louiz Trotig).

Louise Petit Trot.

Depuis sa jeunesse, Louise se déplaçait en vélo, de même qu'une *Louiz ar Velo* plus loin dans le Nord. Et elle y mettait beaucoup d'entrain et de conviction.

Aux dernières nouvelles, l'âge venant et avec lui divers avantages et inconvénients, elle mit à profit sa pension pour s'acheter un vélo-moteur qu'elle chevauche toujours avec le même entrain.

Trouz (an Trouz).

Le Bruit.

Il habitait avec sa famille dans une maison assez isolée sur le *tevenn* (voir ce mot). Et ils mettaient à profit cette situation retirée pour disperser leurs quatre vérités aux sept vents cardinaux de Léon.

Truilluz.

Faiseur d'ennuis.

On l'appelait également *ar Gillogenn*, ce qui est une formation linguistique remarquable : un suffixe de féminin totalement échevelé sur le mot *killog*, symbole de masculinité puisque c'est le nom du coq; on pourrait dire en français "la coquesse".

En un mot comme en cent, elle était remarquablement emmerdante et, de plus, rongée par l'envie de commander tout un chacun.

Truillou (Marjanig an Truillou).

Petite Marie-Jeanne les Hardes.

Passait de longues heures à arpenter la contrée d'une maison à l'autre à la recherche de *truillou*, c'est-à-dire de vêtements en lambeaux. Il est probable qu'elle les revendait ou quelque chose dans ce genre car elle habitait un pays très pauvre à l'époque où les vêtements servaient jusqu'à ce que les trous de ceux de dessous ne soient plus recouverts par les pleins de ceux de dessus, et vice-versa.

Trujenn.

On appelle *trujenn* une longue perche mince, souvent faite d'un jeune arbre ébranché, et qui sera mis en travers de l'entrée d'un champ, entouré de talus par ailleurs, pour le fermer. Fermeture quasi-symbolique si elle n'est pas consolidée par suspension de plantes piquantes.

Etant à l'école, il était très fier de sa force physique et écrasait les autres de sa supériorité en leur disant qu'il était capable de jouer à la toupie avec une *trujenn*.

Tuf Tuf.

Crache-crache.

Encore un écolier dont la particularité remarquable avait servi d'identité orale parallèle. Il semble avoir longtemps bavé d'une manière très spectaculaire. Tant et si bien, que même après avoir appris à se retenir, le surnom lui était resté.

Tu pe du (Lomig Tu pe du).

Petit Guillaume "ici ou là"

Le surnom *tu pe du* (mot à mot : "côté ou côté", avec mutation T/D après *pe*) est sans doute assez ancien. Il figure en bonne place, bien que mal éclairée, dans la culture orale traditionnelle puisque c'est le surnom d'un Saint (*Sant Tu pe du*) dont on a par ailleurs plus ou moins oublié le nom véritable. S'il en avait un puisqu'il peut s'agir de la christianisation populaire d'une ancienne divinité païenne. Son surnom vient de ce qu'on faisait appel à lui dans des cas extrêmes, invoquant de sa miséricorde d'intercéder auprès de son patron présumé pour obtenir la guérison ou la mort du malade.

Lomig lui était un personnage beaucoup plus prosaïque pour lequel on n'avait retenu que le côté facétieux du nom. Sorte de pèlerin éthylique, il parcourait le pays à la recherche de coups à boire à l'œil.

U

Uzin (Loui an Uzin).

Louis l'usine.

Intermédiaire dans la commercialisation des légumes, il possédait un atelier de conditionnement, où l'on calibrait et mettait en cageots. Atelier comme il en existe des dizaines dans la région, à ceci près qu'il exigeait de ses employés des cadences très élevées, qui avaient amené une atmosphère désagréable sur le lieu de travail. D'où la comparaison défavorable avec une "usine".

Uzin botin (an Uzin botin).

L'usine de fonte.

Les circonstances historiques l'avaient amené, en Allemagne, pendant la seconde guerre mondiale, où il travaillait dans une usine de fonte.

Mais lorsque la guerre fut finie, il n'était pas revenu. Oh! il ne lui était rien arrivé de mal. Il ne voulait pas rentrer, tout simplement. On ne m'a pas raconté pourquoi, mais point n'en est besoin.

Or on tenait à le voir rentrer, dans son village natal. Et finalement c'est toute une délégation, le maire de la commune en tête, qui avait dû y aller le convaincre que sa place était parmi eux.

V

Va Dous (Louiz Va Dous).

Louise mon chéri.

Autre personnage très fréquent dans le Léon mais que nous n'avons pas encore rencontré : l'épouse de marin.

Il fut un temps où les marins étaient des grands favoris parmi les jeunes filles qui cherchaient à se marier. Leurs femmes n'étaient pas obligées de travailler puisque beaucoup d'entre elles touchaient directement la paie de l'absent. Et puis on me l'avait pas trop souvent entre les jambes, ce qui allait dans le sens d'un certain matriarcat accompagné de la totale dévalorisation du mari, souvent obtenue par sur-alcoolisation ou trop longue exposition au soleil.

Celle-ci, par contre, n'entre pas du tout dans ce cadre. Son navigateur de mari n'était pas une commodité périodiquement encombrante. Elle lui vouait un amour certain et tellement évident qu'il se remarquait.

Et le surnom vient de ce qu'elle ne parlait de son marin qu'avec des *va dous*, genre de terme en principe réservé aux amoureux de fraîche date et qui, après le mariage, s'utilise à dose homéopathique et en tout cas jamais devant les voisins.

Va gaol.

"Mes choux"

La concordance de plusieurs facteurs a engendré le surnom.

Le premier est son grand orgueil, que dénote aussi son autre surnom *Me* (moi), avec tout ce que l'utilisation explicite de ce pronom personnel implique en breton (voir sur ce point *Mari me 'gav*). Il était évidemment très fier de ses récoltes qu'il comparait à celles des autres dans un sens toujours défa-

vorable pour eux.

Le deuxième est l'appauvrissement considérable du système presque bimillénaire des mutations dans le dialecte parlé. En effet, les bretonnants les plus jeunes ont appris le breton à la *va* comme je te pousse, et la correction de leur grammaire n'a pas été vérifiée avec soin par des anciens idéologiquement tout acquis au français et pleins du mépris qu'on leur avait inculqué pour leur propre culture.

Dans ce schéma on constate que les mutations dites adoucissantes (en fait par sonorisation de consonnes sourdes), les plus fréquentes, prennent la place d'autres mutations. On devrait donc dire *va haol*, et non *va gaol*, à partir du mot *kaol* (choux).

Le troisième facteur est que *va gaol* veut dire autre chose de totalement différent : voir ***Chob gaol*** et ***Gaol Houarn***.

Va garz (Polin va garz).

Pauline ma haie.

Une haie, en général d'épine blanche ou noire, était un élément constitutif d'une ferme léonarde. Elle était soigneusement entretenue, judicieusement orientée et servait surtout à mettre le linge à sécher, voire la récolte de lin.

Mais un jour, Pauline y avait trouvé un passager clandestin : une voisine mal avisée, ou qui n'en avait peut-être demandé la permission qu'au mari, avait eu l'impudence d'y mettre son lin.

Le petit bourg avait résonné des échos de son sens de la justice outragée.

Vagon (ar Vagon).

Le wagon.

Un marchand de chevaux, évidemment du pays de Landivisiau, qui lorsqu'on lui demandait combien de bêtes il venait d'expédier par le train, ne se serait pas abaissé à admettre qu'il y en eût moins qu'un wagon entier. C'est du moins ce qu'il répondait invariablement.

Grands fournisseurs de l'armée française, les maquignons léonards ont expédié véritablement des dizaines de milliers de chevaux sur l'Est.

Va Loen (Yannig va Loen).

Jeannot mon cheval;

Pour le mot *loen*, revoir ce qui en est dit à ***Bl al Loen***.

Qu'un Léonard soit fier de son cheval de travail et en vante les mérites est chose on ne peut plus normale.

Mais qu'il en rebatte les oreilles des autres, comme le faisait Yannig, et, comme lui, il est susceptible d'y trouver un surnom taillé sur mesure.

Va reor (Fin va reor).

Joséphine mon cul.

Elle meublait sa conversation de ce condiment non-indispensable. Au-delà du mot, son utilisation fréquente dénote un esprit peu coopératif, car on utilise *va reor* lorsqu'on refuse à quelqu'un de lui rendre service, et qu'on veut lui ôter l'envie de demander une autre fois, par exemple.

Va zad (Ernest va zad).

Ernest mon père.

Son grand timonier et son sujet de conversation favori.

Va zoñj.

Mon opinion.

Celui-ci faisait intervenir son opinion personnelle dans un grand nombre de circonstances où on ne la lui demandait pas. Il était de surcroît convaincu de la supériorité intrinsèque de sa propre vision de l'existence.

Va zoull.

Mon trou.

Encore une grossièreté. Elle lui venait à la bouche chaque fois qu'il buvait de l'alcool, ce qui semble avoir été très souvent.

Si vous hésitez quant au sens du mot *toull* (attention à la mutation, celle que *va gaol* faisait mal à propos), retournez voir ***Fin va reor***, les expressions sont équivalentes.

Va zraou.

Mes affaires.

Un homme marié à une femme qui appartenait à un milieu

social inférieur du point de vue financier. De plus, elle était venue habiter chez lui, position souvent inconfortable, comme celle de beaucoup de belles-filles.

Il ne ratait pas une occasion de lui rappeler leurs positions de départ respectives, en particulier devant des tiers, si bien que la communauté avait fini par trouver qu'il exagérait.

Vedo (Aleksi Vedo).

Alexis *vedo*.

Il utilisait une forme sous-dialectale étrangère à son lieu de résidence. Au lieu de *oa* (imparfait impersonnel général du verbe être), comme dans sa commune, dans la majorité du Léon, et dans la langue écrite, il disait *vedo* qui est une forme utilisée massivement dans une dizaine de communes des deux côtés de la ligne Landivisiau-Landerneau, en gros.

Viou Braz (Janlg ar Viou Braz).

Jeannette les Grands Œufs.

Elle poussait à l'extrême l'une des caractéristiques collectives de certaines régions de la côte Nord : la vantardise. Et l'objet de celle-ci était plus particulièrement la taille, remarquable à l'entendre, des œufs de sa basse-cour.

Si encore elle les avait pondus elle-même...

Viou Ruz (Feñch ar Viou Ruz).

François les Œufs Rouges.

Il se trouvait avec quelques camarades dans une expédition de dénichage d'oiseaux : passe-temps de nombre de gamins de la campagne au printemps, il fut un temps.

Un nid ayant été repéré, Feñch avait été délégué pour voir ce qu'il contenait. Du bas de l'arbre, on lui avait demandé ce qu'il y trouvait.

Il avait alors répondu très distinctement "des œufs rouges".

Or ils avaient vu l'oiseau lui-même, et même si mon informateur ne se souvenait pas si c'était un geai, aux œufs blancs ou beiges, ou un merle, aux œufs bleus, il est sûr que sa réponse avait amené l'hilarité de ses camarades très au courant des choses de la nature et aussi surpris que si on leur avait dit qu'un poisson avait des plumes, même au titre de camouflage

amovible.

Virgo Clemens.

Cette vierge clémente était une religieuse enseignante. En principe donc le mot *virgo* s'appliquait à elle, mais ne lui était pas nullement spécifique.

Pour ce qui est de *clemens*, il faut vous dire que le mot *klemm* en breton est l'équivalent du français "(se) plaindre". Ce qu'elle faisait perpétuellement.

Ses élèves s'étaient donc autorisé un jeu de mots bilingue, ce qui n'est pas à la portée de tout le monde, quand on se rappelle que la langue de l'enseignement était impérativement le français.

Vwayaji.

Voyager.

Un représentant en pommes de terre, métier qui impliquait un va-et-vient constant entre les fermes de son secteur.

Il avait deux surnoms, celui-ci, qui est du français à peine bretonnisé (le mot classique *beaji* est lui aussi basé sur "voyager"), et un autre *La France*.

Ceci parce que, comme beaucoup de ceux qui doivent à longueur de journée s'introduire à l'intérieur de familles au sens des conventions très précis, il avait dû mettre sur pied un système qui lui évitait la fatigue d'imaginer de nouvelles formules de politesse.

De sorte que, lorsqu'il pénétrait dans une ferme, il disait un sonore "Bonjour la France" et quand il estimait qu'il devait partir, généralement là où on lui proposait un dernier petit verre, il s'excusait en disant "vwayaji, vwayaji".

W

Warhoaz (Feñch warhoaz).

François demain.

Un artisan très occupé qui, lorsqu'on venait le voir pour lui proposer un marché n'avait jamais le temps de discuter avec son client potentiel et lui disait "*Deus warhoaz... pe diziou*" (viens demain... ou jeudi).

De là également son surnom alternatif *Feñch Diziou*.

Weñoñ (Chamar weñoñ).

Onomatopée se proposant de reproduire le miaulement de douleur du chat à qui Jean-Marie avait coupé la queue sans anesthésie.

Y

Yah Atao.

Mot à mot "sain toujours", mais un équivalent français serait "alors, ça va la santé?"

Une sorte d'idiot de village, toujours à vadrouiller à la recherche du manger et surtout du boire, et qui abordait tout le monde en s'enquérant poliment si la santé allait. Ce pour quoi il utilisait cette formule par ailleurs très classique, que les esprits facétieux transformaient facilement en "*beo 'tao?*" (toujours vivant?), qui à elle seule devrait prouver, si le besoin s'en faisait sentir, après plusieurs centaines d'exemples de facétie léonarde, qu'un extérieur sérieux n'est qu'une indication quant aux dispositions intérieures.

Yalhig.

Petite Bourse.

Surnom collectif des habitants de Portsall, là où un pétrolier nommé Amoco Cadix était venu s'égarer, il fut un temps, avec les résultats que l'on sait, j'imagine.

La raison n'en est pas évidente, mais les gens de Portsall étaient avant tout des marins, soit à la pêche, soit au commerce, soit dans la Royale. Je postule donc qu'il faut y voir un rapport avec la réputation des marins quant à l'argent, totalement différente de celle des paysans en général.

Individualisé dans une commune des alentours sur une institutrice native de Portsall.

Yann e vaz Houarn.

Jean son bâton (en/de) fer.

Dans le légendaire breton traditionnel, certains contes tenaient le haut du pavé et avaient la faveur tant des conteurs que des auditeurs. Ce sont aussi les seuls que se peuvent

toujours collecter en maints endroits en Basse-Bretagne. Parmi les héros de ces contes à rebondissements, *Yann e vaz Houarn* partage la première place avec *Yann al Laer* (Jean le Voleur).

Ses exploits maintes fois décrits étaient dans toutes les mémoires et plus connus des enfants que peuvent l'être actuellement ceux de Lucky Luke ou d'Astérix pour les jeunes francophones.

Rien d'étonnant donc qu'à l'occasion le surnom ait repris du service, sur un prétexte plus ou moins futile.

C'est ainsi qu'un jour un valet de ferme conduisait, dans les environs immédiats de Brest, une charrette où se trouvaient les enfants de ses employeurs. Et ceux-ci lui faisaient tant de misères qu'il décida de se mettre en colère et pour les impressionner, attrapa une barre de fer qui traînait dans la charrette.

La conséquence de son geste fut tout autre que celle qu'il en espérait, et comme la scène avait des témoins, les enfants n'eurent qu'à chanter *Yann e Vaz Houarn* sur lui pour qu'il en prit le surnom.

Yannig an Hanter re Hir.

Jeannot la moitié trop long.

Ce surnom est traditionnel dans tout le Bas-Léon pour désigner des gens de très grande taille, et j'en ai collecté quatre autres exemples.

Celui-ci est particulièrement intéressant parce qu'il s'agissait d'un touriste qui, à force de revenir chaque été, avait fini par être connu des goémoniers parmi lesquels il résidait. Ce touriste, dont le prénom n'était pas Jean, était professeur d'université à Rennes et écrivain, et il a laissé un certain souvenir dans sa spécialité.

Il était lui-même très grand, d'où l'élément classique afférent à cette particularité.

Yannig, par ailleurs, désigne, de façon aussi classique dans le Léon, un homme un peu simple et qui s'occupe à des tâches de femme. Or l'honorable professeur se piquait d'expliquer aux goémoniers que l'alcoolisme leur était préjudiciable; Et lui-même ne buvait pas d'alcool.

L'appeler ainsi était donc d'un côté marquer nettement la



différence culturelle et une légère désapprobation, de l'autre l'accepter pour sa gentillesse un peu distraite.

Yar (FInlg ar Yar).

Petite Joséphine la Poule.

Malencontreuse mère de toute une couvée d'enfants illégitimes. Mais le fait de rendre cette idée par une métaphore ayant trait à une poule ne me paraît pas culturellement stable. Il y a donc vraisemblablement eu création due peut-être au fait que les rapports sexuels entre poules et coqs sont particulièrement étrangers à l'idée de fidélité.

Yes.

Il n'y a là que l'apparence d'un mot anglais.

Il exerçait la profession de peintre et un jour un client lui avait demandé de peindre son nom et son prénom quelque part. Ce qu'il avait donc fait avec tout le soin dont il était capable.

Mais quand il avait fini, les badauds avaient pu constater qu'il avait oublié la lettre "v" dans le prénom de son client : Yves.

Sous la direction de **Per-Jakez Helias**

Emgleo Breiz

DICTIONNAIRE BRETON

**Breton-Français
Français-Breton**

Un dictionnaire du breton moderne tel qu'il est parlé actuellement.

Un dictionnaire qui intègre les mots nouveaux, issus pour la plupart de la créativité des bretonnants eux-mêmes et qui servent à désigner, sans emprunts inutiles, les inventions de notre temps.

Un dictionnaire qui permet de faire fonctionner la langue bretonne en proposant, outre la traduction la plus fidèle possible des mots, des phrases entières telles qu'on peut les entendre couramment.

Un dictionnaire précédé d'un appareil grammatical suffisant pour faire clairement apparaître et comprendre les traits de syntaxe spécifiques de breton armoricain.

Un dictionnaire qui s'adresse non seulement aux bretonnants qui tiennent à mieux connaître et apprécier la langue qu'ils parlent, mais aussi à tous ceux qui voudraient entrer en contact avec les usagers du breton et les textes de sa littérature ainsi qu'aux linguistes désireux de se familiariser avec la langue celtique la plus parlée de nos jours dans le monde.

816 pages
Editions GARNIER

En vente - 280 F - port gratuit - chez
MESIDOU
40 bis, rue de la République
29200 Brest
Tél.: 98-80-49-70

Mikael Madeg :

Tra ma vo Mor

Istor eur paotr yaouank, beziner euz e vicher, e fin an XIX^{ved} kantved. Pa deu da veza loman dre zigouez, e-barz eur vorenn spontuz, war eur vag o tremen e-kichen Enez Eusa, setu-eñ en Haor Nevez, leh ma chom eur pennad amzer. Goude-ze e teu en-dro da Vreiz, war droad. Chom a ra eur pennad all en eur gêriadenn vihan euz an Normandi, leh ma tesk eur galleg a vo kavet iskiz diwezatoh gand e vestr-skol koz a Vreiz.

Eur romant skrivet en eur yez gwevn kenañ, leun a droiou-lavar leoneg.

Eur romant na hellit ket chom heb lenn!

316 p. 120 lur

Ar seiz posubl

Goude Pemp troad ar maout, setu eil leor danevellou Mikael Madeg, an hini brokusa euz ar skrivagnerien vrezoneg a-vremañ, a ziskouez deom taolennou gwirion-kenañ diwar-benn ar vuhez e Breiz, an devez a-hirio, da hortoz e romanchoù kenta a vo embannet dizale.

174 bajenn. 84 lur.

Barzaz

Barzonegou gand Mikael Madeg, darn adembannet, re all nevez-flamm. E penn al leor, eur "vanifestadenn" e stumm eun interviou, diwar-benn ar "varzoniez".

Tresadennou gand L. Derrien.

140 pajenn. 50 lur.

Brud Nevez

Revue littéraire et d'actualité

Vous y trouverez:

- des textes littéraires: des poèmes, des chansons, des nouvelles, des contes, des récits de voyage ou de souvenirs...
- des études sur la langue et la littérature bretonnes, mais aussi des événements ou des problèmes d'actualité.
- des informations, des comptes-rendus de livres, disques, films...

Per-Jakez Helias collabore à **Brud Nevez**, mais aussi: J. Abasq, K. Riou, Naig Rozmor, Dreo Koulouarn, F. Broudic, J. Goyat, A. Keravel, V. Seite, V. Fave, M. Madeg, Y. Miossec, Visant 'n Askol, Y. Morvan, J.C. Miossec, A. An Diuzet, Y. Brusq, A. Ar Merser, Charlez ar Gall, H. Gaudart, G. Kervarreg, P. Gouedic, J.P. Thomin, H. Buzulier, J.E. Mouton, Y. ar Louarn, My Skaouidig, P. Hellen, J. an Irien, Pascal Tabuteau, Goulc'han Kervella....

Bien entendu, **Brud Nevez** est toujours rédigé en breton vivant, facilement accessible à tous les bretonnants.

Prenez donc un abonnement d'essai pour un an: **120,00F** (10 numéros). De cette façon vous aiderez aussi une revue en langue bretonne à progresser.

Pour tous renseignements:

Brud Nevez

40bis rue de la République, 29200 Brest

C.C.P.: Brud Nevez 893-94 P Rennes

ABONNEMENT

Nom et prénom

Adresse:.....

.....

MESIDOU

40, rue de la République
29200 BREST

Tél: (98) 80.49.70

BON DE COMMANDE

Goulenn a ran ma vo kaset din al leoriou-mañ:

LEORIOU - OUVRAGES

PRIZ - PRIX

.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....

EN OLL - TOTAL

Kas al leoriou da:

Adresse d'expédition des ouvrages:

.....

.....

.....

I.S.B.N. : 2-86775-072-5